61E ANNÉE JUIN 1954

LA REVUE DE PARIS

ANDRÉ MAUROIS : Heinrich von Kleist

FRANCIS CARCO : Au Temps de Bruant

ROBERT MONTAGNE : Crise au Maroc

JEAN GIONO : Angelo va à Milan (fin)

RAYMOND ARON : J.-P. Sartre et le Communisme

PIERRE GIRARD : Sport-Toto

FRANÇOISE DE BERNARDY : Flahaut que deux Reines aimèrent

ROGER BASTIDE : Charlemagne et le Bœuf gras

DENISE BOURDET : Images de Rome

THIERRY MAULNIER : Crise du Théâtre

MARCEL THIÉBAUT : Victor Hugo 1954

Le Mois à Paris par CLAUDE ROGER-MARX, JEAN FAYARD MARCEL SCHNEIDER, GEORGES PILLEMENT, PIERRE MICHAUT, REGINE PERNOUD, PIERRE DE BOISDEFFRE, MARCEL GABILLY.

LA LIVRAISON : 190 FRS

SOMMAIRE

		Pages.
ANDRE MAUROIS	Heinrich von Kleist	3
FRANCIS CARCO	Au Temps de Bruant	25
ROBERT MONTAGNE	Crise au Maroc	46
JEAN GIONO	Angelo va à Milan (fin)	62
RAYMOND ARON	J.-P. Sartre et le Communisme	88
PIERRE GIRARD	Le Sport-Toto	100
FRANÇOISE DE BERNARDY	Flahaut que deux Reines aimèrent	104
ROGER BASTIDE	Charlemagne et le Bœuf gras	121
DENISE BOURDET	Images de Rome	129
THIERRY MAULNIER	Crise du Théâtre	136
MARCEL THIEBAUT	Victor Hugo 1954	140
Le Mois à Paris 157	Chronique bibliographique	169

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS ***publiera prochainement***

L'AUTO ET SA FORTUNE
par **JULES ROMAINS**
de l'Académie française

DES ACCOMMODEMENTS AVEC LE CIEL
par **BÉATRIX BECK**

TARIFS DES ABONNEMENTS

France : Un an (12 numéros).. .. Fr. **1.900**
— : Six mois (6 numéros). **950**

Étranger : Un an (12 numéros) .. Fr. **2.300**
— : Six mois (6 numéros) **1.150**

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U.S.A. .. .. $ **7**

Canada .. .. $ canadiens **7,30**

Suisse : En cas de paiement au C. ch. postaux n° I.12237 à Genève. Fr.S. **28,70**

Par chèque bancaire .. .. .. Fr.S. **30**

Espagne .. .. **310** pesetas

Belgique : En cas de paiement au C. ch. postaux n° 3.509-64 à Bruxelles. Fr.B. **328**

En cas de paiement par chèque bancaire. .. .. Fr.B. **340**

Italie .. .. Lires **4.360**

Angleterre .. .. £ **2/9**

Égypte .. .. Piastres. **290**

Hollande .. .. Florins. **26**

Portugal .. .. Escudos. **198**

Dans les pays suivants : **Allemagne occidentale, Belgique, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède** et **Suisse,** il est possible de souscrire directement des abonnements à *la Revue de Paris* et de les régler en monnaie du pays dans tous les bureaux de poste.

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées, Paris-8e (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux : 360-50 Paris

En Espagne : s'adresser à la Sociedad general Española de Libreria, Evaristo San Miguel 11, Madrid.
Au Brésil : s'adresser à R. F. Besnard, 91, avenida Almirante Barroso, Rio de Janeiro.
En Uruguay : s'adresser à Agencia Francesca de Distribucion y Suscripciones, Rincon 510 *bis*, Montevideo.
Au Mexique : s'adresser à Distribuidora Francesca de Revistas S.A., 127, av. Juarez-Despacho 401, Mexico D.F.

Prière de joindre la somme de 25 francs et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : S.A.R.L., cap. 75.000 frs — Propriétaires : Edmée de la Rochefoucauld — André de Fels.

Copyright by Revue de Paris 1954.

EN VENTE CHEZ TOUS LES SPÉCIALISTES

VOUS qui écrivez beaucoup

LE STYLO 303 CONTIENT 4 FOIS PLUS D'ENCRE

BREVETÉ PAR STYLOMINE

CRÉDIT LYONNAIS

FONDÉ EN 1863

1.400 AGENCES

LYON PARIS

en France, en Afrique du Nord, dans l'Union Française et à l'étranger

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

COFFRES-FORTS EN LOCATION

CHÈQUES DE VOYAGE

INFORMATIONS FINANCIÈRES

SOUSCRIVEZ

A L'EMPRUNT DES CHARBONNAGES

Une formule qui a fait ses preuves

Intérêt élevé : 5,75 et 6 %

Capital entièrement indexé

BONS 1954 à 3-6-9 ans

CHARBONNAGES DE FRANCE

On souscrit partout

CRÉDIT LYONNAIS

Situation au 31 mars 1954

Comparée à la situation au 28 février dont les chiffres avaient été gonflés par le report de l'échéance de fin de mois, celle au 31 mars présente une diminution de 19.725 millions.

Au passif, alors que les comptes de chèques progressent légèrement, les comptes courants diminuent de 22.538 millions.

En contrepartie, à l'actif, on constate une réduction de 27.444 millions du Portefeuille effets compensée partiellement par une augmentation de 4.711 millions du poste comptes courants.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

La situation arrêtée au 31 mars 1954 se totalise à près de 366 milliards.

Au passif, les comptes de dépôts dépassent 344 milliards. A l'actif, le portefeuille-effets s'inscrit à 244 milliards et les comptes courants débiteurs atteignent 57 milliards.

ÉTABLISSEMENTS HUTCHINSON

L'Assemblée s'est tenue le 18 mai et a voté le dividende de 500 fr. net par action (coupon nº 3). Elle a décidé de porter le capital de 952 100 800 fr. à 2 040 215 000 fr par élévation du nominal des actions de 2 800 fr. à 5 000 fr. et attribution de une action nouvelle pour cinq actions anciennes (coupon 4).

HEINRICH VON KLEIST[1]

par André Maurois

L'attention des Français fut attirée sur Heinrich von Kleist et son œuvre par les représentations, au Théâtre National Populaire, du *Prince de Hombourg*. Le talent d'un acteur, Gérard Philipe, contribuait à faire de ce jeune héros un Hamlet, un Lorenzaccio, un Richard II. Le ton, étonnamment moderne, du langage et des sentiments s'imposa. Hors les germanisants de profession, le public ne savait rien de l'auteur et ne connaissait pas ses autres œuvres. En Allemagne, Kleist avait été et demeurait populaire. Mieux que Gœthe ou Schiller, il exprimait les aspects dyonisiaques et troubles de l'âme germanique. Son existence tourmentée, sa mort tragique en font le type même du romantique absolu, qui, dans sa fuite devant la vie, va jusqu'au meurtre et au suicide. L'écrivain rappelle parfois Nietzsche et l'on a pu, à son propos, parler de Shakespeare et d'Eschyle. Gœthe le haïssait avec une violence qui est une forme d'éloge. La vie, on le verra, mérite d'être contée.

1. *Sources principales :* Raymond Bonafous : *Henri de Kleist* (Paris, Hachette, 1894) ; Roger Ayrault : *Heinrich von Kleist*, et *La Légende de Kleist : Un poète devant la critique* (Paris, Nizet et Bastard, 1934).

I

Heinrich von Kleist, qui devait jouer dans le monde réel le rôle de Werther, si sagement confié par le maître de Weimar à un héros imaginaire, est né trois ans après la publication de ce fatal roman, le 18 octobre 1777, à Francfort-sur-Oder, petite ville moyenâgeuse et endormie à laquelle sa garnison seule communiquait un peu de vie. La famille Kleist, de noblesse ancienne, avait donné à l'armée prussienne de nombreux officiers. « Tous les Kleist sont poètes », disait un vieux dicton brandebourgeois. Poètes et soldats. Joachim-Friedrich von Kleist (1728-1788), capitaine au moment de la naissance de Heinrich, son fils aîné, s'était marié deux fois. Il eut cinq filles dont la seconde, Ulrike, sera l'une des protagonistes de cette histoire.

Sur l'enfance de Heinrich von Kleist, on a peu de documents. Son père lui enseigna un patriotisme intransigeant et le déisme sec de l'*Aufklärung*. Trop imbu de son rang pour envoyer son fils au gymnase, il le fit élever à la maison par un précepteur, qui peint l'enfant comme un esprit indomptable, exalté, doué d'une merveilleuse intelligence et d'un vif désir de savoir. Le jeune Kleist comprenait tout sans effort, cependant que son cousin, Karl von Pannwitz, élevé avec lui, demeurait à la traîne. Ce cousin, plus tard, devint officier puis, effrayé par les difficultés de l'existence, se tua. On prétend qu'un « pacte de suicide » avait été conclu entre les deux garçons. Ce qui est certain, c'est que le climat spirituel du temps, en Allemagne, favorisait les états morbides et que l'idée du suicide, solution des conflits sans issue, hantait les esprits.

Plus qu'à son lugubre cousin, Heinrich s'était attaché à sa demi-sœur Ulrike, fille romanesque et aventureuse, de trois ans plus âgée que lui. Il en fut séparé quand la mère, devenue veuve, envoya son fils terminer à Berlin ses études, comme pensionnaire, dans un collège prussien fréquenté surtout par des huguenots français, descendants d'émigrés. Milieu sombre, froid, où Kleist, timide et passionné, fut tourné en ridicule. Au moins y acquit-il une solide culture classique et la connaissance du français. Il avait quinze ans quand, en 1792, le roi Frédéric-Guillaume décida de participer à la croisade des monarques contre la Révolution Française et, après la défaite de Valmy, décréta la levée en masse.

Kleist, à peine adolescent, fit donc plusieurs campagnes, d'abord comme cadet, puis comme caporal. Il fut promu enseigne en 1795, et sous-lieutenant en 1797. La vie militaire l'avait rendu un peu plus gai ; il jouait de la clarinette dans un orchestre de camarades ; son avancement rapide le réconciliait avec lui-même ; il s'était fait des amis : Ernst von Pfuel, Otto Rühle, qui l'admiraient et allaient lui être fidèles dans le meilleur et le pire. Toutefois il n'aimait pas le métier des armes, n'approuvait pas l'insolence des officiers prussiens et détestait la guerre.

Dès que le salut de la patrie ne fut plus en jeu, il souhaita quitter l'armée. « Les plus grandes merveilles de la discipline militaire, objet de l'admiration de tous les connaisseurs, devenaient celui de mon plus profond mépris ; je considérais les officiers comme étant des maîtres d'exercices ; les soldats comme autant d'esclaves, et le régiment comme un monument vivant de la tyrannie[1]. »

Sa véritable vocation lui semblait être alors la vie libre de l'artiste. Un jour, comme on parlait devant lui de la condition des pauvres bohémiens : « Voilà qui ne m'effraierait pas », dit-il, et il décida sa sœur Ulrike, et deux amis, à passer avec lui quinze jours sur les routes, dans les villes et villages, en jouant du violon, en chantant et en vivant du produit des quêtes. Ulrike avait alors vingt-trois ans et, bien que d'un caractère tout viril (« Elle n'a d'une femme que les hanches », disait son frère), elle résistait à la violence de Heinrich qui lui prêchait la liberté totale. « Tu me dis que ton sexe est indissolublement lié aux conditions de l'opinion et de la réputation... Est-ce de ta bouche que j'entends ces choses ? N'es-tu pas une jeune fille libre aussi bien que je suis un homme libre ? A quelle domination es-tu soumise, sinon à la domination unique de la Raison ?... Et pour nous deux, aux yeux de qui les cérémonies de la religion et les prescriptions de la bienséance conventionnelle ne le sont pas, les lois de la Raison doivent être d'autant plus sacrées[2]. »

Il souhaitait alors quitter l'armée et faire des études supérieures « afin de me préparer à une carrière », disait-il à sa famille, en fait « pour se consacrer aux sciences, par ardent désir d'une culture ». *Trouver la vérité*, tel était son seul but. Son tuteur et sa famille poussaient de hauts cris : « Un officier », disaient-ils, « peut-il redevenir un étudiant ? » Kleist répondait que l'on peut tout faire ; le seul but est d'être heureux : « Ce que j'appelle bonheur, ce ne sont que les jouissances pleines et infinies qui résident dans la ravissante contemplation de la beauté morale de notre propre personne. » Bref, le bonheur, c'est la vertu. Mais quelle vertu ? Seule l'étude peut nous apprendre à la distinguer et à diriger notre vie. Kleist se sent donc moralement engagé à quitter l'armée pour l'Université.

Sa pensée alors est loin d'être claire. Les Stoïciens, Gœthe, Schiller se partagent ses faveurs. Comme le jeune Henri Beyle, « il tend ses filets trop haut » et cherche une perfection qui n'est pas de ce monde. Mais son courage et sa foi le rendent sympathique. Par une démarche hardie, le 4 avril 1799, le sous-lieutenant von Kleist sort de l'armée prussienne et se fait immatriculer à l'université de sa ville natale.

1. Cf. Eduard von Bülow : *Heinrich von Kleist's Leben und Briefe*, page 95, cité par Bonafous.
2. Heinrich von Kleist : *Briefe an seine Schwester Ulrike* (Berlin, Schroeder, 1860), cité par Ayrault.

Si jamais cette âme exigeante fut heureuse, c'est en ces premiers mois d'indépendance. Il suivait des cours de mathématiques, de philosophie, de physique. Le soir, de retour à la grande maison familiale, il avait la société de ses sœurs et de leurs amies. L'une de celles-ci, Wilhelmine von Zenge, fille d'un général, lui plaisait. Elle fut d'abord effrayée par ce garçon rêveur, pédant, qui rassemblait les jolies filles de Francfort pour leur faire, du haut d'une petite estrade, des discours sur l'histoire ou la philosophie, et se fâchait si elles paraissaient distraites. Il fallut qu'une sœur de Wilhelmine, Louise von Zenge, intervînt pour que celle-ci promît sa main à Kleist. Aussitôt la nature tyrannique du fiancé se manifesta. Il prétendit interdire à Wilhelmine de dire un seul mot de leurs fiançailles à ses parents. Elle s'y refusa et informa le général, qui approuva le projet d'union, les Kleist étant une noble famille. Il demanda seulement à Heinrich de trouver une position.

Aussitôt se révèle l'aspect sermonneur de l'amour chez Kleist. Il entend que sa fiancée pense comme lui sur toutes choses. Il entreprend donc de l'instruire. Il prétend la diriger comme le pilote dirige un navire : « Confie-toi entièrement à moi ; remets tout ton bonheur à ma probité. Figure-toi que tu es montée dans le vaisseau de mon bonheur avec toutes tes espérances, tous tes désirs, toutes tes aspirations. Tu es faible ; tu ne saurais lutter avec les tempêtes et les vagues ; aussi confie-toi à moi, à moi qui ai dressé avec sagesse le plan de notre traversée ; qui sais, pour me conduire, choisir les étoiles dans le ciel, et diriger le gouvernail du navire d'une main forte, plus forte assurément que tu ne penses [1]. » Et encore : « Si accomplie que puisse être une jeune fille, cela n'est rien pour moi. Je dois moi-même la façonner à mon usage [2]. »

Ce pilote, qui se dit si ferme, nous apparaît bien indécis. L'esprit et le corps, chez tout être humain, sont solidaires. Or Kleist n'est pas sûr de son corps. Il ne sait s'il est fait pour le mariage, s'il est capable de donner la vie. Un mystérieux voyage qu'il entreprend, en 1800, à Wurzbourg, aux frais de sa sœur Ulrike, a pour objet de trouver les réponses à ces questions. Un médecin, une petite intervention chirurgicale et, sans doute, une expérience le rassurent. Il s'en confesse, à mots couverts ; il parle à sa fiancée de l'acte secret qu'il vient d'accomplir : « Embrasse-moi, jeune fille, car je le mérite... Tu m'es devenue si chère, depuis que je voyage pour toi... Ma fortune tout entière ne mérite pas ma considération auprès de ce que j'ai acquis durant ce voyage... Si je suis débarrassé de *cette petite incommodité*, j'aurai quelque peine à imaginer ce qui peut bien me manquer sur la terre pour être satisfait [3]. »

1. Karl Biedermann : *Heinrich von Kleist's Briefe an seine Braut*, page 26 (Breslau und Leipzig, 1884).
2. *Op. cit.*, page 57.
3. *Heinrich von Kleist's Briefe*, édition Georg Minde-Pouet (Leipzig, Bibliographisches Institut, 1905), pages 103, 120, 140-144 et 149.

A Ulrike von Kleist : « Ma noble enfant, en me soutenant de tes deniers, tu m'as sauvé la vie... » *A Wilhelmine von Zenge :* « Si j'ai eu de grands torts envers toi, je les ai réparés au prix des plus coûteux sacrifices. Laisse-moi espérer que tu me pardonneras et j'aurai le courage de tout t'avouer... Alors, je n'étais pas digne de toi ; maintenant je le suis... Alors, j'étais torturé par le sentiment de ne pas être à même d'exaucer *les désirs les plus sacrés* que tu puisses concevoir ; et maintenant, maintenant... Mais silence ! [1] » Le désir « le plus sacré » d'une femme, c'est d'avoir un enfant. Ce désir, il croit *maintenant* qu'il peut le satisfaire.

Il part pour Berlin, à la recherche d'une position et pénètre aussitôt dans les salons de quelques dames juives, très cultivées : Rahel Levin, Henriette Herz, Dorothea Veit, qui règnent sur le monde des lettres. Il y connaît des écrivains, des critiques romantiques ; il se sent fait pour la vie de créateur spirituel. Mais que tenter ? Sa tête ressemble, dit-il, à une urne de loterie où il y a mille numéros, dont un seul est le gagnant. Or on le presse de choisir. Comment se résigner à un emploi vulgaire quand on se sent l'égal des maîtres ? *A Wilhelmine von Zenge :* « Je me figure avoir de rares capacités. Je le crois parce qu'aucune science n'est trop difficile pour moi... parce que tout le monde me le dit... Bref, je le crois... Shakespeare était un valet d'écurie ; il est maintenant, pour la postérité, un objet d'admiration... Attends dix ans et tu ne m'embrasseras pas sans orgueil [2]. » Cette confiance en soi ne nous choque pas. Loin de là. Plus d'un jeune génie a écrit de telles choses et les a ensuite vécues.

II

Vers ce temps (1800-1801) se produit en Kleist un changement tragique. Un ami, Ludwig von Brockes [3], l'a contraint à étudier plus à fond la doctrine de Kant et, pour Kleist qui avait tout attendu de la science et de l'éducation, la critique kantienne de la connaissance a été un choc dont la violence étonne. Il s'était imposé les plus douloureux sacrifices pour amasser des vérités et voilà, écrivait-il à sa fiancée, que Kant lui révélait que l'homme ne peut atteindre la vérité. L'homme ne connaît pas la « chose en soi », le monde réel ; il ne connaît que des apparences. « Si tous les hommes avaient, sur les yeux, des lunettes vertes, ils devraient juger que tous les objets vus par eux, à travers ces lunettes, sont verts. » On imagine que la pauvre Wilhelmine ne prenait pas au tragique cette révélation, mais son fiancé était, à la lettre, épouvanté de comprendre que c'est toujours notre propre pensée que nous aper-

1. *Loc. cit.*, p. 103, 120, 140-144 et 149.
2. *Op. cit.*, pages 154-156.
3. Ludwig von Brockes (1768-1815) était un Mecklembourgeois cultivé dont Kleist et Ulrike avaient fait la connaissance dans l'île de Rügen.

cevons. Ayant perdu toute croyance religieuse et voyant s'effondrer sa philosophie, il tombait dans un scepticisme désespéré et s'efforçait de retrouver quelque substance à laquelle il pût se cramponner.

Il n'en voyait d'autre que la vertu ou la dignité de l'homme : « La vertu ! La vertu ! J'en parle sans cesse et avec vivacité, eh bien ! en vérité, je ne sais pas de quoi je parle. Elle m'apparaît comme quelque chose d'élevé, de sublime, mais d'indéfinissable. Je cherche vainement un mot pour la nommer, une image pour la peindre à la pensée. Et cependant, cette chose que mon esprit ne peut atteindre, je m'élance vers elle avec la tendresse la plus ardente, comme si elle était là, claire et brillante, pour mon âme... Si j'essayais de le préciser en quelques traits, cet idéal de la vertu qui flotte confusément devant moi, je ne pourrais que rassembler les qualités éparses çà et là, chez tel ou tel de mes semblables, et dont l'aspect me touche d'une façon particulière ; l'héroïsme par exemple, la constance, la réserve, la sobriété, l'humanité ; mais ce n'est point définir mon idéal, je ne vois là (passe-moi cette comparaison sans noblesse) que les fragments d'une charade : le *mot décisif*, le mot qui expliquerait tout n'est pas trouvé [1]. »

Dès qu'un homme cherche le mot décisif, la folie n'est pas loin. La condition humaine est plus humble et il n'y a pas de mot décisif. A sa fiancée, tout en lui peignant le bonheur domestique qui sera le leur : « Toi, et à tes pieds deux enfants, et un troisième suspendu à ton sein », il annonce qu'avant d'en arriver à cette félicité, et même avant de se marier, ils devront franchir encore un obstacle : celui de leur mutuelle éducation morale : « Travaillons, dégageons en nous l'or sans alliage, débarrassons-nous de nos scories ; encore cette vertu qu'il faut atteindre ; après celle-ci, cette autre et, après toutes les vertus particulières, la grande Vertu dont je ne sais pas le nom et dont le fantôme me poursuit [1]. »

A la naïve jeune fille, qui pense évidemment : « Marions-nous et l'on verra bien ! » il fixe un délai : « Dans cinq ans, l'épreuve sera terminée, l'œuvre sera parfaite, tu seras la femme que je désire et qui pourra me rendre heureux. Oh ! ne crains pas que j'exige de toi des choses impossibles, que la femme dont je vais te tracer le portrait ne soit pas de ce monde, et que je ne puisse la trouver qu'au ciel. Dans cinq ans, je la trouverai sur la terre, cette femme, et c'est avec mes bras terrestres que je l'embrasserai. Je ne demanderai pas au lys de s'élever dans les airs comme le cèdre ; je ne tracerai pas à la colombe le même but qu'à l'aigle ; je ne taillerai pas une statue dans un morceau de toile. Je connais la matière que j'ai à façonner ; je sais ce quelle vaut [1]. »

L'étonnant est que la fiancée ait supporté cette humeur sauvage. De

1. Cf. Saint-René Taillandier : *Henri de Kleist, sa vie et ses œuvres*, article publié dans la *Revue des Deux Mondes*, n° du 1er juin 1859, pages 608-609.

beaux élans de poésie l'y ont aidée, et aussi une profonde pitié pour l'inquiétude et la désolation de cet homme qu'elle aime. Elle le presse de lui dire la vérité sur ce qui le trouble tant : « Crois-moi », écrit la pauvre fille, « je comprendrai ce que tu me diras et je désire partager avec toi les pensées qui dirigent ta vie. » Il répond par une belle lettre où il répète, une fois encore, que le perfectionnement a été le seul but de sa vie ; que, mû par une ambition honorable, il a souhaité ne jamais s'arrêter sur les chemins de la vérité et de la culture. Or Kant lui a montré que notre vérité périra avec notre esprit, et que tous nos efforts pour amasser un trésor spirituel qui puisse nous survivre sont vains. Nous ne pouvons décider si, ce que nous appelons *vérité*, est vraiment vérité ou seulement nous semble tel. « Si la pointe aiguë de cette pensée n'atteint pas ton cœur, ne va pas rire de celui qui en a été blessé dans le plus intime sanctuaire de son être. Mon but unique, le sublime but de mes efforts s'est évanoui ; je n'ai plus de but ici-bas. » *A Ulrike von Kleist :* « La colonne elle-même chancelle, à laquelle je m'accrochais dans le tourbillon de la vie. »

A Wilhelmine von Zenge : « Dans cette angoisse, une pensée m'est venue. O chère amie ! permets-moi de voyager. Je ne puis travailler, non, cela n'est pas possible. Dans quel but travaillerais-je ? Si je restais chez moi, je ne saurais que mettre les mains dans mes poches et me perdre en mes songeries. Mieux vaut aller se promener. Le mouvement du voyage me sera moins cruel à supporter que cette incubation immobile. Si je m'égare, ce sera un malheur qui aura du moins son bon côté et qui me préservera peut-être de quelque faute irréparable. Dès que je me serai fait une doctrine qui pourra me consoler ; dès que je me serai tracé un but vers lequel je pourrai tendre encore de toutes mes forces, je reviendrai, je te le jure ! »

Que faire ? Il veut avant tout se replier sur lui-même, pour retrouver son équilibre. Un Français s'étonnera sans doute des ravages exercés dans les profondeurs de l'être, par une doctrine philosophique. Mais l'Allemand n'a pas, pour le jeu des idées, le goût détaché, allègre du Français. « Les drames de l'esprit n'affectent chez nous que la pensée pure ; l'homme reste là pour contredire le philosophe. En Allemagne, l'homme tout entier est pris ; son cœur souffre comme son intelligence ; sa vie devient la proie de ses doctrines [1]. »

Et puis le déséquilibre de Kleist n'est pas que doctrinal. Dans sa fuite devant le mariage, dans son désir d'imposer à la fiancée un délai si long, il y a aussi certainement la terreur de l'impuissance. Le voyage à Wurzbourg ne l'avait, hélas, pas guéri. Les nerfs de Kleist, déréglés, ne lui permettaient pas d'être un amant normal. Il aimait les femmes ;

1. Saint-René Taillandier : *Poètes modernes de l'Allemagne, Revue des Deux Mondes* du 1er juin 1859, page 612.

il les désirait ; il savait qu'il ne pouvait les satisfaire. « Pendant des années, la lugubre comédie va se répéter : rencontre de la jeune fille idéale, séduction, conquête et dérobade. Désespéré par le succès même de ses entreprises, le séducteur devra fuir de ville en ville, laissant derrière lui son cortège de fiancées inconsolables, dont aucune n'apprendra son déplorable secret [1]. »

Il quitte l'Allemagne sans avoir revu Wilhelmine. A coup sûr, il se sent coupable de partir ainsi. Il sait que sa longue absence va mettre la pauvre fille dans une situation pénible. Toute la petite ville va dire que son fiancé l'abandonne. Les parents Zenge seront fâchés de cette extravagance. Kleist écrit des lettres tendres, jure de revenir, promet d'écrire souvent et conclut : « Espérons ; ayons confiance dans le Ciel et en nous-mêmes. » Il voyage en compagnie d'Ulrike, sa demi-sœur, qui est sa bienfaitrice (c'est elle qui, ayant une petite fortune personnelle, héritée de sa mère morte en couches, paie les frais de l'expédition), mais dont la présence lui pèse, car cette allègre voyageuse ne peut comprendre la mélancolie de Heinrich, ni, parce qu'elle est femme, devenir la confidente de ses angoisses. Qui sait d'ailleurs si elle n'en est pas inconsciemment la cause et si un inceste, tout intellectuel, n'est pas à l'origine des troubles nerveux de son frère ? Ensemble, ils partent pour Dresde, puis Leipzig où Ulrike, habillée en homme, assiste à une leçon du physiologiste Plattner.

L'étrange couple arrive à Paris dans les premiers jours de juillet. Le prétexte du voyage était d'étudier les sciences naturelles car, en chimie, en zoologie, la France brillait alors au premier rang. L'espoir secret de l'ambitieux jeune homme était d'initier les savants français à la philosophie de Kant et de les humilier en leur révélant la vanité de leurs travaux. Il fut désolé par la légèreté parisienne. Il assista à la fête du 14 juillet qui était, cette année-là, doublement importante : anniversaire de la liberté et conclusion de la paix de Lunéville : « Comment un tel jour pouvait être célébré dignement, je ne le sais pas d'une manière précise ; mais ce que je sais bien, c'est qu'il ne pouvait l'être plus indignement qu'ici. » Chez les maîtres de la science, il est épouvanté de trouver une absence de préoccupations morales, une indifférence absolue aux idées qui, lui, le déchirent : « Tous mes sens me confirment une vérité que mon instinct m'avait depuis longtemps révélée : c'est que les sciences ne nous rendent ni meilleurs, ni plus heureux. »

Kleist, à Paris, se prend d'une véritable haine pour la France : « Où donc le Destin mène-t-il cette nation ? Dieu le sait. Elle est plus mûre pour la mort qu'aucune nation d'Europe. » Il visite les magnifiques bibliothèques ; il y voit en rangs dorés les œuvres de Rousseau, d'Helvétius, de Voltaire et se demande : « Quel bien ont-ils fait ? » La rapi-

1. Jean Curtis : *Heinrich von Kleist* (Théâtre National Populaire, 1952, II).

dité de la conversation parisienne, qui saute d'un sujet à un autre, choque cet Allemand qui aime à s'installer dans un thème et à ne plus le quitter. La décision que lui inspire le séjour à Paris est d'aller vivre en Suisse, en paysan, loin d'une civilisation dont il a horreur. « Travailler un champ, planter un arbre, engendrer un enfant, voilà la réalité. »

Une fois encore, il écrit à Wilhelmine pour lui demander si elle viendrait partager avec lui une cabane. La jeune fille, tout imbue de Rousseau et de nature, ne serait pas loin d'y consentir. Mais en fait, ce n'est pas elle qu'il souhaite ; c'est la solitude, pour se livrer à la composition littéraire dont le besoin s'est emparé de lui : « Je me suis forgé un idéal. Mais je ne comprends pas qu'un poète puisse livrer le chant de son amour à une masse aussi grossière que les hommes... Toi, je voudrais bien te conduire dans la crypte où je conserve mon enfant, solennellement, comme une vestale le sien, à la lueur de la lampe [1]. »

Tout en appelant ainsi Wilhelmine, il exige (par goût du mystère ou par crainte de la voir venir à lui) qu'elle abandonne secrètement sa famille, qu'elle n'instruise personne de son projet et que tous ignorent la retraite du couple. Elle hésite. Pourquoi ferait-elle le malheur et la honte de ses parents ? Pourtant elle voudrait sauver une âme qu'elle sent noble et tourmentée. Mais elle commence à comprendre qu'on ne peut compter sur Heinrich. Chaque fois qu'elle lui concède quelque chose, il élève un nouvel obstacle. Bientôt ce sera la rupture. L'idylle se termine par une lettre froide : « Chère amie, ne m'écris plus. Mon seul désir est de mourir bientôt. » Il annonce que, dans un an, il sera complètement ruiné : « Il y a un mot allemand que vous ne comprenez généralement pas, vous autres femmes : *Ehrgeiz* (ambition). » Ce n'est pas la lettre d'un homme désespéré de renoncer à l'amour, mais celle d'un artiste qui ne va plus désormais vivre que pour son art. *A Ulrike*, il écrit : « Je n'ai pas d'autre désir que de mourir, après avoir réussi à faire trois choses : un enfant, un beau poème et une grande action. »

III

En Suisse, il a trouvé des amis selon son cœur, des écrivains, parmi lesquels le fils du poète Wieland. Gœthe est leur dieu ; aller à Weimar, leur rêve. Kleist s'installe, pour travailler en paix, dans une île de l'Aar (Delosea), auprès du lac de Thoune. Il n'a pas osé acheter une ferme en Suisse, comme il en avait d'abord exprimé l'intention, parce qu'il craint d'y voir arriver les Français pour qui sa haine grandit ; mais il a trouvé dans l'île une maisonnette, sans autres voisins qu'une famille de pêcheurs. L'une des filles, Magdalena Stettler, fraîche et jeune, dirige le ménage de Kleist ; il l'appelle *Mädeli* et ébauche avec elle une idylle

1. Cf. Biedermann : *Heinrich von Kleist's Briefe an seine Braut*, page 223.

chaste qui le contente. Une maison isolée, une vierge sage et sans exigences, une totale liberté, cette retraite lui convient et il peut enfin se mettre au seul travail pour lequel il soit fait.

Il esquisse donc des œuvres et commence à construire un monde héroïque. Son premier drame, depuis longtemps commencé (*La Famille Schroffenstein*), a pour thème la haine des deux branches de cette famille et les amours contrariées de deux enfants. On pense naturellement à *Roméo et Juliette* mais, chez Kleist, la haine est domestique et a pour racine l'intérêt. Le drame est plus brutal que la tragédie shakespearienne. L'amour de Roméo et de Juliette était enveloppé d'un rayonnement de bonheur ; celui d'Ottokar et d'Agnès est pénétré de terreur, de méfiance. La pièce évolue de si noire manière que les deux amis de Kleist, Ludwig Wieland et Heinrich Zschokke, lorsqu'il leur en donna lecture à Berne, furent pris d'un fou rire. Ces cadavres qui tombaient de toutes parts éveillaient un lugubre humour. Kleist lui-même finit par se joindre au rire. Les deux autres l'aimaient pour son caractère généreux, le tenaient pour bizarre et chimérique, mais croyaient à son génie.

A la même époque, il écrivit une comédie : *La Cruche cassée*. Zschokke avait dans sa chambre une gravure de Debucourt, qui portait ce titre. Les personnages en étaient un couple d'amoureux éplorés et une mère furibonde qui présentait une cruche cassée' à un juge au grand nez. Il fut convenu que chacun des trois amis ferait, des personnages de Debucourt, les héros d'une œuvre littéraire. Wieland en tira une satire, Kleist une comédie, Zschokke un récit. *La Cruche cassée* de Kleist emporta le prix. C'était, en effet, une pièce écrite avec une étonnante maîtrise, dans la manière de Molière, et qui demeure un classique du théâtre allemand.

Cependant, il ébauchait un drame beaucoup plus ambitieux : *La Mort de Robert Guiscard le Normand*, avec lequel il espérait étonner l'Allemagne et peut-être arracher la couronne au front de Gœthe. C'était l'histoire du guerrier Normand, venu pour assiéger Constantinople, vainqueur des hommes et vaincu par la peste. Il y avait une part, évidente, de confession et de confidence dans le choix d'un héros aussi noble par le caractère qu'on le puisse imaginer, et rendu impuissant par la défaillance de son propre corps. Duel de la volonté humaine et de la fatalité souveraine. « Etrange fusion d'un esprit avec une masse de viscères et d'entrailles. » Kleist, dans *Robert Guiscard*, avait voulu peindre, non seulement un grand homme, mais deux civilisations : le Nord et le Midi, face à face. Son modèle ? Les tragiques grecs, mais retouchés par Shakespeare, ce qui lui donnait l'espoir de réaliser un drame à la fois noble et populaire.

En octobre 1802, Mädeli, la gracieuse fille du pêcheur, abandonna

Kleist pour un officier français et il en fut si déprimé qu'il dut aller à Berne se soigner, pendant deux mois, pour neurasthénie aiguë. Rentré en Allemagne, il visita, pour la première et dernière fois, les Mecques intellectuelles : Iéna et Weimar. Il vit Gœthe au sommet de sa gloire et fit sur lui une impression pénible. La nature maladive de Kleist ne pouvait être qu'antipathique à l'Olympien qui, depuis qu'il s'était guéri des souffrances du jeune Werther, se voulait sain et robuste. Le disciple fut reçu avec les apparences extérieures de la bienveillance, mais, dit Gœthe : « Quelque franc que fût mon désir de m'intéresser à lui, il ne laissa de m'inspirer le frisson et l'horreur (*Schauder und Abscheu*), comme un être que la Nature aurait créé avec de grandes intentions et qui serait la proie d'un mal incurable. » A la vérité Gœthe ne pouvait contempler, en Kleist, sans une certaine aversion, ce qu'il avait lui-même failli devenir. Il ne comprit pas, ou refusa de comprendre, les manuscrits qui lui étaient soumis. La répulsion de Gœthe pour Kleist ressemble à de la haine. Bien que l'un fût illustre et l'autre misérable, on pourrait presque parler de jalousie, mais les mots de Gœthe lui-même, *frisson* et *horreur*, sont plus justes. Gœthe ne tenait-il pas pour un devoir de se détourner plutôt que de se laisser déformer ?

En revanche, le vieux poète Wieland, auteur d'*Obéron*, et alors illustre lui aussi, fit à Kleist un accueil enthousiaste. Il le reçut chez lui, à Osmannstädt, comme un membre de sa famille et ne se laissa pas rebuter par ce qu'il trouvait, en ce jeune homme, de surexcité, d'énigmatique. Longtemps Kleist ne lui avoua pas qu'il travaillait à une tragédie. Du futur *Robert Guiscard*, il se faisait une idée si haute qu'il hésitait à l'écrire tout entier. Il en composait des scènes, puis les déchirait. Enfin Wieland obtint que son mystérieux hôte lui déclamât, de mémoire, le début de *Guiscard*. « Je vous avoue », écrit Wieland, « que je fus étonné ; et je ne crois pas trop dire en vous assurant que si les esprits d'Eschyle, de Sophocle et de Shakespeare s'unissaient pour produire une tragédie, ce serait la *Mort de Guiscard le Normand* de Kleist, si le tout répond à ce qu'il me fit alors entendre. » A partir de ce moment, Wieland fut convaincu que Kleist pourrait combler, dans la littérature dramatique allemande, une grande lacune que Gœthe et Schiller eux-mêmes n'avaient pas encore remplie.

Shakespeare, Eschyle, de tels noms sortant d'une telle bouche auraient dû rassurer et ravir Kleist, et il avoue en effet qu'il éprouva là un bonheur jamais ressenti. Mais, pour lui, toute affection semblait une menace. Que Louise, fille de Wieland et « trop jolie », lui témoignât un intérêt plus qu'amical l'effrayait. *A Ulrike* : « J'ai trouvé ici plus d'amour qu'il ne m'en faut ; tôt ou tard il faudra que je reparte. Tel est mon étrange destin ! » Thème de la fuite devant la femme, leitmotiv de la vie de Kleist. Ce n'était pas la seule de ses bizarreries. Wieland note que souvent un mot mettait en mouvement, chez son hôte, un monde

de pensées et qu'à partir de ce moment *il cessait d'entendre* ce qu'on lui disait.

Après dix semaines passées chez Wieland, Kleist se rendit à Leipzig, puis à Dresde, pour y travailler. Sa mélancolie ne fit que croître, avec l'impossibilité d'être parfaitement satisfait de son ouvrage. Le mépris de Gœthe, bien que voilé, l'avait atteint au cœur. L'idée que *Robert Guiscard* ne serait peut-être jamais achevé le jetait au désespoir. Une jeune amie, Caroline Schlieben, lui ayant dit un jour avec tristesse qu'elle était sans nouvelles de son fiancé, le peintre Lohse, il lui proposa tout de go de la tuer et de se donner ensuite la mort. Thème de la mort avec une femme, second leitmotiv de la vie de Kleist, et qui est un thème de substitution.

Un camarade de vieille date, Ernst von Pfuel, homme grave, excellent officier, gardait à Kleist beaucoup d'affection et pensa que le meilleur moyen de l'arracher à la hantise du suicide serait de le faire voyager. Mais ni la Suisse, ni l'Italie ne calmèrent son désespoir. *A Ulrike :* « C'est l'Enfer qui me donna mes demi-talents ; le Ciel donne tout ou rien. Je ne puis te dire combien ma douleur est grande... Je suis bien décidé maintenant à partir pour Paris. » Le brave Pfuel l'y suivit et ne lui cacha pas que ses perpétuelles menaces de suicide, chantage à l'amitié, lui inspiraient peu d'estime. Kleist décida de briser cette affection qui seule le rattachait au monde. Un jour, il brûla tous ses papiers, des lettres, des notes de voyage, *Robert Guiscard* et deux autres esquisses de tragédies. Puis il disparut.

Pfuel, épouvanté, crut que Kleist avait mis ses menaces à exécution et le chercha, plusieurs jours de suite, à la Morgue. En fait il était sur la route de Boulogne où Napoléon, en cette année 1803, établissait un camp pour envahir l'Angleterre. Kleist arrêtait des conscrits français et proposait de s'engager à la place de l'un d'eux, afin de mourir « de la mort glorieuse des batailles ». De Saint-Omer, il écrivit à Ulrike : « A Paris, j'ai relu mon œuvre... je l'ai rejetée et brûlée ; maintenant tout est fini. Le ciel me refuse la gloire, le plus grand des biens de la terre ; comme un enfant capricieux, je lui abandonne tous les autres... Sois sans crainte... Notre tombe à tous est là qui me guette, c'est la mer. Je m'enivre à l'idée de cette tombe infinie et splendide. O bien-aimée ! Tu seras ma pensée suprême. »

Reconnu par un chirurgien-major, qui l'avait vu à Paris, il dut avouer qu'il n'avait point de passeport. « Etes-vous fou ? » dit ce major, « vous allez vous faire fusiller comme espion ! » Il força le jeune homme à écrire à l'ambassadeur de Prusse, qui envoya bien un passeport, mais pour Potsdam. Il fallut regagner Paris. De là, Kleist prit la route de Mayence et, pendant six mois, ses amis n'eurent plus aucune nouvelle de lui. On sait qu'il eut alors une terrible crise d'amnésie, oublia jus-

qu'à son propre nom, fut soigné avec un remarquable dévouement par un professeur de Mayence, puis, pendant sa convalescence, ébaucha de nouveau, deux fois, avec des jeunes filles éblouies par son génie, des idylles aussi vaines que les précédentes. Enfin guéri, il s'engagea comme ouvrier chez un menuisier et le travail manuel lui rendit quelque équilibre.

IV

Sa famille le croyait mort quand, un jour, à Potsdam, quelqu'un frappa à la porte du général von Pfuel. Celui-ci ouvrit ; c'était Kleist. L'amitié fut aussitôt renouée ; Ulrike accourut de Francfort. La sœur et l'ami décidèrent qu'il fallait faire entrer Heinrich dans une administration. Epuisé par sa longue crise, il était à ce moment docile comme un enfant ; il accepta une place de surnuméraire à la Chambre des Domaines, à Königsberg. Là vivait heureuse son ancienne fiancée, Wilhelmine, mariée au successeur de Kant à l'Université, le professeur Wilhelm Krug. Il fut reçu avec bienveillance dans cette famille. Grâce à Marie von Kleist, cousine secourable, de seize ans plus âgée que lui et grande amie de la reine Louise de Prusse, il obtint une pension de soixante louis d'or qui lui donna un peu d'indépendance. Contre l'avis de sa sœur, il se fit alors mettre en congé et revint à ses travaux littéraires.

Ce fut un temps de travail fructueux. Il acheva *la Cruche cassée* ; adapta *l'Amphitryon* de Molière, en mettant l'accent sur le trouble intérieur d'Alcmène, ce qui faisait une pièce plus grave ; commença deux longues nouvelles : *La Marquise von O...* et *Michel Kohlhaas*, chef-d'œuvre de narration classique. Michel Kohlhaas est un justicier populaire, que rien n'arrête dans sa lutte contre le seigneur de Tronka, du jour où il a reconnu que celui-ci est un tyran. Le récit est d'une tenue à la Mérimée, d'une dignité et d'une force virile qui surprennent d'autant plus que nous savons l'auteur à peine sorti de l'aliénation totale. On y retrouve le thème kleistien de la vaine lutte de l'homme contre le destin.

En tout autre moment, de telles œuvres lui eussent donné une grande réputation littéraire, mais l'Allemagne, depuis Austerlitz, était trop profondément bouleversée pour faire des gloires nouvelles. Heinrich von Kleist, patriote par éducation, hostile aux Français par instinct, se donnait lui-même à la lutte secrète. Au moment où Gœthe, facilement résigné à la gloire supranationale, acceptait d'être décoré par Napoléon, Kleist écrivait : « Aussi longtemps que cette race démoniaque foulera le sol de la Germanie, mon rôle est de haïr et ma vertu la vengeance. » En 1807, après la bataille d'Eylau, il fut arrêté avec deux de ses amis, comme lui anciens officiers (Ehrenberg et Gauvain). L'état-major français, jugeant fausses leurs démissions de l'armée prussienne, les déclara prisonniers de guerre et les envoya en France où ils furent enfermés au château de Joux, à la frontière suisse. Fut-ce une arrestation hâtive et

maladroite ? Ou y avait-il de bonnes raisons de penser qu'Ehrenberg, Gauvain (et même Kleist, familier du général von Pfuel) recrutaient des volontaires pour les corps francs ? Toujours est-il que Kleist se vit enfermé dans un fort glacé, celui même où Toussaint Louverture était mort de froid.

Après de violentes réclamations il obtint, au lieu de son cachot, une chambre où il lui fut possible de travailler. Un écrivain n'est pas trop malheureux en prison, si on lui donne les moyens d'écrire. La captivité lui procure l'isolement qu'il demandait en vain à la vie normale. Kleist composa là plusieurs nouvelles, dont *Les Fiançailles de Saint-Domingue* (inspirées par Toussaint Louverture) et qui, toutes, montrent une fois encore un héros vaincu par des puissances démoniaques. Là aussi il travailla à une nouvelle tragédie : *Penthesilée*. « Je travaille, comme vous pensez bien, mais sans goût et sans amour. Lorsque je viens de lire des journaux, et que, la mort dans l'âme, je reprends ma plume, je me dis à moi-même comme Hamlet au comédien : « Et que m'importe Hécube ? » Mais *Penthesilée* lui importait.

Cette reine légendaire lui a inspiré la plus frénétique de ses tragédies. Toute la rancune de Kleist contre le peuple des femmes y apparaît, mais aussi son admiration pour leur ivresse passionnée. Les Amazones, par ordre de Mars, partent chaque année en campagne pour capturer les mâles dont elles ont besoin pour perpétuer leur race. Les guerriers pris dans les batailles sont amenés, couronnés de roses, à Thémiscyra, ville capitale, et après deux jours de fêtes renvoyés dans leur pays. Penthesilée, depuis qu'elle a vu Achille, ne veut plus d'autre époux que le fils de Pélée. Lance et flèches en main, elle va le chercher jusque sous les murs de Troie. Il la blesse et l'emporte, évanouie.

A son réveil, Penthesilée, trouvant Achille à ses pieds, se croit victorieuse. Et elle l'est en effet. Achille la désire et souhaite être vaincu par elle pour devenir son époux. Mais sa ruse amoureuse le conduit à sa perte. En combat singulier, la reine le blesse d'une flèche. « Penthesilée, ma fiancée, que fais-tu ?... Est-ce là cette fête des roses, que tu m'avais promise ? » L'Impitoyable lance sur lui ses chiens sauvages et finit par le déchirer de ses propres mains. Image de la passion féminine. La femme se couronne de roses et sourit, tant qu'elle est sûre du triomphe. Mais au premier obstacle, quelles violences ! Et que peut faire l'homme, sinon fuir ces furies ? Gœthe fut épouvanté par la peinture de cette « rage au corps ». Au contraire, Nietzsche, puis Hoffmannstahl, allaient avec raison voir en *Penthesilée* un chef-d'œuvre. *Penthesilée*, c'est l'anti-Kant, « la déclaration des droits de la passion ». On en meurt, mais on a vécu.

Tels furent longtemps les rêves délirants et sublimes du prisonnier. Enfin, la diplomatie allemande parvint à faire remettre en liberté Kleist et ses amis. Après un séjour à Châlons-sur-Marne, en résidence forcée, il

décida de se rendre à Dresde et tenta de convaincre Ulrike d'y partager sa vie. La vieille fille refusa ; elle avait peur de lui. Bien accueilli en Saxe dans le monde littéraire, il écrivit des lettres rayonnantes de joie : « Ma situation est si riche et mon cœur si plein du désir de se communiquer entièrement à toi que je ne sais par où commencer ni finir. »

Son *Amphitryon*, qui venait de paraître par les soins du fidèle Rühle, avec une préface enthousiaste d'Adam Müller, jeune érudit berlinois, est lu dans tous les salons et on le loue jusques aux cieux. Müller envoie la pièce à Gœthe, qui réagit mal : « *Amphitryon*, dit-il, pour les anciens et pour Molière, était une pièce sur la confusion des sens ; pour Kleist, cela devient un drame sur la confusion des sentiments. » Cependant, à Dresde, Kleist voulait créer une librairie, prendre la direction d'un théâtre, et, avec ses amis, fonder un journal littéraire, le *Phœbus*, pour lequel Ulrike donna cinq cents thalers. Gœthe et Wieland avaient promis leur collaboration. Le premier numéro contint des fragments de *Penthesilée* ; les suivants, de belles nouvelles de Kleist : *La Marquise von O...*, le *Tremblement de Terre du Chili* et les *Fiançailles de Saint-Domingue*.

Kleist à Gœthe : « J'ai l'honneur de transmettre à Votre Excellence, ci-joint, le premier cahier du *Phœbus*. C'est sur les genoux de mon cœur que j'apparais avec lui devant vous. Puisse le sentiment qui rend mes mains tremblantes suppléer à la valeur de ce qu'elles vous offrent... » *Gœthe à Müller :* « Permettez-moi de vous dire que je suis toujours peiné et attristé quand je vois des jeunes gens d'esprit et de talent aspirer au théâtre de l'avenir. Un Juif attendant le Messie ; un chrétien, la nouvelle Jérusalem, ne peuvent me causer un plus grand malaise... » On comprend à la rigueur ce malaise. L'homme de théâtre qui sait que, sur les plus pauvres des tréteaux, il pourra émouvoir le public en lui jouant Calderon ou Schiller, n'admet pas un théâtre « invisible » et, à son avis, injouable. Le dieu, au sommet de sa course éblouissante, n'aime pas entendre parler d'autres astres qui, peut-être, monteront plus haut.

A Dresde, Müller et tous les amis du *Phœbus* demeuraient enthousiastes mais, de l'Olympe gœthéen, Jupiter tonna. Gœthe « ne pouvait se familiariser avec *Penthesilée* ». — « Elle est d'une race si étonnante et se meut dans une région si étrange que je dois prendre mon temps pour m'accoutumer aux deux. » Pour la seconde fois, Kleist était déçu et blessé par son maître. Autre grief : sa comédie de *La Cruche cassée*, montée par Gœthe sur le théâtre de Weimar, échoua lamentablement, en partie par la faute de M. le Surintendant qui avait tenu à découper, en plusieurs actes, une intrigue qui n'en comportait qu'un seul. Kleist, exaspéré, désappointé, désabusé, se mit à attaquer le dieu de Weimar, dans le *Phœbus*, par des épigrammes de mauvais goût. Raillant le tardif mariage de Gœthe avec Christiane Vulpius, il disait de leur fils : « Eh

bien ! voilà ce que je nomme un talent prématuré ! Au mariage de ses parents, il a déjà composé l'épithalame. »

Toutes ses fureurs remontaient. Dans la maison d'un ami de Schiller, le Conseiller d'appel Körner [1], il avait rencontré une jeune fille de vingt et un ans, Juliana Kunze, adorable orpheline à laquelle il adressa, dans le *Phœbus*, des poèmes d'amour. Elle semblait lui témoigner de l'affection, voire de l'intérêt. C'était ce qu'il ne pouvait supporter. Bientôt, il n'eut d'autre idée que de blesser et d'humilier cette amazone. Il formula, une fois encore, les conditions insensées qui avaient écarté de lui Wilhelmine. A Juliana, pupille de Körner, il prétendit imposer une liaison secrète, dont le tuteur devrait tout ignorer. La libre union de leur deux âmes, disait Kleist, importait seule ; pourquoi demander, aux cérémonies du mariage, une consécration publique ? Juliana, choquée, refusa. Kleist rompit avec elle, comme avec toutes les autres, et composa, sous l'impression de cette nouvelle aventure, un drame étrange, poétique et morbide : *Catherine de Heilbronn* (en allemand : *Kätchen*).

« Je suis curieux de voir ce que vous direz de *Kätchen*, car c'est la contrepartie de *Penthesilée*, son autre pôle, une créature aussi grande par l'abandon de son être que celle-ci par le déploiement de ses forces. » Penthesilée avait été la femme agressive qu'il faut combattre ; Catherine est le modèle poétique de toutes les vertus qu'il eût souhaitées chez ses fiancées. C'est une créature délicieuse et pure, fille d'un armurier, adorée de toute la ville. Un jour, le comte von Strahl pénètre dans la boutique pour faire réparer son armure. Catherine, qui entre avec un plateau de rafraîchissements, laisse tout tomber et se prosterne devant lui dans l'attitude de la prière. Quand il part, elle saute par la fenêtre et le suit « comme une courtisane ».

L'armurier se plaint au tribunal de la Sainte-Vehme ; il accuse le comte d'avoir ensorcelé sa fille. Wetter von Strahl le nie ; il est à la fois touché et gêné par l'amour tenace de la tendre fille, mais lui-même n'est point un enchanteur. En vain, il chasse Kätchen, la menace du fouet ; toujours elle revient ; elle est confiante, avec une naïveté à la Jeanne d'Arc. Elle *sait* que le comte l'épousera. Pourtant, un ange a fait voir, en songe, à Strahl sa future épouse qui est fille d'un empereur. Au cinquième acte, l'empereur d'Allemagne, qui a fait un séjour à Heilbronn seize ans auparavant, « conclut d'une série de coïncidences qu'il doit être le père de Catherine » et la fait princesse de Souabe. Tout le cortège : empereur, Rheingraves, burgraves, le comte von Strahl et Catherine dans leurs splendides habits de noces, se dirige vers l'église où le mariage va être béni.

Il est certain que l'idée, formée par Kleist, de ce qu'une femme doit à son fiancé, puis à son époux, est à l'origine de *Kätchen von Heilbronn*.

1. Christian-Gottfried Körner (1756-1831).

Toujours il a exigé, de la femme, un dévouement absolu et une complète abdication de sa volonté propre. Avec toutes ses fiancées, il s'est montré despotique. Penthesilée, par sa violence, amène sa perte ; Kätchen triomphe par la douceur. Inconsciemment, elle a choisi la meilleure part, celle qui, par l'apparente soumission, donne à la femme un ascendant réel sur celui qu'elle aime. Force de la faiblesse. « Penthesilée ne peut être tout à fait incompréhensible pour celui qui aime Catherine ; elles se tiennent comme le *plus* et le *moins* de l'algèbre et sont un seul et même être, seulement pensé sous des rapports opposés [1]. » Ce qui est une vue très profonde.

Le drame est beau, bien que par endroits difficilement intelligible. Il s'adresse, non au spectateur, mais à « l'adorable orpheline », Juliana Kunze, qu'il vient de repousser. *Kätchen von Heilbronn* est l'œuvre d'un génie, mais d'un génie que menace encore la folie. Peu de temps après avoir écrit ce drame, Kleist tenta de se suicider avec du laudanum. Ses amis le sauvèrent à grand'peine. Puis les crises de violence se succèdent.

Quand Kleist s'était fixé à Dresde (été 1807), il y avait été reçu chez la préfète, Sophie von Haza, grande hôtesse romantique. L'année suivante, la jeune femme divorça pour s'unir à Adam Müller. Rencontrant son ami sur un pont de l'Elbe, Kleist lui déclara soudain que, puisqu'ils aimaient tous deux la même femme, Müller devait « la lui céder volontairement » ; puis, ne recevant point de réponse, il se jeta sur le trop heureux amant et tenta de le jeter dans le fleuve. Le plus étrange était que tous lui pardonnaient ces monstrueux écarts, parce qu'à ses jours de folie furieuse succédaient de nobles accalmies.

V

Kleist partageait alors la douleur des Allemands patriotes devant les victoires de Napoléon. Le nationalisme prussien suscitait des poètes. Fichte ranimait les ardeurs par ses *Discours à la Nation allemande*. La révolte lyrique annonçait la révolte à main armée. Kleist, fanatique, regrettait de ne pouvoir assassiner « cet aventurier couronné par la victoire » et conseillait de suivre l'exemple des Espagnols, qui faisaient aux Français une guerre à mort. Il écrivit alors un drame de combat, *La Bataille d'Hermann*, appel aux princes allemands qui servaient encore dans les rangs français. Cela se passe dans l'antique Germanie, qui avait été aussi divisée que l'Allemagne d'Iéna. Kleist met en scène les chefs des tribus germaniques qui, au temps où les légions de Varus occupaient le pays, avaient accepté la loi de l'envahisseur. Hermann (ou Arminius) reçoit l'envoyé de Rome, Ventidius, et se sert de l'amour que sa propre femme, Thusnelda, semble inspirer à l'ambassadeur, afin d'attirer Varus

1. Raymond Bonafous : *Henri de Kleist* (Paris, Hachette, 1894), page 253.

dans un piège. Mensonge, ruse, trahison, Kleist trouve tout légitime contre l'ennemi. La colère qui gronde tout au long de la pièce annonce la Bataille des Nations.

Naturellement, ce drame ne pouvait être représenté, ni même imprimé. Il circula de mains en mains, cependant que l'auteur allait s'établir à Prague et composait des chants de guerre. Plus tard, rentré en Prusse, il récita un jour quelques-uns de ses vers à Louise von Zenge, sœur cadette de Wilhelmine Krug. « Les beaux vers ! » s'écria-t-elle. « De qui sont-ils ? » Kleist poussa un cri désespéré : « Malheureux que je suis ! Tout ce que je fais est donc vain ? Personne au monde ne me connaît ! » Il tenait sa vie pour manquée, absolument. Au moins voulait-il sauver son pays. Une Ligue de la Vertu (*Tugendbund*) organisait la résistance. La bataille d'Aspern semblait prouver que Napoléon n'était pas invincible. Kleist suppliait ses amis de lui procurer de l'arsenic, pour empoisonner l'empereur des Français. La paix de Presbourg lui parut déshonorante pour l'Allemagne. Sur les conseils de Marie von Kleist, il résolut d'écrire un drame patriotique pour réveiller l'esprit public et s'assurer la bienveillance des souverains de Prusse. *Le Prince de Hombourg*, composé en quelques semaines, fut achevé le 19 mars 1810.

L'action se passe en 1675, lors de la bataille de Fehrbellin où l'Électeur de Brandebourg, Frédéric-Guillaume, vainquit les Suédois. A la veille du combat, le prince de Hombourg, jeune général qui commande la cavalerie, a une crise de somnambulisme. Troublé par la maladie, par l'amour de sa cousine Nathalie, entrevue à la lueur des flambeaux, par la passion de la gloire, il n'entend pas les instructions que le maréchal Doerfling donne à ses officiers. (On se souvient que Kleist avait été sujet à de telles absences.) Les ordres sont, pour la cavalerie, de ne pas charger avant un signal convenu. Hombourg, qui les ignore, attaque avec une excessive précipitation, mais il se trouve que sa fougue décide de la victoire. Est-il un héros ou un coupable ? Lui, en toute bonne foi, se croit un héros et vient avec simplicité déposer les drapeaux suédois aux pieds de l'Électeur. Pour récompense, il demande la main de Nathalie. L'Électeur qui ne peut pardonner, même à un vainqueur, une faute contre la discipline, le somme de rendre son épée et de gagner la prison, en attendant le jugement. La peine ne peut être que la mort.

« Le jeune homme et la mort... Le premier mouvement du jeune homme devant la mort est de n'y pas croire. Ce qui lui arrive est un cauchemar absurde, duquel il va s'éveiller... Si jeune est le prince de Hombourg qu'il croit — « *Encore un instant, monsieur le bourreau* » — qu'il ne s'agit que d'un jeu. Sans doute il est en prison ; sans doute l'affaire suit son cours. Sans doute ce vieil Électeur se plaît-il à juger avec la rigueur des Anciens... Mais quand il aura fait son devoir, il écoutera

enfin son cœur. Et, pour Hombourg, le cœur et la raison ne font qu'un . il est déraisonnable de condamner à mort la jeunesse victorieuse... [1] »

Quand il comprend que la mort est à sa porte, inexorable, il a un mouvement de révolte. Si jeune, il ne veut pas mourir. La gloire ? L'honneur ? La discipline ? L'amour ? Comme ces mots fantômes se dissipent en présence de la seule terrible réalité : la Mort. A ce moment, « le prince de Hombourg est un jeune garçon qui a peur et qui crie ». Pour vivre, il est prêt à renoncer à son sang, à la main de celle qu'il aime ; il est prêt à devenir un simple paysan, qui sème et qui moissonne, mais qui vit. C'est un accès de terreur panique. « Il a, dans sa montée et dans son éclat, quelque chose de si vrai et de si inattendu que l'on est forcé de songer aux plus merveilleuses surprises de la tragédie grecque et du drame shakespearien [2]. » Soudain toutes les conventions se brisent ; il ne reste plus qu'un être humain sans frontières, sans pudeur. Le drame l'emporte sur la tragédie.

L'Électeur sait la puissance de l'honneur. Il décide que Hombourg aura la vie sauve s'il déclare lui-même que la sentence est injuste. C'est le rappeler à la fois à la grandeur et à la servitude militaires. Le prince ne peut se résoudre à déclarer injuste ce qui lui paraît juste. Il restera en prison et attendra la mort. Une nuit il est amené, les yeux bandés, au lieu de l'exécution cependant que, dans le lointain, les tambours battent une marche funèbre.

STRANZ. — Mon prince, voulez-vous relever la tête, je vous prie.

HOMBOURG. — Qu'y a-t-il ?

STRANZ. — Rien qui puisse vous effrayer... Je vais seulement vous débander les yeux.

HOMBOURG. — Ma dernière heure a-t-elle sonné ?

STRANZ. — Oui ! Salut à vous et bénédiction ! Car vous en êtes digne.

Devant lui sont l'Électeur de Brandebourg et Nathalie, qui lui apportent sa grâce, une couronne de lauriers et l'amour car, en effet, il en est digne ; il est devenu un autre homme, capable d'assumer tous les devoirs du métier d'homme — et de chef.

Cette pièce « semble avoir été écrite par le génie même de la poésie ». Elle est sublime, avec cette étrange folie que Shakespeare seul avait jusqu'alors domptée. Kleist comptait la faire jouer au Théâtre National de Berlin. Mais la famille royale choisit de considérer comme une insulte la scène de lâcheté. Le roi Frédéric-Guillaume III ayant pour belle-sœur une descendante du prince de Hombourg, c'était à cette princesse que l'auteur souhaitait dédier sa pièce ; elle refusa la dédicace et, onze ans plus tard, s'efforcera encore d'empêcher la représentation du chef-d'œuvre : « Une noble dame estime que son aïeul y apparaît sous une

1. Jacques Lemarchand : Introduction au *Prince de Hombourg* (Paris, Bibliothèque Mondiale, 1954), page 13.
2. *Op. cit.*, page 14.

forme sans noblesse », écrit Heine. Cette attitude montrait une incompréhension totale d'une pièce qui exaltait au contraire le courage et la discipline vainqueurs de l'instinct de conservation. Le *Prince de Hombourg* fut interdit et Kleist, une fois de plus, désespéré.

Il venait d'écrire un authentique chef-d'œuvre. A trente-quatre ans, il était le plus grand poète dramatique de l'Allemagne. Mais il n'avait plus de ressources. Un journal qu'il avait fondé avec Adam Müller, *Abendblätter* (*les Feuillets du Soir*), avait été supprimé par le gouvernement. Il ne savait où publier ses manuscrits. *A Marie von Kleist :* « La vie que je mène est, depuis votre départ, la plus désolée et la plus triste qui soit... Je reste chaque jour à la maison, du matin jusqu'au soir, sans voir seulement un être humain qui me dise comment va le monde. »

Un instant, il eut un vague espoir. S'étant adressé directement au roi Frédéric-Guillaume, pour protester de son loyalisme, il avait été assez bien accueilli. Peut-être pourrait-il rentrer dans l'armée, et même devenir l'adjudant de Sa Majesté. Mais, pour les premières dépenses, il lui fallait de l'argent. Il alla à Francfort, en demander à ses sœurs ; elles le reçurent très mal et manifestèrent, en le voyant, tant d'effroi qu'il n'osa loger dans la maison familiale et se replia sur l'hôtel. *A Ulrike :* « Puisque tu as éprouvé une terreur si monstrueuse en me voyant, chère et étrange créature, — et cette circonstance, crois-le bien, m'a ému jusqu'au fond de moi-même — je te demande pardon de tout cœur et, décidé à repartir pour Berlin, je me bornerai à te voir une fois encore... Puis-je déjeuner chez toi ? » L'entrevue fut atroce et négative. Faute de ressources, il dut renoncer à la position offerte par le roi.

VI

Il se sentait acculé à la mort, mais, comme son héros, n'avait pas le courage de l'affronter seul. Toute sa vie, il avait cherché un compagnon (ou mieux encore une compagne) de suicide. Souvent il avait proposé cette suprême communion à sa cousine Marie von Kleist. « Mais tu disais toujours non ! »

Il avait été présenté à une jeune femme de trente ans, « aux boucles abondantes et aux grands yeux » : Henriette Keber, femme de Louis Vogel et ancienne maîtresse d'Adam Müller. Bonne musicienne, chantant à ravir, aimée de son époux et mère d'un bel enfant, Henriette semblait avoir toutes raisons d'être heureuse. Pourtant, elle aussi, secrètement, pensait à la mort depuis qu'un chirurgien, consulté par elle, lui avait révélé qu'elle souffrait d'un cancer incurable. La musique l'avait rapprochée de Kleist ; ils déchiffraient de vieux psaumes et trouvaient plaisir à être ensemble.

Un jour qu'elle avait chanté mieux que jamais, Heinrich s'écria : « C'est

beau à mériter un coup de feu ! » (*Es ist zum Erschiessen schön.*) Elle ne répondit pas mais, quelques jours plus tard, ayant revu Kleist, elle lui demanda s'il serait homme à tirer ce coup de feu. Il promit de le faire et de se tuer ensuite. Au moins cette forme d'union lui était-elle permise. Ils résolurent de mourir et cherchèrent un lieu favorable. Ils le trouvèrent au bord du Wannsee, sur la route de Potsdam à Berlin. Déjà, dix ans auparavant, en passant près de ce lac, Kleist avait dit à son ami Pfuel que, le meilleur moyen d'en finir, serait de remplir ses poches de pierres, de s'asseoir sur le rebord d'un canot et de se faire sauter la cervelle. L'eau achèverait l'œuvre du feu.

Le 20 novembre 1811, Henriette Vogel et Kleist arrivèrent en voiture, vers midi, à l'auberge *Zum Stimmung*. Ils semblaient joyeux et, après avoir mangé, demandèrent si on pourrait les transporter en barque de l'autre côté du lac. L'aubergiste leur conseilla d'y aller à pied et ils firent cette longue promenade, en contournant la boucle. Puis il revinrent, payèrent le cocher et louèrent, pour la nuit, deux chambres voisines. Quand leur dîner leur fut monté, la servante remarqua qu'ils étaient tous deux en train d'écrire. On les entendit parler toute la nuit. Le 21, ils descendirent, très gais, prirent du café, en redemandèrent, payèrent leur note et, ayant remis à un commissionnaire des lettres urgentes pour Berlin, ils sortirent en parlant de la beauté du paysage. Un peu plus tard, ils reparurent et demandèrent si l'on pourrait encore leur servir du café et du rhum sur l'autre rive, « à un petit endroit tout vert d'où l'on avait une jolie vue ».

L'hôtesse y consentit. Une servante les suivit jusqu'au site choisi par eux. Henriette Vogel portait une corbeille recouverte d'un linge blanc, qui sans doute contenait les pistolets. On les vit descendre, la main dans la main, vers le lac et y jeter des pierres. La servante leur apporta une table, deux chaises, le rhum et le café. Ils insistèrent pour payer immédiatement. Henriette pria la serveuse d'emporter l'une des tasses, de la laver et de la rapporter ; Kleist demanda un crayon. En s'éloignant, la servante entendit deux coups de feu ; elle crut que les voyageurs s'amusaient à tirer. Quand elle revint, elle les trouva morts. Henriette, le corsage dégrafé, étendue dans le creux formé par l'arrachement d'un vieil arbre, avait reçu une balle dans le cœur. Kleist, agenouillé près d'elle, s'était tiré un coup de pistolet dans la bouche. « Ils n'étaient pas défigurés », dit l'hôtelier dans son rapport, « bien plus, ils avaient des visages sereins et satisfaits. »

Le commissionnaire, à Berlin, avait remis les messages. A un ami, le conseiller Peguilhen, Kleist avait écrit : « Venez bien vite à Stimmings, mon cher Peguilhen, afin de pouvoir nous ensevelir. » Dans une lettre à Marie von Kleist, il avait condamné l'égoïsme de celle-ci, mais à *Ulrike :* « Je ne puis mourir sans m'être réconcilié avec toi... Tu as fait, pour me sauver, ce qui était dans les forces humaines. La vérité est qu'ici-

bas on ne pouvait pas m'aider. Et maintenant adieu. Puisse le ciel te donner une mort seulement égale, en joie et en sérénité inexprimables, à la moitié de celles que j'éprouve ! »

Les désespérés avaient laissé leurs chambres fermées à clef. Quand les serrures furent forcées, on trouva des lettres adressées à Ludwig Vogel, à des amis, un petit exemplaire de *Don Quichotte* et *les Odes* de Klopstock. Conformément à leur désir, on les enterra dans la même tombe, près de l'endroit où ils s'étaient donné la mort. Cinquante ans plus tard, une plaque commémorative fut inaugurée et la sépulture romantique devint un lieu de pèlerinage pour les jeunes Allemands. Ulrike survécut longtemps à son frère et ne se maria jamais. Vers la fin de sa vie, sa raison se troubla.

VII

« O génie ! O folie ! effrayants voisinages. » Alain pensait que la folie d'un philosophe est la condamnation de sa philosophie. Pour cette raison, il n'admirait pas Nietzsche. Dans la lutte entre Gœthe et Kleist, je crois qu'il eût pris parti pour Gœthe. *Wilhelm Meister* et *Faust* aident les hommes à mieux vivre. Pour les écrire, il fallait être heureux. Gœthe défendait en lui-même une citadelle de l'esprit. Mais si le moraliste se doit d'être sain, le poète peut côtoyer, sans danger mortel pour la poésie, le gouffre de la déraison. Une folie dominée par une forme, telle est souvent la poésie la plus haute. Victor Hugo lui-même le savait bien et les plus grands drames de Shakespeare, *Macbeth, le Roi Lear, Hamlet* ont dû être écrits dans un état d'âme tout proche de celui où furent composés *le Prince de Hombourg* et *Penthesilée.*

Seulement Shakespeare vécut assez pour atteindre à la sublime réconciliation de *la Tempête,* alors que Kleist succomba dès l'âge de trente-quatre ans, avant d'avoir pu piloter le vaisseau de sa vie jusqu'à des eaux plus tranquilles. Il avait eu le malheur de naître en des temps apocalyptiques et de se heurter, en Kant, en Gœthe, en Napoléon, à trois murs infranchissables. Une seule issue lui avait été laissée. Ce n'était que dans la certitude de la mort qu'il avait retrouvé la sérénité. Son génie douloureux et son destin tragique le font frère de notre jeunesse. Le prince de Hombourg est plus près d'elle que Gœtz von Berlichingen. Dans ce duel de génies, qui parut si longtemps inégal, Kleist en ce moment reprend quelque avantage.

ANDRÉ MAUROIS,
de l'Académie française.

AU TEMPS DE BRUANT

par Francis Carco

Vers une heure ou deux heures du matin, après avoir « bâclé la lourde » du *Mirliton*, Bruant prenait à gauche la direction de la barrière Blanche et gravissait les hauteurs de la Butte pour descendre, passé les moulins, le raidillon de la rue des Saules où il avait son domicile, à l'angle de cette rue et de la rue Cortot.

Montmartre était alors assez mal fréquenté. En approchant de la sinistre rue Coustou, bordée d'hôtels où des filles raccrochaient les passants, de mauvaises rencontres étaient toujours à craindre.

Léon Daudet, dans son *Paris vécu*, relate qu'il vit, un soir, sortir d'un des bals interlopes du quartier, un individu en casquette accompagné d'une femme. Le couple s'approcha d'une des nombreuses promeneuses nocturnes que l'homme poignarda « d'un coup de surin en plein cœur ». La malheureuse s'écroula sur place et, tandis que son agresseur s'esbignait, deux types sortant de l'ombre, empoignèrent la morte qui par les bras qui par les jambes et l'emportèrent on ne sait où.

C'est au croisement de la rue Puget et du boulevard, chez un infect marchand de vins tenu par la mère Machini, que Léon Hennique organisa vers le même temps, avec ses camarades des *Soirées de Médan*, des dîners « scrupuleusement » immangeables. « Pourtant, vivent ces années où nous dînions, une fois par semaine, pour quarante sous, avec Maupassant ! » n'en a pas moins écrit Paul Alexis.

Bruant passait. Sa silhouette se devinait dans la pénombre : elle faisait partie du décor, puis il se dirigeait vers la rue Lepic dont il contournait l'angle avant d'en gravir allègrement la pente. La rue Lepic, anciennement rue de l'Empereur, le menait, tout en haut, à la rue du Chemin-Neuf. Alexis habitait par là, derrière le *Moulin de la Galette*, le Château des Brouillards, un pavillon du XVIIIe siècle, dont Georges Moore nous a laissé une savoureuse description. Comme Bruant, Alexis était un des rares Montmartrois à qui, jamais, quand ils rentraient se coucher, aux heures les plus tardives, les mauvais garçons du quartier ne cherchaient

d'histoire en leur demandant du feu. J'ai, moi-même en 1910, erré bien des nuits dans ces parages. La rue Coustou, avec ses prostituées, conservait l'aspect qu'elle devait présenter du temps de Bruant. Un règlement de comptes m'avait, comme Léon Daudet, émerveillé par la rapidité avec laquelle plusieurs de ces messieurs l'avaient exécuté. Il s'était accompli sous mes yeux devant la porte de la *Maison Rouge* et l'homme qu'on avait liquidé s'était effondré sur le trottoir où, d'ailleurs, quand les agents se présentèrent pour le prendre en charge et le conduire à l'hôpital, nul ne sut dire qui l'avait, sournoisement, escamoté.

Rollinat a fort bien suggéré l'atmosphère angoissante de certains quartiers de Paris.

Les becs de gaz des mauvais coins
Eclairent des filous en loques
Et ceux qui, pleins de soliloques,
S'en vont jaunes comme des coings.

Complices des rôdeurs chafouins,
Guettant le monsieur à breloques,
Les becs de gaz des mauvais coins
Eclairent des filous en loques.

Et coups de couteaux, coups de poings,
Coups de sifflets, cris équivoques,
Spectres hideux, mouchards baroques,
Tout ce mystère a pour témoins
Les becs de gaz des mauvais coins.

Tel est bien le climat de l'époque. Bruant l'a « rendu » comme personne :

Quand la marmite est à la Tour,
Et marle il est dans la débine,
Pour boulotter, faut qu'i turbine.
Il s'en va su' l'tas, à son tour.
A coups d'lingue, au coin d'une impasse.
Qu'i soy' jeune ou qu'i' soy' barbon,
Tant pis pour el'premier qui passe !
C'est Monsieur l'bon.

S'il est des sujets plus nobles, je n'en sais guère qui furent traités avec autant de maîtrise. Ce « Monsieur l'bon » a de la chance. Il a rencontré chez Bruant l'homme qui pouvait techniquement — dirons-nous — exposer le mieux son point de vue. Ici pas de surcharge ni de commentaires superflus. Comme l'horrible couperet de la « veuve », chaque mot tombe juste. Rollinat l'a dit avec « délices » :

Flac ! le rasoir au dos de plomb
S'est abattu comme une masse :
Il est tombé net et d'aplomb,
La tête sautille et grimace
Et le corps gît tout de son long.

Les exécutions capitales jouissant alors d'une grande vogue avaient lieu devant la Roquette et, plus tard, sur le boulevard Arago, le long du mur d'enceinte de la prison de la Santé. Leur mise en scène attirait des curieux qui passaient la nuit, dans l'attente, au petit jour, de la lugubre cérémonie. Le condamné qui, de sa cellule, écrit à Toinette, ne cache pas son angoisse d'avoir été réveillé trop tôt, le matin de son exécution. Mais, ajoute-t-il :

C'qui me paralyse,
C'est qu'i faut qu'on coupe avant l'mien,
L'col de ma ch'mise.
En pensant au froid du ciseau,
A la toilette,
J'ai peur d'avoir froid dans les os...

Ni les prières de l'aumônier, ni le maniement d'armes au commandement de l'officier chargé du maintien de l'ordre, n'y pouvaient rien. Au contraire. Les spectateurs de ces hideuses parades n'en étaient jamais rassasiés.

Certains condamnés avaient beau n'être que des criminels endurcis, point n'était nécessaire de répondre à leurs sanglantes forfanteries par de nouvelles forfanteries qui, loin de servir d'exemple à leurs contemporains, les saisissaient parfois d'un involontaire sentiment de pitié.

Nous sommes en pleine bestialité. Bruant a connu de pareils monstres ; il a reçu leurs confidences. Aussi, tout en les méprisant, éprouve-t-il pour eux une sorte de misérable, de mystérieuse affinité. Il fallait du courage pour plaider en faveur de telles brutes. Bruant le sait. Il va pourtant jusqu'à présenter la défense du plus lâche d'entre eux, dans cette pièce qui s'intitule *Foies blancs :*

Mon dab est mort ru' d'la Roquette,
Su'la place, en fac' el'p'loton :
On y avait rogné sa liquette,
Coupé les ch'veux, rasé l'menton,
Ma dabuche aussi chassait d'race.
A s'est fait gerber à vingt ans
Pour avoir saigné eun'pétasse :
Moi ? J'marche pas : j'ai les foies blancs.

On n'est pas plus ignoble et cependant, depuis Villon, je ne connais personne qui ait ainsi mis le doigt sur la plaie et ne l'ait fait aussi résolument saigner. Dans l'*Epitaphe en forme de Ballade* que composa maître François « pour luy et ses compagnons, s'attendant estre pendu avec eux » nous avons déjà lu :

Quant de la chair que trop avons nourrie,
Elle est pieça dévorée et pourrie...

Mais le vers de soutien des trois strophes et de l'envoi de cette ballade

fameuse supplie Dieu « *que tous nous vueille absouldre* » alors que le personnage de *Foies blancs* ne songe qu'à sauver sa tête. Imaginez une trogne d'alcoolique, au poil clairsemé, aux dents jaunes, une face de flétrissure et de vilenie. De pareils êtres ne sont, hélas ! que trop nombreux. Bruant n'avait pour s'en persuader qu'à regarder autour de lui, quand il quittait le *Mirliton*. La clientèle des divers établissements de nuit qui bordaient le trottoir en offrait plus d'un spécimen. Les soirs d'été surtout, c'était, sous les platanes, le rendez-vous des *militaires* et des *gommeuses*, des *mendigots* et des *oisifs*, des *rouleuses*, des *grues*. Les « marles » surveillaient le travail. Mains dans les poches, ils étalaient leur culbutant

Minc' des genoux et larg' des pattes

que dépassaient des souliers vernis à bec de canard. Une large cravate à la Colin s'étalait sous le col échancré des chemises.

De leur métier évidemment, ces messieurs ne font rien. Ils observent les allées et venues de leurs « dames ». On les reconnaît à la haute et classique casquette d'où s'échappent des guiches. Certains portent la blouse très courte, bleue à petits plis. D'autres arborent des vestons de confection à carreaux et le chapeau rond qu'ils affectent, par genre, de poser presque en équilibre sur le nez. Les cheveux rasés sur le cou forment « la boule ». On dira plus tard « le paquet de tabac ». Moustaches en croc, cirées ou réduites à deux virgules sur la lèvre du haut, ils se jugent irrésistibles.

***

Pendant le Second Empire, l'*Élysée* (boulevard Rochechouart) avait été considéré comme un établissement excentrique où l'on ne se rendait qu'occasionnellement. Par suite de la disparition de *Mabille* et du *Château Rouge*, il avait pris une place de premier ordre. Ce n'était plus un établissement de barrière. Les femmes n'y avaient accès qu'en chapeau et les hommes qu'en haut-de-forme, souvent même en habit. Notabilités des lettres, des arts et de la galanterie parisienne s'y faisaient remarquer.

Devant l'entrée, sur le boulevard, des ouvreurs de portières qu'on appelait des « mendigots » guettaient l'arrivée des voitures. Sous les arbres, une file de fiacres stationnait en attendant de charger des couples à la sortie. Une imposante marquise de verre, à galerie ajourée avec deux statues en sentinelle auprès d'une protubérance plus ou moins Renaissance, surplombait la chaussée. On accédait à l'intérieur du bal par un grand escalier à balustrade qui pompeusement aboutissait à un jardin que des rocailles, un labyrinthe et des corbeilles provenant en partie de Mabille, décoraient. Ajoutez à cela des globes blancs distribués en girandoles dans les bosquets et le long d'une rivière minuscule justifiant la

présence d'un pont suspendu, et vous aurez une notion, quoique très faible, de ces lieux enchanteurs.

Çà et là, des danseuses que le *Père La Pudeur* de l'endroit (M. Contelat du Rocher) en habit noir, cravate blanche et chaîne d'acier contraint à une certaine décence, lèvent très haut la jambe. Ce personnage, photographe pendant le jour, fait fonction, la nuit, de commissaire de la police des mœurs. Et il a fort à faire car le *quadrille naturaliste* — l'ancien « chahut » — l'oblige à ouvrir l'œil. Parmi ces demoiselles, *Grille d'Égout* en bas rouges et pantalon à large dentelle serré au-dessus du genou, s'exhibe avec son partenaire en habit et en haut de chausses vermillon. *Nini-Patte-en-l'air, miss Rigolette*, la *Goulue* (déguisée en fermière avec sa boîte à lait, un soir de bal masqué) se dépensent pour le plus grand plaisir des connaisseurs.

Cet « Élysée de bastringue » — au dire de Robert Caze — ne méritait pas pourtant la réputation qu'il s'était faite. « L'entrée a des allures canailles et prétentieuses. Les contrôleurs ont l'air de clercs d'huissier graisseux. Dans la salle, les danseurs soulèvent une poussière épaisse. Les femmes, pas belles, malpropres, s'accrochent à de grands bellâtres dont on devine la profession. »

Bruant n'a pas forcé de beaucoup la note lorsqu'il affirme dans sa chanson du *Bois de Boulogne :*

Quand on cherche un' femme à Paris,
Maint'nant, même en y mettant l'prix,
On n'rencontre plus qu' des débris...

Peut-être est-ce à la fréquentation du bal de l'*Élysée Montmartre* qu'il doit d'avoir une vue si pessimiste du monde. Cependant, que ce soit à l'*Enfant prodigue*, situé entre son cabaret et ce bastringue, ou chez *Brunet* dont Davau, géant débonnaire qui avait connu Rimbaud avait décoré les salles de peintures simiesques, on était immédiatement renseigné sur la mentalité des filles qu'on y pouvait « lever ». *Le plus grand Bock*, et surtout la *Boule Noire* agonisante, n'offraient guère non plus de consolations aux noctambules en quête d'aventures galantes. « Nous ne voulons pas d'œuvres polissonnes ni de confessions d'alcôve », ont écrit les Goncourt en choisissant, pour décor du « guinche » de *Germinie Lacerteux*, celui de cette boule qui, la poussière aidant, avait l'air d'être entourée d'un crêpe.

« Un coin du bal — indiquent les auteurs de la pièce tirée de leur roman et représentée à l'Odéon en 1888. Aux murs, de grossières copies des *Saisons* de Prudhon, éclairées par des becs à trois jets de gaz reflétés dans les glaces. Aux portes et aux fenêtres des lambrequins de velours grenat bordés d'un galon d'or. Vue prise en dehors de l'orchestre et du rond (de la piste) de danse. Au milieu, des tables peintes en vert et des bancs de bois formant le café du bal. »

J'ignore si Bruant fréquentait la *Boule Noire :* on se le représente mal

dans ce cadre fabriqué, pourtant, pour lui. Plus que les Goncourt, en effet, le chantre des escarpes et des filles savait à quoi s'en tenir sur certaines apparences. Je le vois mieux poussant la porte de la *Taverne du Bagne* où le forçat de service remplaçait un chat-noiresque académicien. La boîte venait d'ouvrir sous la direction du citoyen Maxime Lisbonne, ex-bagnard, après la Commune qui, de peur qu'on l'oubliât, avait fait peindre sur les murs l'inscription dantesque : *Voi che entrate lasciate ogni speranza*, suivie de ce commentaire réconfortant : « Cependant, on en revient ». Bruant y chanta bénévolement lors de galas occasionnels.

Thème facile que ce décor : sabre au côté, des argousins reçoivent la pratique ; les garçons, en pantalon jaune et casaque rouge avec un T.F. sur le cœur, portent le bonnet vert timbré d'un numéro ; ils ont au pied une chaîne qu'ils relèvent pour exécuter leur service, et un boulet (de carton) suspendu à la ceinture. Le bock, ici, s'appelle un « boulet », l'absinthe, une *Nouméa*. Malheureusement, après ce gros effort de mise en scène, Lisbonne le patron s'était arrêté pile, n'ayant jamais pu de sa vie trousser une chanson alors que ce refrain, par exemple, de son collègue du boulevard eût pulvérisé la boîte et ses faux galériens :

Un soir qu'il avait pas mangé,
Qu'i' rôdait comme un enragé,
Il a, pour barboter l'quibus
D'un conducteur des omnibus,
Crevé la panse et la sacoche
A la Bastoche.

Le sang giclait. C'était précis, brutal, signé : Bruant.

Un autre établissement, mais celui-là plus authentique, se trouvait au numéro 11 du boulevard Rochechouart. Il fonctionnait déjà dans le quartier, du temps que « le chemin de ronde lugubre, étroit, mal éclairé », longeait le mur des Fermiers Généraux. C'était le bal Rochechouart. « La maison basse, d'aspect sordide, écrit Patrick dans le *Courrier français*, n'a subi aucune modification, à voir la devanture louche et sombre de la boutique. Les soirs de bal, deux globes lumineux éclairent l'entrée. Un garde de Paris se tient sur le seuil. Des flots d'harmonie cuivrée se répandent jusqu'au boulevard mais cette musique et ces lumières ont de la peine à dissimuler la pauvreté et la tristesse du lieu. »

Sais-je pourquoi une litho de Steinlen représentant l'intérieur de la grande salle d'un bal m'a toujours fait penser à celui-ci. Le cipal de service n'y a pas l'air de rire. Sous une lampe à pétrole dont un vaste abat-jour rabat la lumière sur les visages blêmes des filles et de leurs chevaliers servants, l'endroit ne manque pas de caractère. Bruant, qu'Émile

Zola considérait à tort comme un de ses disciples, a marqué de sa forte personnalité ce bal où la pègre du quartier se donnait rendez-vous. C'est le quartier de l'*Assommoir*. La porte du mastroquet était toujours ouverte. Une simple cloison de planches séparait le comptoir de la salle de danses. Cependant, il fallait « abouler quatre ronds » pour la franchir. Les murs autrefois peints en bleu avaient pris, par endroits, une teinte gris sale ou jaune pisseux et une pancarte indiquait à la clientèle que les consommations se payaient aussitôt servies.

De nos jours, ce bal n'existe plus, mais les filles ou celles qui leur ont succédé sont toujours là, dans la pénombre de la rue Belhomme non loin, précisément, de la rue Christiani que Bruant habita vers la fin de sa vie.

Un poème d'Hégésippe Moreau, le languissant auteur de *la Voulzie* et « beau, si l'on en croit ses contemporains, à inspirer des passions » — donne assez bien la note désenchantée de la bohème qui régnait à Montmartre quand Bruant se manifesta. Loin de se résigner au sort de ses prédécesseurs qui finissaient tous d'habitude à l'hôpital, il avait, pour devise : « Si tu n'oses pas frapper à une porte, fous un coup de pied dedans ».

Voici le poème de l'infortuné Hégésippe :

Heureux Médor, si j'ai bonne mémoire,
Je t'ai connu jadis maigre et hideux.
Chien sans pâtée, et poète sans gloire,
Dans le ruisseau nous barbotions tous deux.
Lorsqu'à mes chants si peu d'échos s'émeuvent,
Lorsque du ciel mon pain tombe à regret,
A tes abois, Dieu sourit, les os pleuvent :
Chien parvenu, donne-moi ton secret.

La manière de Bruant est plus rude. Médor répond :

De quoi? Ben vrai, t'as pas la trouille!
J'allais à l'école avec toi?
Et c'est pour ça, dis, sal' fripouille,
Que tu veux crâner avec moi?

Mais tu connais donc pas l'gros Charles,
L'chemisier d'la ru' Saint-Martin!
Tu sais donc pas à qui qu'tu parles?
J'suis dans l'Bottin!

Tous les Médors, hommes ou chiens, sont les mêmes et Bruant ne s'est pas gêné pour les montrer sous leur jour véritable. Le Bottin ne l'épate pas. Le Gotha non plus. Les descendants des vieilles familles qui figurent avec leur généalogie complète dans les pages du célèbre annuaire, il

les a vus chez lui, au *Mirliton*, en quête de sensations. Cela le passe. Quel plaisir éprouvent-ils à se laisser ainsi bassement insulter ?

Villon se complaît dans son ignominie :

Quand viennent gens, je cours et happe un pot.
Au vin m'en vais, sans démener grand bruit :
Je leur tens eau, fromage, pain et fruit.
S'ils paient bien, je leurs dit : « Bene stat » !
Retournez-cy quand vous serez en ruit,
En ce bourdeau où tenons nostre estat.

Bruant, lui, réagit de façon plus virile. Il a trop vu de misères, d'injustices pour ne pas protester. C'est même avec une sorte de rage qu'il lance à son public lavé, poncé, rincé, cette chanson d'assassin :

Mon daron voyait tout en noir.
*I'f'sait l'croqu'mort dans l'*Assommoir *:*
C'est pour ça qu'on l'app'lait Bazouge,
A Montrouge.

Les belles dames frissonnaient d'horreur sans se douter que Bruant, après les avoir troublées, devait en rire. Il leur chantait aussi *A la Glacière, A Montparnasse, A Grenelle, A Saint-Ouen* (on prononce Sain-Ouen). Finalement tous les quartiers excentriques y passaient.

« *En ce temps-là* — écrit Maurice Donnay — *le tramway qui desservait les boulevards extérieurs, de l'Étoile à la Nation, était traîné par de bons chevaux et, les soirs d'été, c'était une véritable partie de plaisir de grimper sur l'impériale et de se faire trimballer durant une heure et demie pour trois sols. Je me rappelle un soir qu'avec un camarade du* Chat Noir *nous nous étions offert cette promenade : tout le long du trajet, nous nous étions amusés à chanter les chansons d'Aristide Bruant que nous savions par cœur.* »

— Écoute, me proposa-t-il un après-midi au *Lapin*, accepterais-tu de retaper une pièce écrite jadis avec Bernède et qu'on doit reprendre à *Bataclan* ?

— Quelle pièce ?

— *Princesses du Trottoir*... Tu toucherais des droits.

J'allai chez lui, rue Christiani, derrière Barbès, dans un quartier de petites brasseries à femmes, de bougnats, d'hôtels borgnes. Bruant me reçut dans sa chambre. Il m'expliqua ce qu'il attendait de moi, me confia le manuscrit du mélo qui allait revoir les feux de la rampe et je me mis au travail. Malheureusement pendant que j'exécutais cette besogne, la direction de *Bataclan* avait décidé de remplacer les scènes que Bruant m'avait confiées par une exhibition du gros Mansuel sonnant de la trompette à plein tube dans la cage aux lions.

— Et voilà ! conclut Bruant. Tous les mêmes ! Suffit qu'on veuille améliorer un texte, ils s'en tiennent aux effets qu'ils pensent devoir

porter le plus sur le public. Enfin, tant pis ! Crains rien. Je t'ai promis une part des droits. Tu la toucheras. Ça va ?

Je me retirai assez penaud. Cependant, l'excellent homme a tenu parole. Chaque représentation de son drame populaire me rapporte depuis trente ans une modeste rente dont j'avais fait mon deuil. Mon dernier bordereau de la Société des Auteurs mentionne, à la date du 14 février 1950 : Théâtre des Bosquets : *Princesses du Trottoir*, 2 132 francs. Billets d'auteur : 35.

On est régulier ou on ne l'est pas.

***

« *A la Villette*, ajoute Maurice Donnay, *nous évoquions les hauts faits de Toto Laripette* Mais, régulier, qu'est-ce que cela signifie lorsque « la rousse » entre dans le jeu ? Elle a tout pourri, la rousse. Quant à lui, le cher Toto, c'était un jeune et joli garçon.

Maurice Donnay et son camarade du *Chat Noir* devaient entendre, tandis qu'ils se laissaient véhiculer, les sabots des chevaux frapper le sol, en cadence. Devant le Père-Lachaise (souligne malicieusement l'illustre académicien) nous saluions J.-B. Chopin qui, chacun sait, y fut enterré, tout en haut, « pour un prix exorbitant ». Le ton change. Nous avons à faire à des gens de bonne humeur. Et quelle chanson !

Papa c'était un lapin
Qui s'app'lait J.-B. Chopin
Et qu'avait son domicile
A Bell'ville ;
L'soir, avec sa p'tit' famille,
I's'balladait en chantant,
Des hauteurs de la Courtille
A Ménilmontant.

Jolies familles... diront certaines gens, mais qu'y puis-je ? Un peu plus loin les deux explorateurs apercevant en contrebas de la rue de la Roquette, à droite, les toits de la prison, se rappelaient, poursuit Donnay, « les pathétiques adieux de son homme à la pauvre Toinette » :

L'Président n'aura pas voulu
Signer ma grâce.
Sans doute qu'ça y aura déplu
Que j'me la casse.
Si l'on grâciait à chaqu' coup,
Ça s'rait trop chouette :
D'temps en temps faut qu'on coupe un cou,
A la Roquette.

« Ainsi, conclut le narrateur, il y en avait pour tout le parcours ». C'était dans les années 1890. Grâce à Bruant, le folklore des quartiers excentriques de Paris était créé.

⁂

En 1885, le fameux bal du *Moulin Rouge* n'existait pas ; il devait, quatre années plus tard, remplacer brillamment celui de la *Reine Blanche* qui, derrière des palissades, n'était plus qu'un terrain vague semé de gravats, de poutres, de ronces et d'orties. Montmartre est le pays des peintres. « A l'extrémité d'une rue sombre qui était peut-être la rue Blanche, nous confie Mac Orlan dans une évocation récente de sa jeunesse, le moulin vermillon apparaissait. Ses ailes sanglantes tournaient lentement. On se sentait happé par ce mouvement inexorable qui animait la nuit franchement dédiée aux danseuses de Lautrec et aux gigolettes des boulevards un peu déserts, mais extérieurs comme on disait. »

« Zidler, le propriétaire du bal, mentionne Warnod, avait chargé Willette de peupler de bâtiments extravagants l'ancien terrain lépreux de la *Reine Blanche.* » Un autre peintre survint peu après au Moulin et s'y installa d'autorité. C'était une espèce de gnome, bien que comte de Toulouse-Lautrec. Est-ce au *Moulin* qu'il rencontra Bruant et que les deux hommes se lièrent d'amitié ? Est-ce au *Mirliton*, où il exposa ses premières œuvres, que Lautrec se rendit d'abord pour applaudir celui dont il devait exécuter un jour l'affiche des *Ambassadeurs*, lorsque le chansonnier se produisit en plein centre de Paris ? Je l'ignore. Il fallait cependant que le prestige des peintres fût grand à Montmartre pour que l'objet d'horreur qu'était Lautrec avec ses jambes trop courtes, son nez graisseux et son binocle, ses grosses lèvres baveuses, sa barbe, ses cheveux tondus ras, ne soit pas devenu le souffre-douleur des danseuses de l'établissement. Celles-ci ne se doutaient nullement que « M'sieur Toulouse » les immortaliserait. Il leur faisait le portrait, voilà. D'ailleurs l'opinion qu'elles pouvaient avoir de lui n'importait guère. Elles-mêmes n'attachaient à ses œuvres qu'un médiocre intérêt.

Or, à défaut du *Moulin Rouge* qui consacra la réputation des meilleurs peintres du temps, le *Moulin de la Galette* permit à Renoir de concevoir et d'exécuter une de ses toiles-maîtresses. Déjà Manet avait pris pour objet du *Balcon* celui qu'on apercevait de l'autre côté de la rue Lepic à la hauteur du bal. Bruant devait escalader cette rue pour regagner son domicile. Pouillade et Naudin, *limonadiers restaurateurs et bal*, 79, rue Lepic — telle est la seule indication qui figure à l'annuaire du commerce de 1885. Un moulin dresse ses bras noirs. Ses ailes ne tournaient plus. La porte peinte en rose et en vert cru était surmontée, dans un cercle de globes blancs, de ces mots : *Bal Debray*. Un couloir monte et tout de suite, la salle vaste, au pourtour parsemé de tables et de bancs. L'espace où l'on danse est séparé par une balustrade de bois rouge. Au fond, sur une estrade, l'orchestre.

On ne dansait que les dimanches et jours de fête, de trois à onze heures chez Debray. Familles d'ouvriers, clans de peintres, marlous (nous dit Darzens) et gars de Belleville en casquette de soie, le cou serré du foulard

et qui venaient provoquer les gars de Montmartre, forment le fond de la clientèle, sans oublier les filles entretenues de Bréda ou de Pigalle.

— Tu viens chercher de la galette ? s'écrie l'une d'elles en s'adressant à une cousette qu'elle reconnaît. Mais, ma fille, c'est à la Galette qu'on en trouve le moins !

Dans la salle c'était un chahut infernal. Quadrilles, valses, polkas. Presque tout le monde danse. On vient pour son plaisir, on se trémousse. On saute à faire trembler les lustres. A chaque danse : quatre sous par couple. Parfois la danseuse paye.

Pour passer de la salle de danse au jardin, il n'y avait qu'une allée à traverser et dans cette allée des jeux de tonneaux, des chevaux de bois, des balançoires, des tirs. Des ânes également. Pour faire un tour. Des tonnelles abritent des dînettes d'amoureux qui dévorent à belles dents de la galette toute chaude arrosée de muscat.

Si l'on désire monter au *point de vue*, il faut payer vingt-cinq centimes de supplément et l'on arrive à un petit espace circulaire entouré d'une palissade. Au centre, le Moulin et sa béquille. Paris tout entier s'étale sous vos yeux. Là-bas des hauteurs, la vallée de la Seine, la plaine Saint-Denis, des usines... Des fumées...

Pendant ce temps, la « marmite » de Polyte est enfermée à la prison de Saint-Lazare et elle lui écrit de peur qu'il n'ait des embêtements d'argent :

Va t'en trouver la grand'Nana,
Dis que j'la prie
D'casquer pour moi, j'y rendrai ça
A ma sortie.

Mais Polyte hausse les épaules. Puisque sa femme ne peut plus subvenir pour le moment à ses besoins, il va peut-être dégoter ici-même un « doublard » et voir venir.

***

C'est pourtant ça, la vie, du moins pour ces personnages : une existence précaire, instable, au jour... la nuit. Si l'homme, si la femme tombe, rien ne va plus ou mal, pour l'autre. Par réaction contre l'école naturaliste, on a voulu voir dans les chansons de Bruant un code de la chevalerie du trottoir alors qu'elles ne font appel, ces chansons, qu'aux nécessités matérielles dans lesquelles nous nous débattons. S'il est question d'honneur, de règlement de comptes ou d'exécution capitale, il s'agit d'abord et toujours de retirer son épingle ou plutôt sa tête du jeu.

Et pis, mon p'tit loup, bois pas trop,

conseille de l'infirmerie de la prison la malheureuse femme de Polyte.

Tu sais qu't'es teigne,
Et qu' quand t'as un p'tit coup d' sirop,
Tu fous la beigne.

Leur « grandeur » à tous ne consiste donc pas dans l'exercice ou le danger de leur profession : elle provient de leur façon de se comporter devant la mort. Quand la Filoche, par exemple, est monté à la guillotine, il ne s'est pas « dégonflé ».

L'homme à Toinette mettait également un point d'honneur à ne rien laisser paraître de son angoisse.

Pas question de littérature. Bruant connaît le tarif : il faut lui savoir gré de ne pas exagérer l'horreur de cette minute suprême. Une tête tombe ou va tomber. S'il pouvait empêcher le couperet de s'abattre, il n'hésiterait pas sans doute à le faire, mais pas plus qu'il n'a eu le pouvoir de s'opposer au crime dont le condamné paye le prix, il ne possède la possibilité d'en retarder d'un seul jour, voire d'une heure, le châtiment.

Il me souvient de la profonde tristesse que mon père éprouvait à Nouméa, quand il avait dû assister à l'exécution d'un assassin, au bagne. Le spectacle d'un homme que les aides du bourreau « enfournent » avant d'actionner le déclic, n'a rien de réjouissant. Bien que je fusse très jeune alors, je me représentais la cour du pénitencier où ces redoutables événements se déroulaient en présence non seulement des fonctionnaires de l'île mais des bagnards. On escomptait de la sorte que ceux-ci seraient portés, par l'exemple, à réfléchir sur leur misérable condition.

Or, le bourreau du bagne et son second, ayant tué à coups de tirepoint le cantinier des surveillants qui refusait de leur servir à boire, tous les deux furent exécutés. Quand le tour du bourreau vint de passer le cou dans la lunette, il demanda — comme c'était son droit — d'adresser la parole aux malheureux qui, parqués dans la cour, se tenaient agenouillés devant lui.

— J'ai pas peur de mourir ! proclama-t-il. Je désire seulement vérifier le fonctionnement de la machine parce que, moi, quand je la manœuvrais, je mettais des cales, comprenez-vous ?... et je recommençais.

Cette sauvagerie m'a donné de bonne heure l'horreur et le dégoût de ces hideuses parades. A l'époque dont je parle, elles attiraient pourtant quantité de badauds qui éprouvaient à la vue du sang d'inquiétantes délices.

Lorsqu'il habitait le quartier de la Roquette, Bruant n'a pas manqué d'entendre les voisins commenter ces sortes de spectacles, mais il ne les a pas une seule fois approuvés, tandis que le public en était alors si friand qu'il applaudissait un chanteur de caf'conc' dans une œuvre particulièrement offensante pour quiconque possède un semblant de dignité.

Le cher René Kerdic la débitait aux dîners du *Crapouillot*.

L'autre jour, plac' de la Roquette,
On guillotinait d'bon matin,

fredonnait-il de son air le plus muscadin...

Quand soudain j'aperçois un'tête !

Cette tête lui rappelle quelqu'un. Il la connaît. C'est la tête (pas d'un ami, bien sûr !), mais d'une personne dont le nom ne lui revient pas aussitôt à l'esprit. Il s'agite, il fait signe au bourreau d'arrêter, de lui laisser le temps de mettre un nom précisément sur cette physionomie qui ne lui est pas étrangère. Mais, en dépit de ses efforts, de ses trémoussements, de ses petits cris à l'adresse du bourreau, de ses mines,

Crac ! le couperet s'abat.

Et le refrain part sur un « tralala », très vif qui rappelle celui de Bruant dans la chanson de l'*Enterrement*. J'en conviens, l'effet que tirait notre ami de cette bluette était irrésistible mais il nous permettait de juger de la légèreté de nos oncles quand ils se tordaient de rire aux *Ambassadeurs*, par exemple ou à l'*Eldo*, en entendant d'aussi exquises frivolités.

***

Bruant n'a pas choisi son époque mais il n'a pas manqué d'en dénoncer les tares, les violentes séductions. Dans son quartier, bals, brasseries pullulent. Le boulevard Rochechouart foisonne de passants. Très loin, la Villette et son concert, le Théâtre des *Bouffes du Nord*. Puis les mauvais lieux de la Chapelle.

C'était le bon temps. On buvait des saladiers de vin chaud où nageaient des rondelles de citron et lorsqu'on désirait se distraire honnêtement, on n'avait qu'à changer de trottoir et s'installer sur un gradin du Cirque Fernando dont l'exploitation s'exerçait en famille, selon la tradition. Les frères Fernando, la gracieuse madame Louise Fernando, faisaient de cet établissement une des merveilles de Paris. Tous les attraits réunis : des chevaux superbes, des exercices périlleux, des pantomimes. Un clown de premier ordre, Medrano, en maillot enguirlandé de roses s'exhibait en piste avec un cochon dressé.

Oui ! Je dis bien : le bon temps, malgré l'estaminet *Au Rendez-vous des Toucheurs*, au n° 42 du boulevard. La déplorable réputation que ce cabaret de conducteurs de bétail avait de longue date acquise, restait localisée. Des querelles y éclataient qui dégénéraient en rixes sanglantes dans la plupart des cas. Le « coin » n'était pas sûr. Par contre le *Tambourin* que la signora Sagattori venait de fonder au 62, boulevard de Clichy, ignorait ces redoutables compagnons et fut bientôt assiégé par des ferventes du culte de Sapho avec tant d'impudeur que pour fuir les assiduités dont elle était l'objet, la patronne de la boîte abandonna les lieux.

Augustina Sagattori avait été modèle autrefois du peintre Gérôme. Elle adressa donc pour l'inauguration de sa boîte des invitations à quantité d'artistes qui n'eurent garde de négliger pareille aubaine.

Gérôme naturellement, Français, Clairin, Pille, Benjamin Constant, Chartron, Dupray, Barrias, Faverot, Émile Goudeau, Darzens, Coquiot,

formèrent très vite le gros de la clientèle. Puis vinrent Georges Auriol, Rollinat, Alphonse Allais, Haraucourt, Forain, Steinlen, Carabin, Caran d'Ache, Willette, Lautrec, Van Gogh. La boîte « faisait » restaurant ; on y mangeait comme il se doit de la cuisine italienne dans des plats de faïence en forme de tambourin. De nos jours l'établissement a cessé d'exister, mais *Coquet* (noces et banquets) et *le Café de la Place Blanche* occupent encore leur emplacement d'antan.

Yves Mirande, l'auteur d'un *Petit Trou pas cher*, habitait, quand je le connus, un immeuble de l'entrée du cimetière et comme je le voyais toujours en deuil et ne comprenais guère qu'il le portât aussi rigoureusement, je finis par lui en demander la cause.

— Ben quoi, fit-il sur le ton rigolard d'un « baron » de bonneteau ou de « vieil ami de la famille », c'est à cause des voitures. Chaque jour, lorsque je sors, je m'installe dans un landeau qui attend, alourdi de crêpe, de ramener les invités chez eux et je jette au cocher coiffé de son bicorne :

« Chez Maxim', rue Royale ! »

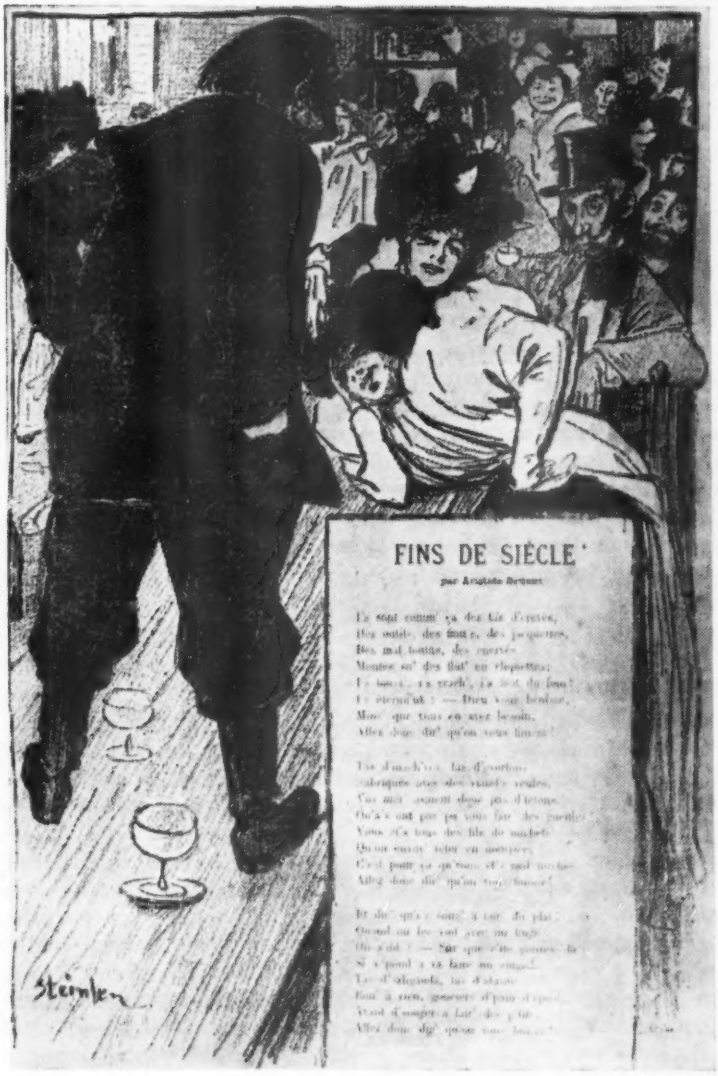
— Et le plus drôle, ajouta-t-il, c'est que, pas une fois, le cocher n'a eu l'air surpris.

Steinlen qui fut et reste le témoin le plus informé de la rue à Paris, nous a montré ces funèbres cortèges qui, de la place Clichy à l'avenue Rachel, embouteillaient le boulevard. C'était un Suisse imperturbable. Ses dessins du *Courrier Français*, du *Gil Blas* constituent un document unique sur les mœurs, le costume et la vie parisienne à l'époque de Bruant. Entre autres, la grande page en couleurs qu'il exécuta sur le *Mirliton*, nous permet d'avoir une idée du cadre dans lequel le chansonnier populaire, debout sur un banc, se produisait en présence de gens hilares ou réticents, de petites femmes épanouies. C'est un maître comme Bruant, de la chose vue, du détail vécu, typique.

L'ivrognesse d'*A Montparnasse* ne l'a pas rebuté. Il en a fait une image hallucinante d'alcoolique dont l'énorme verre de vin rouge qu'elle tient à la main, souligne la déchéance.

« Son » Bruant de *La Vigne au Vin* est, lui aussi, criant d'intensité. Et cette fille coiffée à la chien en train de boire avec deux hommes en blouse et en casquette sous une tonnelle du marché aux chevaux, ces blanchisseuses, ces ouvrières, ces marchandes de fleurs, ces femmes de la rue Bréda, ces chiffonniers en loques, ces danseurs, ces danseuses, ces clochards (il faudrait tout citer !), ce cipal de service à la porte d'un bal, ces proxénètes, ces amoureux des quartiers pauvres ou du Bois, au printemps, lui appartiennent. « Il n'y a pas de paysage nu dans l'œuvre de Steinlen, a justement noté Gérard Baüer, mais il est beaucoup d'êtres solitaires et cette solitude, il a su la rejoindre là où il pouvait le mieux la rencontrer, parfois sur la route mais le plus souvent dans la ville, et dans la rue... »

Et il ajoute : « Steinlen fut sans doute l'observateur le plus compa-



Extrait de *Dans la rue*, 2e volume de chansons et monologues d'Aristide Bruant illustré par Steinlen.

tissant, le plus résolu à se pencher sur le peuple d'une ville qu'il avait adoptée et dans laquelle il n'a cessé de vivre avec une assiduité tendre. Paris l'en a récompensé en lui livrant tous ses secrets. »

⁂

Il n'est point négligeable de constater que Lautrec et Steinlen se sont associés à la gloire de Bruant : le premier, avec une affiche célèbre que le « chansonnier populaire » lui demanda d'exécuter en 1892 à l'occasion de son engagement au théâtre des *Ambassadeurs* ; le second, avec des dessins et des lithographies dont Bruant se servit plus tard pour illustrer deux de ses recueils de chansons. Nul artiste, à mon sens, n'était plus désigné que Steinlen pour donner aux textes de *Dans la Rue* le relief que l'auteur leur communiquait en les interprétant au *Mirliton*. Vous êtes-vous parfois demandé ce que ce personnage aux bottes légendaires, coiffé de son grand feutre noir et drapé dans sa cape, le col pris dans son cache-nez rouge aurait couru de risques s'il s'était adressé par camaraderie à quelque autre peintre que Lautrec ? On discutait encore le talent de Lautrec. La preuve en est que Bruant avait dû menacer la direction des *Ambassadeurs* de ne point se produire sur la scène de cet établissement si l'affiche — cette fameuse affiche — n'était pas apposée sur les murs de Paris. Bruant y a gagné un style qu'il n'aurait pas peut-être acquis de lui-même avec toute la vigueur et l'éclat qui le caractérisent.

⁂

Bruant est un grand poète populaire. Rappelez-vous :

On la rencontrait tous les soirs.
Parfois l'éclat d'ses grands yeux noirs
Faisait pâlir la lun' qui brill'.

Rappelez-vous Nini :

Nini qui voulait fair' son nid...
A Montmer-er-te.

Et cette autre Nini :

A la peau douce,
Aux tâches de son,
A l'odeur de rousse...
Qui donne un frisson.

Images et présences de Paris :

Alle avait des manières très bien,
Alle était coiffée à la chien,
A chantait comme eun' petit' folle.

Et Toto Laripette :

Il avait deux p'tits yeux d'souris,
Il avait deux p'tits favoris,
Surmontés d'un' fin' rouflaquette...

N'en demandez pas davantage. Surtout ne cherchez pas de détails graveleux chez Bruant. Vous en seriez pour votre curiosité.

Ses inspiratrices, comme la plupart de celles de ses contemporains, portent un corsage plaqué, moulant le torse qui se voudrait masculin mais que contredisent des seins provocants. En 1885, le pouf, à son apogée, s'oppose davantage encore à une illusoire virilité. La tournure a pris plus d'ampleur : elle est énorme, alourdie de volants, de drapés. Bientôt elle décroîtra. En attendant, on pourrait aisément imaginer avec elle une selle et un jockey : aussi appelait-on ces dames des double-ponettes. Et bien en chair, naturellement ! On les aimait ainsi. Par devant, le busc raidissait la taille. D'aplomb les belles s'offraient, jambes invisibles sous la robe que dépassait à peine la pointe des bottines ou des escarpins mordorés. Ajoutez à ces séductions un coquin de petit col cassé, une cravate ou un plastron épinglé d'un fer à cheval. Il ne manquait que la cravache pour leur donner une allure de chasseresse.

En dehors de ces accessoires, pas de réticule, ni de sac. Une poche serrée d'un cordon se dissimule sous la jupe. Pas très commode, évidemment. Mais gantées de chevreau glacé, les mains sont libres. Ce qui permet à celles de ces créatures que le dernier vice à la mode astreint à de fréquentes piqûres de morphine, de loger la petite seringue de cristal dans cette poche et d'y avoir facilement recours lorsque le besoin de la drogue devient trop impérieux. Les cheveux frisés en double cascade de boucles sur le front et en houppes sur les tempes, découvrent de profil l'oreille menue (coquillage, conque irisée), le chignon enfermé dans le chapeau à haute calotte ou une capote à brides qui se relève en morion.

Morphine à part, ce type de femme ralliait tous les suffrages. Renoir s'en est merveilleusement inspiré dans ses ravissantes figures du bal du Moulin de la Galette qui portent des atours plus flous, plus allongés. Suzanne Valadon — la terrible Suzanne comme l'appelait Degas — lui a même posé les deux admirables panneaux de la *Danse à la ville* et de la *Danse à la campagne*. On savait vivre en ce temps-là. Malgré la rançon, vite payée d'ailleurs, de la guerre de 1870, l'argent ne manquait pas. On construisait beaucoup. De hautes maisons à balcons et à consoles, aux fenêtres surmontées de frontons en triangle, pleins ou rompus, d'arcs en relief. Des blocs formidables d'immeubles monumentaux ornés de griffons haut juchés dans le mur. D'autres demeures plus humbles se contentaient de bandeaux et de corniches mais, sur toutes, la petite plaque bleue (eau, gaz à chaque étage) promettait le dernier confort ou ce qui en tenait lieu.

De nos jours, la place Pigalle, avec l'immeuble en pierre de taille du *Café des Omnibus*, en conserve le témoignage. Quel calme il devait régner dans ces lieux en comparaison de la vibration, du roulement des trams, des bus, des taxis, du métro qui ont fait du quartier l'un des plus bruyants de Paris. Jean Lorrain en a laissé cette esquisse d'autrefois :

Boulevard extérieur. Au fond des Brasseries
Moyen âge, aux vitraux de lys enluminés,
Des messieurs de talent, aux gestes avinés,
Déclament à leurs bocks des vers pleins de furies.

Dehors, bravant novembre et son intempérie,
Autour de trois quinquets, des gens aux traits minés
Boivent, avec des yeux ardents d'hallucinés,
La chanson d'un joueur d'orgue de Barbarie.

Pour une fois, dans ce sonnet, l'auteur de *Monsieur de Bougrelon* néglige les éphèbes, ces blonds « assommeurs », écrit Colette, au bénéfice des hommes de mauvaise vie qui, les mains dans les poches, surveillent le turbin. « Grands blousards » comme il les appelle, ces messieurs sont pourtant là, chez eux.

L'atmosphère quasi provinciale de Montmartre se prêtait à toutes les fantaisies. Alphonse Allais en profitait. C'est lui qui, dégoûté de la mauvaise bière qu'on buvait au *Rat Mort*, se faisait servir un bock à la *Nouvelle Athènes* puis, traversant la rue, l'emportait pour le vider audit *Rat* sous prétexte qu'on y trouvait plus de fraîcheur qu'en face.

Attablé sans vergogne à la terrasse de cet établissement, l'humoriste regardait les piétons circuler. Des bouquetières étalaient leurs fleurs sur le haut de paniers profonds et tendaient de leurs doigts effilés, pour un sou, des boutonnières de violettes aux dames. Des ouvrières en camisole, des caméristes aux frais bonnets de ruchés blancs effectuaient des courses chez le crémier, le teinturier et vers sept heures du soir, des compagnons en cotte remontaient du centre tandis que les premiers camelots engagaient la conversation avec des inconnus pour les délester, finalement, de l'argent qu'ils pouvaient avoir dans leurs poches, en trois coups de bonneteau.

En quête d'un levage, ces demoiselles de la rue Bréda arrivaient toutes pimpantes.

J'ai, moi-même, tenté d'évoquer ce moment qui précède le soir :

C'est l'époque où, tendant sur un mollet bien fait,
Un bas rouge et vulgaire,
Des filles en cheveux sirotent au café
L'absinthe de leur verre.

De jaunes omnibus roulent sur le pavé.
Beaux ciels des étés calmes !
Des brises, des soleils dont j'ai toujours rêvé,
Traversaient les platanes,

Jusqu'à l'heure où, sortant d'infâmes caboulots,
Les mêmes filles, saoules,
Riaient et relevaient au milieu de la foule
Leurs vieux jupons, très haut.

Mais le moment d'ouvrir le cabaret du *Mirliton* et d'insulter copieusement les habitués, était venu. Maxime, le garçon, avait retiré les volets, allumé les papillons du gaz dans la grande salle et aligné les verres sur une table qui servait de dressoir. Bruant se hissait sur un banc : la parade commençait.

*
**

Comme la plupart des établissements similaires du quartier, le *Rat Mort*, place Pigalle, était un rendez-vous d'habitués. Romanciers, esthètes, journalistes, politiciens, peintres, poètes de la nouvelle école, y tenaient leurs assises à des tables qui leur étaient réservées. On savait par exemple que Vallès occupait l'as, Gambetta la 6, Courbet la 2, Manet la 8, Marcelin Desboutins la 12. Quant au peintre Regnault, sa présence avait été signalée dans cette même salle, la veille de la bataille de Buzenval où il devait trouver la mort. Il y vidait un bock en compagnie de plusieurs camarades. « J'ai vu Rochefort dîner non loin de Vallès, tous deux de retour à Paris après l'amnistie », spécifie Émile Goudeau. Mais durant l'émigration forcée des politiques, les naturalistes qu'ils avaient laissés vagissants avant la guerre, avaient grandi. Les disciples de Zola haussaient la voix autour des tables et Manet lui-même, qu'on avait conspué jadis, prenait des allures de monarque et les conserva jusqu'à sa mort, survenue en 1883.

Le *Rat Mort* avait fait fortune en raison des vexations que son voisin de la *Nouvelle Athènes*, lors d'un changement de direction, n'épargna pas aux artistes. Ces derniers décidèrent donc de quitter l'établissement. Ils traversèrent la rue en corps constitué et entrèrent au Café Pigalle où l'un d'eux constata tout à coup : — Mais ça sent le rat, ici ! Il était même crevé et obstruait la pompe à bière. Léon Goupil le peignit au plafond. Malgré les protestations du propriétaire, le rongeur servit de blason et d'enseigne au café qui devint rapidement — et pour cause — *Le Rat Mort*. Quatre panneaux, représentant la Noce, le Baptême, l'Orgie et la Mort dudit rat décorèrent la salle. Charles Monselet, qu'on appelait « l'Évêque de Montmartre », rapporta l'anecdote dans une de ses chroniques. La boîte était lancée.

Académicien de récente date, François Coppée, qui avait habité passage de l'Élysée-des-Beaux-Arts, prit l'habitude de faire au *Rat Mort* une apparition chaque fois qu'il se rendait 11, rue Mansart, aux réceptions de Catulle Mendès. Il en alla bientôt de même pour Paul Alexis à qui l'amitié de Zola donnait une enviable autorité dans ce qu'il appelait « les Montmartres ». Alexis « dévidait le jar ». Il signait Trublot (celui de *Pot Bouille*), des chroniques argotiques au *Cri du Peuple* et, fort de

sa connaissance de la langue verte, affirmait qu'en rentrant chez lui à n'importe quelle heure, il ne risquait jamais de faire de mauvaise rencontre.

Le romancier de la *Fin de Lucie Pellegrin* estimait qu'avec Bruant il était seul à n'avoir rien à craindre des mauvais garçons des hauteurs de la Butte. Ils l'admiraient et le respectaient trop pour le dévaliser. C'était un personnage savoureux qu'Alexis : il avait la réputation de confesser les professionnelles du *Rat Mort* qui attendaient la fermeture avant d'aller jouer leur dernière chance, un peu plus loin, sur les boulevards. Durant ce temps, Bruant opérait dans sa boîte. Il avait obtenu la rare autorisation de ne fermer qu'à deux heures du matin. S'adressant aux cercleux et noctambules, qui formaient à cette heure tardive le gros de l'auditoire, il leur jetait :

Et dir' qu'ils song' à fair' du plat !
Quand on les voit avec un linge,
On s'dit : sûr que c'tte gonzess'là,
Si a pond, a va faire un singe !

Ou encore, mais avec une intention blessante :

Y-a-t-i rien d'pus bath qu'un mich'ton ?
C'est él'vé dans la haute.
C'est gentil, doux comme un mouton,
Et jamais ça ne r'ssaute.

Ça vous dit : mon rat, mon trognon,
Et chaqu'fois qu'ça vous quitte,
Ça vous laisse un peu d'beau pognon
Pour graisser la marmite.

Il s'agissait de sous or. Dans le métier, la plupart des rivalités qui existent entre « ces dames » provient du prix qu'elles pensent valoir et qu'elles tentent d'imposer. Je les ai vues à Saint-Lazare tenir jalousement leur rang et mépriser les malheureuses ramassées non sur les grands boulevards, mais sur ceux de la Chapelle et de Barbès, où le tarif est des plus bas. Saint-Lazare n'existe plus : on a transformé la prison en dispensaire où les malades viennent se faire traiter. Du temps de Bruant, c'était un grand amas de constructions lugubres où les arbres eux-mêmes qu'on avait plantés dans les cours, s'étiolaient. Ses murs énormes enduits de chaux et de coaltar, ses fenêtres munies de barreaux, ses serrures et ses verrous, d'une taille décourageante, conservaient leur caractère d'antan, de léproserie.

C'est de l'infirmerie spéciale de cette geôle qu'une des héroïnes des chansons de Bruant écrit à son homme :

Hier je n'sais pas ce qui m'a pris
A la visite :
C'est des maladi's qui s'voient pas
Quand ça s'déclare,
N'empêch' qu'aujourd'hui j'suis dans l'tas,
A Saint-Lazare.

Bat d'Af', prisons, bagnes civils ou militaires, il n'est personne qui les ait plus haïs que Bruant. Biribi surtout l'indignait à l'idée que les malheureux qu'on y envoyait ou qui s'y faisaient envoyer par bravade avant d'avoir l'âge de comprendre le système de dressage qui leur était réservé, n'en reviendraient peut-être pas.

De son côté, M. de Goncourt s'élevait contre le régime pénitencier des femmes et publiait la *Fille Élisa* qui, dans la prison de Rennes, avait désappris jusqu'à l'usage de la parole. Cette période valait bien la nôtre. On y avait le sens de la justice, du droit, de la fraternité. Malheureusement, les murs des prisons sont épais et ne laissent filtrer au dehors aucune plainte.

— Pourquoi nous émouvoir ? répondent les honnêtes gens. Vous n'y changerez rien. Une voleuse, une criminelle ne s'improvisent pas. Elles sont, de longue date, vouées à la prison.

Or Bruant s'est toujours élevé contre une pareille affirmation. Dans presque toute son œuvre il dénonce, sur un ton majeur, les fautes des parents qui sont, hélas ! victimes des mêmes antécédents.

Prenez tous les héros de ses chansons : Rose-Blanche la plus innocente ?

A n'avait pas connu son père...

Celui-ci ne fait pas exception à la règle.

Il avait pas encor' vingt ans,
l'connaissait pas ses parents.

Résultat :

L'aut' matin Deibler, d'un seul coup,
Place d'la Roquette y a cou-
Pé la tête.

De la naissance à la mort — en tenant compte des années de taule ou de dressage — la vie est courte. Le dessin que Steinlen a fait de la dernière promenade du condamné que l'aide du bourreau conduit à la guillotine le prouve éloquemment. Ce dessin représente la place de la Roquette dont la tour et les sombres bâtiments se silhouettent entre les arbres par un matin d'hiver où le couperet de la veuve brille d'un sinistre éclat.

Et pendant que l'bingue y s'apprête
A poser son doigt sur l'bouton...

L'infortuné peut, en lui-même, se repentir d'avoir si mal mené sa barque. Trop tard ! Quant à ceux qui ne périssent pas de manière aussi tragique, leur unique consolation était de se dire lorsqu'ils rendaient l'âme :

El cim'tière est pas ben loin
A Saint-Ouen.

FRANCIS CARCO
de l'Académie Goncourt.

CRISE POLITIQUE ET SOCIALE AU MAROC

MAI 1954

par Robert Montagne

Le nouveau règne.

Sidi Mohamed V a été chassé du trône au mois d'août dernier. L'ablation chirurgicale, si l'on peut dire, de ce sultan, totalement solidaire du parti nationaliste de l'Istiqlal et appuyé par des alliés dont ceux de Paris n'étaient pas les moins actifs, a été réalisée sans hémorragie locale importante. L'opération elle-même a, comme l'on dit, « bien réussi ». Un nouveau sultan, Sidi Mohamed ben Arafat, a été greffé sur le système gouvernemental antérieur sans qu'on puisse dire aujourd'hui si la substitution n'engendrera pas d'autres crises. On peut encore se demander si cette chirurgie radicale était le seul remède à une situation dont il faut bien dire qu'elle devenait très grave. Certains croient qu'une médication eût pu, peut-être, épargner la secousse brutale d'un changement de règne. Propos sans intérêt aujourd'hui. La force du fait accompli est là dont chacun doit aujourd'hui s'accommoder. On ne guérira pas le Maroc en ressuscitant un passé qui est mort. Trêve de récriminations et de rêveries ! Regardons les faits en face. Ils sont assez complexes pour mériter notre attention.

L'évolution des événements depuis le mois d'août a été décevante pour tous. On attendait confusément, dans le peuple marocain, des bouleverse-

ments qui eussent témoigné de l'existence d'une forte coalition de vainqueurs — de ceux-là mêmes qui avaient prouvé qu'ils savaient habilement et fermement conduire les événements. Rien n'est venu. L'administration française a continué son œuvre, impassible et impersonnelle, imperturbablement enfermée dans le double cycle des « exercices budgétaires » et des plans économiques à lointaine portée. Il est bien vrai que les salaires ont été relevés de 10 p. 100. Mais cette décision technique, prise deux mois après, par des techniciens inconnus du public, est apparue comme l'acte anonyme d'un Makhzen sans visage. Ce n'a pas été le cadeau de joyeux avènement d'un nouveau roi. Les grands chefs alliés dans la réalisation du plan politique portant au pouvoir le nouveau souverain, se sont eux-mêmes effacés, le Résident n'ayant, semble-t-il, pas voulu être accusé par une partie de l'opinion française d'avoir travaillé pour les « féodaux ». Il a, en agissant de la sorte, maintenu intacte l'indépendance de son action personnelle.

Une nouveauté importante est, certes, intervenue : un conseil mixte de vizirs et de directeurs étudie à présent et prépare ces décrets — dahirs — dont la mise au point des textes était naguère utilisée par Mohamed V pour bloquer les réformes et obtenir par marchandages une liberté d'action dirigée contre l'autorité résidentielle. Mais cette assemblée restreinte où s'est instaurée — peu de gens le savent — une véritable et sincère collaboration entre musulmans et chrétiens, n'a naturellement pas, aux yeux du peuple, le prestige des actes d'un souverain, et l'on ne ressentira l'effet bienfaisant de ce travail que dans un lointain avenir.

Quant à Sidi Mohamed ben Arafat, homme pieux et sage, assez courageux pour s'exposer sans sourciller, on l'a vu, à la bombe et au poignard des fanatiques, on répète qu'il n'est qu'un pantin, à moins qu'on ne prétende, au contraire, qu'il cherche à s'enfuir et à sortir de la situation dans laquelle il s'est laissé mettre par les « chrétiens ». N'avait-on pas fait croire aux naïfs qu'il avait bel et bien été tué lors du premier attentat, mais que, après l'avoir empaillé, nous l'avions muni d'un mécanisme intérieur, faisant croire à sa survie ? C'est, dit-on, pour savoir ce qu'il en était qu'il y a deux mois des délégations d'ouvriers musulmans de Casablanca ont accepté avec curiosité d'aller lui rendre visite. Reçus par un homme bienveillant et alerte, ils ont chanté ses louanges en ville, jusqu'au moment où l'on a réussi à leur imposer silence en les accusant d'être des traîtres... Ils n'en pensent pas moins, mais ils se taisent.

Le fait nouveau est celui du terrorisme qui a obligé le sultan à veiller à sa sécurité et à éviter les manifestations publiques. Il résulte de cette situation que le peuple peut croire, dans l'atonie générale et devant la marche anonyme des choses, qu'il n'y a plus guère de sultan. Tout concourt à donner l'impression d'un vide, d'une absence. Certains en déduisent qu'après tout, on peut se passer de sultan. Il n'est pas sûr que dans

l'esprit de ce peuple, si positif à certains égards, il ne se développe pas, avec le temps, un sentiment républicain. Après tout, on découvre qu'on peut se passer de roi. S'il apparaissait un tel parti, il ne serait pas composé que par nos amis, et peut-être ne gagnerions-nous pas au change...

Les raisons de l'extrême lenteur de nos réactions administratives restent difficiles à pénétrer entièrement. Elles tiennent assurément à l'indécision d'esprit dans la métropole et à une extrême prudence gouvernementale. Mais, sur place, on constate la lourdeur infinie de l'organisation administrative, le souci louable de ne s'en tenir qu'à des projets mûrement étudiés dans toutes leurs conséquences et soumis au « travail des commissions ». L'autorité insuffisante de ceux qui sont capables de tenir compte des réactions du peuple marocain, lesquelles pèsent peu devant les volontés abstraites des grandes directions techniques, explique sans doute un fait étonnant : le budget de 1954, qui suivait une crise intérieure sans précédent dans l'histoire du pays, est resté conforme aux prévisions antérieures et rien, en fait, n'a été prévu pour faire face aux graves difficultés qu'on pouvait attendre dès le mois d'octobre. Une action résolue s'imposait évidemment pour résoudre en hâte les problèmes que pose la crise de la jeunesse, faire face aux conséquences de la décomposition prolétarienne, enfin consolider par le moyen d'assemblées locales actives et efficaces les régions rurales. Mais toutes les prévisions étaient faites. Les chapitres budgétaires étaient en ordre, préparés pendant les six premiers mois de l'année par les bureaux. Le résultat est que les mesures sociales indispensables pour combattre efficacement la crise politique seront retardées jusqu'à l'établissement d'un nouveau budget en 1955. Elles n'interviendront qu'un an et demi, au mieux, après la crise. Cette lenteur contraste étonnamment avec la rapidité de manœuvre de l'adversaire.

L'assassinat politique organisé.

Le terrorisme — puisque c'est là l'arme nouvelle des nationalistes évincés — se propose à la fois de neutraliser par la frayeur les chrétiens et les musulmans, de les isoler les uns des autres, de les opposer, de rendre impossible tout contact, toute collaboration administrative et économique. En menaçant de mort les notables on rend par avance irréalisables les plans de réforme et de création d'assemblées élues, annoncés par le gouvernement. Comme naguère lorsque Mohamed V faisait la « grève du sceau », on pourra alors dénoncer l'inertie et la mauvaise foi des colonialistes, accusés de mensonge pour avoir promis des progrès fallacieux. En même temps, on pense ruiner et décourager les Français.

Dans le vide politique existant, le terrorisme s'efforce, en effet, d'occuper toute la place. L'éloignement de nombreux membres de l'Istiqlal en décembre 1952, d'autres emprisonnements consécutifs aux troubles

citadins, la condamnation de quelques ruraux notés comme suspects sur des listes anciennement établies, ont assurément découronné pour un temps les partis nationalistes au Maroc. Encore des comités de suppléants se sont-ils reconstitués dans l'ombre. Mais leur efficacité dans la conduite de la lutte est probablement bien faible. Les leaders sont à l'abri en Égypte, à New York, à Paris, en zone espagnole. La jeunesse étudiante garde en France ses positions hostiles, encouragée sur place par des sympathisants ; les enfants des écoles nationalistes, où se préparait dans l'Empire chérifien, sous la conduite du Parti et du prince impérial, l'armée politique de l'avenir, sont dispersés et découragés. Mais à toutes ces âmes qui ressentent l'amertume de la défaite, le terrorisme apporte un dérivatif, un espoir même.

La pratique courante de l'assassinat politique, l'exécution d'actes de vengeance préparés avec soin, étaient jusqu'ici inconnues au Maroc. Le terrorisme est d'importation orientale. On a de fortes raisons de croire que des spécialistes chevronnés de l'assassinat politique, venus d'Égypte par la zone espagnole, et qui ont déjà accompli plusieurs voyages au Maroc avant la crise dernière, ont depuis longtemps préparé un mouvement qui bénéficie de l'expérience des « Frères Musulmans » d'Orient. Le mouvement nationaliste prolétarien d'Algérie, le M.T.L.D., a permis de faire au Maghreb les premières expériences et de mettre au point les méthodes. L'utilisation des techniques communistes et des pratiques de la Résistance ont perfectionné les procédés. Les cellules obéissent à des maîtres cachés, parfois lointains. Il n'est pas sûr que parmi ces derniers ne se soient pas glissés des agents appartenant à des organisations non musulmanes. Comme on l'a vu au Caire avec les Frères Musulmans, il est si facile pour des étrangers, avec un peu d'argent, d'avoir des tueurs à leur dévotion, et il est si aisé de jeter sur le feu un peu d'huile...

En six semaines, plus de cent attentats ont été commis, surtout dans les villes prolétariennes, tandis que les cités traditionnelles demeuraient presque calmes et que la campagne gardait la paix la plus complète. Les victimes sont des notables ou fonctionnaires « au service des Français » et des informateurs « choisis » selon des plans bien établis. On note aussi des meurtres de personnages modestes et sans ennemis, qui sans doute ont fait l'objet de vengeances privées. Les bombes ou grenades lancées contre les Français, souvent au hasard, relèvent de l'autre partie du programme d'intimidation. Parfois, les crimes sont précédés par la diffusion de menaces effrayantes afin de démoraliser l'adversaire. Les radios du Caire et même de Tétouan orchestrent le plan d'action et commentent les résultats obtenus.

Il apparaît nettement, d'ailleurs, que le mouvement, trouvant des imitateurs, des complices, des sympathisants dans la plèbe, échappe en partie à ses initiateurs. A l'origine, il s'agit, pour le terrorisme, d'imposer énergiquement sa volonté à la masse moutonnière et facile à

dominer du peuple marocain des cités qui, dans les agglomérations nouvelles, se trouve privé de tout encadrement social. Nous avons, en effet, laissé imprudemment se rassembler sur d'immenses surfaces non cloisonnées des centaines de milliers de néo-citadins, créant ainsi un merveilleux champ d'action au bénéfice d'agitateurs ou d'hommes de main décidés à tout.

Pour affirmer plus encore cette autorité du mouvement, que sanctionne chaque jour un meurtre, on procède à des interdictions. C'est le boycottage des étoffes de provenance française, que respecteront même des marchands israélites, celui du « pain français » évincé au profit de la kesra locale ; on tente sporadiquement d'interdire l'usage des machines. L'interdiction de la vente du tabac — sous peine de mort — par des pistoleros mystérieux, vient brimer tous les consommateurs musulmans jusque dans certaines campagnes éloignées.

Ce dernier fait est caractéristique. Nous sommes là en présence d'une réaction fanatique et puritaine. Bien que l'argument avancé par les « résistants » soit celui de ruiner les ressources budgétaires des « chrétiens », il faut se souvenir ici que le tabac est regardé parmi les puritains de l'Islam comme une « innovation blâmable » et qu'on fait plaisir à Allah en en combattant l'usage. Plus caractéristique encore est la singulière campagne contre le port, par les femmes des villes, de la « djellaba ». Depuis plus de quinze ans, les femmes marocaines ont conquis, malgré la résistance des maris, l'usage de ce vêtement, d'ailleurs peu gracieux mais commode. Ce long manteau fermé, en forme de sac, permet grâce à ses manches de donner à la femme quelque aisance dans sa marche et rend possible l'usage du sac à main et des lunettes. Il paraît aussi qu'il dissimule si bien la silhouette que celle qui le revêt peut circuler partout sans risquer d'être reconnue, d'où son impopularité aux yeux des époux jaloux. La djellaba est, pour cela, devenue un symbole de l'affranchissement de la femme. Aussi eût-on bien étonné les élégantes qui ont rejeté le haïk traditionnel des grands-mères, si on leur avait dit qu'un jour, les héros du nationalisme s'en prendraient à elles pour leur interdire ce vêtement. Cette mode pratique n'avait-elle pas été adoptée depuis longtemps par toute la jeunesse attachée, au temps de l'ancien sultan et de sa fille la princesse Aïcha, à la double conquête de la liberté nationale et de l'émancipation féminine ?

Mais le terrorisme, en ralliant peu à peu à lui des éléments de la plèbe ignorante et brutale, devait se colorer de sentiments puritains, fanatiques et xénophobes. C'est ainsi qu'un jour, les femmes des villes, de Casablanca et de Rabat surtout, se virent contester les droits acquis ! Injuriées, molestées, elles durent aller se pourvoir à la hâte de haïks traditionnels, vendus pour la circonstance dans les boutiques à double prix. Leur colère fut grande et elles furent plus rapides et plus résolues que les fumeurs de tabac à reconquérir leurs droits. Il suffisait

qu'on les y aidât un peu. Dès que l'autorité eut fait poursuivre quelques-uns des voyous qui s'en prenaient aux femmes vêtues de la djellaba, la résistance des femmes s'organisa et, en deux jours, le sexe faible remporta sur la plèbe fanatique une victoire complète. Pour l'instant, les fumeurs sont moins heureux. Ils en sont réduits à se cacher dans les lieux secrets pour allumer clandestinement des cigarettes. Sans doute, les nuits de ramadan, plus favorables aux réunions intimes, leur permettront-elles, ces jours-ci, de s'adonner en paix à leur penchant blâmable.

Ces mêmes incidents permettent de comprendre la dictature qu'un petit groupe sans scrupule exerce si aisément sur des masses grégaires. Ils aident à concevoir ce que serait demain la vie d'un pays dont le gouvernement serait remis sans préparation à des assemblées issues de la volonté populaire si, en même temps, une autorité insensible aux excitations fanatiques ne veillait au maintien de l'ordre.

Mais le terrorisme a d'autres aspects plus tragiques. Ses hommes de main sont aujourd'hui capables, et nul ne peut se flatter de rendre totalement impossible leur criminelle activité, de déposer en n'importe quel lieu public une valise ou un panier chargé de bombes, ou de tirer au pistolet, dans l'ombre, sur n'importe quel passant européen. Il faut bien se résigner désormais à « vivre dangereusement ». Les « meneurs de jeu » n'ont qu'à « passer commande » aux exécuteurs de leur volonté, petits boutiquiers et artisans aigris par la misère, voyous sans profession, auxquels on remet une modeste récompense et qu'on rassure par la promesse généreuse du paradis.

N'en doutons pas, même lorsque l'ordre et la sécurité auront été demain rétablis par une réorganisation complète des villes prolétariennes, trop longtemps différée, les effets d'une agitation intense de trois ans ne s'arrêteront pas et l'excitation chaque jour renouvelée par les provocations criminelles des radios d'Égypte et de Tétouan, entretiendront un climat de violence favorable aux attentats les plus absurdes et aussi les plus dégradants pour ceux qui les encouragent. D'une manière plus précise continueront d'agir dans l'âme de la jeunesse des ferments de haine capables d'encourager indirectement le crime, en faisant appel à la plèbe pour l'exécution des mots d'ordre. « Puisque, nous dit-on, vous nous avez privés de notre sultan, puisque vous avez fermé les écoles nationalistes où nous nous préparions à l'action, interdit les journaux dans lesquels nous dénoncions votre présence, nous ne pouvons plus manifester nos sentiments que par l'attentat. »

Résultats pratiques du terrorisme.

Qu'on n'imagine pas cependant, par cette analyse du mouvement terroriste, un Maroc livré à l'anarchie et dominé par la peur. La réalité est plus complexe et notre jugement doit être nuancé. Parcourez le pays

des tribus et vous n'observerez que la paix. Vous y êtes accueilli, si vous parlez la langue du pays, par un sourire et un salut. Les chants et les danses animent aujourd'hui comme hier les fêtes traditionnelles. Dans les villes anciennes et bourgeoises chacun attend avec un calme flegmatique de voir comment tourneront les choses. Quant aux marchands d'étoffes et d'objets pour touristes, ils assaillent véritablement le voyageur et le supplient d'acheter les trésors d'art marocain de leurs boutiques, puisque les visiteurs du pays, mal informés, croient courir quelque danger dans ces souks cependant si accueillants. Vous ne trouverez de visages tendus, vous ne rencontrerez de regards haineux que dans certains quartiers des villes prolétariennes, ou là où il vous arrivera de rencontrer des jeunes élèves des écoles nationalistes, aujourd'hui fermées.

Un vingtième au plus de la superficie du pays est atteinte. Et le nombre des victimes du terrorisme est assurément moindre que celui des accidents de la circulation. Ne dissimulons rien de la nature et de la gravité relative de la crise, mais gardons-nous d'en exagérer nous-mêmes l'importance.

On réconforterait peut-être les plus pusillanimes d'entre nous en leur lisant les communiqués absurdes de *la Voix des Arabes* du Caire et en leur narrant les exploits des commandos imaginaires : mais la diffusion de ces bulletins insensés est dangereuse car l'imagination débordante du bon peuple marocain le rend parfois capable, nous l'avons vu, de donner foi un instant aux mensonges les plus grossiers.

Quel est le bilan pratique du terrorisme ?

Il s'agit, évidemment, dans l'esprit de ceux qui ont conçu l'organisation méthodique de l'assassinat politique, d'un véritable défi lancé à la France. « Nous soulèverons contre vous le peuple marocain, et nous vous rendrons la vie intenable, afin de vous contraindre à nous donner notre indépendance et à nous rendre notre sultan. »

Une telle épreuve de force engage évidemment l'avenir. Elle rend vaine par avance toute possibilité de négociation ou même de dialogue. Des intellectuels ou des hommes appartenant aux professions libérales, qui gardent avec les Français des contacts amicaux, leur suggèrent habilement depuis plusieurs semaines de mettre fin au terrorisme — qu'ils disent sincèrement réprouver — en cédant au vœu de la population des villes. Ils suggèrent la démission de Sidi Mohamed ben Arafat et son remplacement par le second fils de Sidi Mohamed ben Youssef, le jeune Moulay Abdallah.

L'offre peut séduire l'interlocuteur français, au premier moment. On fait le rêve de repartir dans la vie avec un très jeune sultan, non compromis personnellement dans les événements antérieurs. Nous recommencerions, avec plus d'expérience de part et d'autre, ce que nous n'avons pas réussi à faire il y a vingt-cinq ans avec le jeune Mohamed

ben Youssef — celui-là dont nous pensions qu'il eût pu conduire son peuple sur les chemins de l'avenir avec prudence, alors que nous l'accusons maintenant d'avoir rompu avec nous sous l'influence de l'Orient. Mais à supposer qu'il soit possible — ce dont on peut douter — de mettre à l'écart le présent souverain dont le courage a été éclatant, et plus encore d'obtenir l'adhésion des chefs marocains à ce changement, dénoncé aussitôt comme une reculade, qui peut assurer que le terrorisme, dont nous avons vu comment il échappe aisément à ses initiateurs, arrêterait son action ?

Ne la reprendrait-il pas au premier prétexte ? Et croit-on que les Français du Maroc, dont la sécurité est plus que jamais en jeu, ne s'insurgeraient pas contre ce qu'ils dénonceraient comme une capitulation ? Qu'on le regrette ou non, le terrorisme a consolidé — à l'égard de la France et de ceux qui lui ont été fidèles — la situation du nouveau souverain. Il se peut que ce dernier ne soit imposé qu'imparfaitement. Mais si, comme des pessimistes l'affirment, nous sommes dans une sorte d'impasse, nous ne pouvons plus qu'y rester. C'est désormais au temps de faire son œuvre.

Il est un autre domaine dans lequel le nationalisme marocain est « perdant ». Un appui grandiloquent a été donné par Allal el Fassi aux assassins de Casablanca — le 24 décembre, par exemple, lors de l'attentat absurde du marché central qui a fait autant de victimes innocentes parmi les musulmans que parmi les chrétiens — si l'on s'en tient, du moins, aux déclarations faites par *la Voix des Arabes* du Caire. Cette approbation couvre de honte et discrédite aux yeux de l'opinion internationale, un mouvement auquel appartiennent d'ailleurs certainement des hommes distingués et modérés. Une telle attitude renforce puissamment la thèse de ceux qui n'ont cessé de proclamer l'absence de maturité des élites nationalistes.

Le terrorisme a, d'autre part, provoqué une réaction de l'autorité qui s'efforce, après avoir vainement espéré vaincre en utilisant la police, de réorganiser sur des bases entièrement nouvelles, l'administration et la vie sociale des villes prolétariennes. Il est devenu évident que de telles masses non encadrées ne peuvent sans danger pour elles-mêmes, comme pour leur voisinage, être abandonnées aux volontés de groupes ignorants et excitables. On a compris, d'autre part, l'insuffisance des méthodes d'autorité du vieux Makhzen habitué à commander sans consulter. L'assainissement entrepris résultera de la constitution des quartiers, ces unités essentielles dans toute ville musulmane, et dont nous avons oublié de préparer l'épanouissement. Une telle reconstruction par le dedans est, nous le verrons, la condition même du progrès du peuple marocain. Le terrorisme perdra ainsi avant peu ses bases de prédilection. Il est vrai qu'il lui restera à multiplier les attentats sur les Européens. Il ne s'en fait pas faute pour l'instant.

Cette reprise en charge des villes prolétariennes par les pouvoirs publics est une œuvre indispensable pour la restauration de la sécurité. Mais elle exige à la fois fermeté et générosité. C'est dire qu'elle est dans la vraie tradition de Lyautey. Elle mettra fin à cette « dissidence intérieure », dans la mesure où celle-ci résulte de la dictature de la plèbe. Grâce à cet effort seront enrayés par avance les mouvements anti-terroristes qui risqueraient de se développer au sein d'une population européenne inquiète, s'il semblait que l'autorité française s'avère incapable de lutter contre les campagnes d'intimidation esquissées au cours des derniers mois. A la louange des Français de Casablanca, rien n'est, jusqu'à présent, venu déceler la formation de mouvements d'auto-défense semblables à ceux qui ont si gravement, dans la Régence, compromis la paisible cohabitation des divers groupements ethniques en présence. Puissent nos concitoyens du Maroc et le Gouvernement réussir à éviter le piège que leur tend, dans ce domaine, la provocation terroriste.

Il est enfin un élément, lourdement négatif pour les Marocains, du bilan que nous nous efforçons d'établir : l'isolement dans lequel cherchent à les maintenir les forcenés. Au moment où il importe tant pour l'avenir du peuple de ce pays qu'il rattrape le temps perdu, qu'il acquière rapidement une expérience moderne, il se trouve rejeté, par des dominateurs ignorants, à l'arrière-plan de la vie économique et sociale, en attendant qu'il n'en souffre par l'étiolement de l'enseignement. Si deux cent cinquante jeunes maîtres français ne sont pas tentés cette année par la vie d'apostolat qu'on leur propose dans un pays agité, c'est tout le plan de scolarisation mis en échec. Il est vrai que ni les tueurs ni les pourchasseurs de femmes en djellaba n'en ont cure. Mais qu'en pensent les jeunes si avides d'instruction ?

Assurément, l'état de trouble et d'insécurité est dommageable aux affaires et au tourisme. Le prix des terrains baisse. Mais l'économie occidentale est plus robuste que celle des musulmans. Et ce sont ces derniers, en fin de compte, qui souffriront le plus durement, dans tous les domaines, d'entreprises de violence dont les plans sont faits à l'étranger.

Où en est le nationalisme ?

C'est d'ailleurs bien plus au nationalisme marocain qu'il nous faut penser, car le terrorisme n'en est que la figure grimaçante et bestiale. Efforçons-nous d'examiner ce que deviennent dans la crise présente les aspirations confuses que couvre un vocable d'origine occidentale. On peut à la longue affaiblir et discréditer comme il le mérite le terrorisme. On ne supprimera pas ici le nationalisme, tendance incoercible, dans un pays que nous unifions, organisons, centralisons, et au sein duquel nous instruisons dans des zones toujours plus étendues une jeunesse grandie

dans l'atmosphère des cités. Il s'agit là d'un mouvement irréversible. Les Français du Maroc dont, souvent, les yeux se sont ouverts depuis un an, commencent à y penser, encore qu'il soit difficile, pour beaucoup, de se rendre parfaitement à l'évidence.

Tout d'abord, le mouvement unitaire ne cesse de progresser — soit autour des villes, soit dans les zones de contact du pays arabe et du pays berbère, ou enfin en des points où pour des causes fortuites se produisent des insertions citadines. C'est en particulier le cas dans le pays des épiciers de l'Anti-Atlas, si complètement citadinisé [1]. Partout les gains, encore lents il est vrai, sont constants.

Nous les observions récemment au cours d'un voyage dans l'Atlas où nous avions retrouvé dans la région de Tinmel, si pleine de grands souvenirs historiques cependant, une vie berbère totalement intacte. Mais sur la route, comme nous avions voulu jeter un regard sur la montagne du Kik qui, au bord de l'Atlas, domine l'Azaghar de Marrakech, il en allait tout autrement. Moulay Ibrahim du Kik est un saint dont la descendance s'est perpétuée dans un village naguère isolé sur le plateau, mais qui est aujourd'hui relié à Marrakech par des cars.

C'est dans ce site que se tient encore chaque année une des plus singulières foires berbères du Sud. Le jour de la naissance du Prophète, toutes les filles de la région de l'Atlas, désireuses de contracter mariage, et tous les hommes en quête d'une épouse, s'y rencontrent sans que les familles aient leur mot à dire. Les unions sont décidées sur-le-champ au cours de cette grande kermesse, et il faut toute la vénération qui s'attache au nom de Moulay Ibrahim pour que l'on ne dénonce pas le caractère païen de ces pratiques hérétiques. Or il y a ici des faits nouveaux...

Les relations directes avec Marrakech ont permis, en utilisant la route, d'apporter de l'asphalte utilisée fort intelligemment pour rendre étanches les terrasses d'argile. Le caractère pittoresque du village est d'ailleurs un peu attristé par ces revêtements noirs. Mais les cars ont aussi amené les modes citadines. Et surtout, tandis que les vieillards et les enfants plaisantent encore volontiers avec bonne humeur lorsque le voyageur entend le berbère, les jeunes gens, naguère élèves des écoles nationalistes créées par Sidi Mohamed V, offrent à l'Européen des regards chargés de haine.

On peut aussi observer le rôle actif joué par certains épiciers du Sous dans le terrorisme urbain. Pour eux, le ferment de fanatisme religieux a favorisé l'éclosion de sentiments de nationalisme xénophobes. Un tel mouvement qui attire sans cesse vers les idéologies citadines des forces jeunes, résultant de la désintégration des tribus, ne cessera de s'amplifier. Pour l'instant le centre de gravité politique du pays se trouve encore dans les profondeurs de la zone rurale. Mais peu à peu il se déplace vers

1. 80 p. 100 des gens de ces terres pauvres sont épiciers en Europe puis reviennent chez eux, fortune faite.

la zone des villes. Et la transformation des générations successives accélère une évolution fatale.

Ceux qui croient aux vertus indéfinies de résistance du particularisme des Berbères sont des ignorants, bien que cette illusion soit encore fréquente dans l'esprit de Français des villes sommairement informés. Comment ne pas observer que tout Marocain qui est sorti de sa tribu — même sous l'effet de l'émigration temporaire — se trouve aujourd'hui plus ou moins complètement détaché du passé immobile dans lequel s'est écoulée la vie uniforme des générations antérieures ? Il ne s'intéresse plus à une histoire vide pour lui de sens, mais à l'avenir, et à un avenir dans lequel la communauté musulmane de ce pays tout entière jouera son rôle.

Les liens tribaux s'affaiblissent, l'obéissance aux notables est moins absolue, les confréries s'étiolent. Par le jeu naturel de cette grande loi de substitution des valeurs qui domine la vie des sociétés en évolution, les mythes nouveaux prennent la place des anciens. Le nationalisme est l'un des plus puissants. Peut-être même en arrivera-t-il à être plus fort que l'Islam lui-même ?... Il reste qu'on peut non pas arrêter le mouvement, mais le guider et l'organiser.

Psychanalyse de la jeunesse.

Etudier la nature des composantes, très diverses, du nationalisme dans l'esprit des jeunes supposerait une analyse, nous dirions même une psychanalyse très pénétrante que nous n'avons pas les moyens sans doute de poursuivre aussi profondément qu'il serait nécessaire. Contentons-nous d'observer tout d'abord l'attitude d'esprit de quatre groupes, distincts et très inégaux en nombre, de nos étudiants. Certains sont vraiment gagnés par la séduction intellectuelle, sociale et morale de l'Occident : ce sont souvent les plus intelligents, mais non pas toujours les plus volontaires. Ils forment une minorité importante par sa qualité. Il en est parmi eux qui sont capables d'aller fort loin dans la poursuite — ou dans la recherche — de leur itinéraire spirituel. Ils aspirent plus ou moins secrètement à assimiler les valeurs fondamentales de notre civilisation dans la conception du mariage ou du métier ; ils éprouvent le besoin de se séparer d'une société, la leur, où ils sont assaillis par tant de contradictions internes qu'ils s'y sentent trop mal à l'aise. Comme ils sont individualistes, ils aspirent parfois égoïstement à tirer leur épingle du jeu.

D'autres, qui sont atteints des mêmes doutes, ressentent davantage par leur formation — c'est le cas d'étudiants de l'université traditionnelle de Karawiyne — l'influence de l'Islam. Ils constatent l'impuissance de ce dernier à résoudre, jusqu'à présent, les problèmes religieux, moraux et sociaux du monde moderne. Ils méritent toute notre sympathie affectueuse et compréhensive. Réussiront-ils à provoquer, dans ce monde musulman si bouleversé, une Réforme ou une Contre-Réforme qui les

sauvera du desséchement légaliste ou de l'incroyance ? Pour l'instant nul signe n'apparaît encore des résultats de ce profond et pathétique travail des consciences. Leur attitude est, en tout cas, un fait entièrement nouveau, croyons-nous, dans l'histoire de l'Islam. Elle peut ménager des surprises.

Un autre groupe, bien plus nombreux, rejette déjà complètement le passé et s'oriente — est-ce définitif ? — vers la pensée marxiste. Le communisme, grâce aux aspects simplificateurs de ses méthodes de pensée et d'action, dispose parmi la jeunesse d'une influence qu'on n'eût pas imaginée il y a dix ans. Par un phénomène de « substitution », il prend la place des valeurs traditionnelles effondrées. C'est que le communisme enseigne dogmatiquement comment on peut pratiquement se tirer du présent chaos. Et pour chaque cas, chaque circonstance, il offre des règles toutes faites, sinon invariables. Sa discipline est un réconfort.

Le dernier groupe, le plus important encore pour l'instant peut-être, rejette à la fois péremptoirement les deux formes de pensée occidentale : notre libéralisme et le communisme russe. Il se retourne avec une foi simpliste et sincère vers l'Islam éternel, tel qu'il survit au cœur des masses. C'est à cette tendance qu'appartiendraient beaucoup des activistes, de ceux qui sympathisent ardemment avec le terrorisme, lui-même apparenté, croyons-nous, par plus de liens qu'il ne paraît aux Frères musulmans d'Égypte. D'où ses progrès parmi la plèbe, avec les fanatiques originaires des tribus, les artisans. Ce sont assurément les moins réfléchis, mais aussi les plus malheureux dans leur isolement collectif. Ce sont ces derniers surtout que nous devons pour l'instant chercher à comprendre. Allons donc plus loin encore dans notre recherche.

Il y a un trait psychologique commun à toutes les jeunesses nationalistes exaspérées d'Asie, du Proche-Orient et d'Afrique Noire qui adoptent à l'égard des puissances occidentales tutrices des attitudes d'irréductible opposition. Elles réagissent d'une manière identique aux excitations extérieures ; elles nourrissent le souvenir cuisant de déceptions personnelles résultant d'un manque d'égards ou de l'affirmation maladroite de préjugés raciaux dont elles ont été les victimes. Mais l'ensemble de leurs attitudes s'explique par le développement croissant d'un sentiment unique auquel nous pouvons donner comme les psychiâtres le nom classique de *frustration*. Pour ces jeunes, l'Occidental qu'on coudoie n'est là que pour s'enrichir, piller le pays. S'il fait parfois le bien c'est comme malgré lui, ou par ruse. Son objectif est d'imposer partout ses propres plans, dans son seul intérêt. Il enlève aux habitants du pays leur juste part de richesses. Il appauvrit encore le pays et fait disparaître ses valeurs morales et religieuses anciennes. C'est lui l'ennemi à abattre.

Les psychiâtres sont familiers avec les complexes dans lesquels le sentiment de frustration joue un rôle essentiel. Transportons leurs conclu-

sions psychologiques sur le plan social. Ceux qui en sont les victimes sont aussi ceux qui ont grandi sans protection familiale efficace — (les jeunes sont en effet restés isolés des générations antérieures). Ils n'ont pas connu — en raison de l'indifférence ou de la méfiance des Européens — de protecteurs bienveillants et éclairés. Aussi manifestent-ils à l'extérieur leur violence par des actes que réprouve la morale courante — le terrorisme — comme pour démontrer le caractère insupportable pour eux du système politique et social qui les entoure.

Les psychiâtres essaient de guérir le patient en provoquant une réflexion sur les causes profondes et parfois anciennes de ces réactions presque instinctives et subconscientes. C'est dire que nous ne combattrons le sentiment de frustration qu'en prouvant aux jeunes qu'ils peuvent effectivement s'associer, s'ils le veulent et dans la mesure de leur capacité réelle à la mise en valeur de leur pays. Il faudrait, pour se libérer, qu'ils puissent se mettre au travail.

Souvent, lors des discussions passionnées que nous pouvons engager avec les jeunes atteints de ce mal, ils nous lancent avec méfiance la question : « Dans votre système, nous accordez-vous ou non l'indépendance ? ». La seule réponse sincère et valable ne peut être que la suivante : « Oui, si vous vous en montrez dignes. Non, si vous vous révélez, à l'essai, incapables d'assumer les servitudes qu'elle implique. » Que cette jeunesse démontre donc, dans les tâches qui lui seront confiées, sa sagesse et sa vertu. Mais cette épreuve elle-même elle ne pourra l'aborder sans nous faire confiance. C'est là qu'est l'obstacle.

Décomposition de la société marocaine.

Beaucoup d'entre nous pensaient encore, il y a dix ans, que la société musulmane, malgré le choc violent que lui avait fait subir un Occident en expansion, résisterait longtemps encore aux influences étrangères, à l'abri de ses murailles séculaires : la foi religieuse et le droit. Il faut bien observer aujourd'hui que les lézardes du rempart altier s'élargissent et que l'antique forteresse reposant sur le sol mouvant de notre histoire menace ruine en bien des points.

Ce que nous avons dit des tendances diverses de la jeunesse, et qui permet d'imaginer de redoutables dislocations, peut être complété par l'observation de la société citadine menacée, elle aussi, par des dangers parfois mortels. La crise de la famille bourgeoise musulmane est patente. Elle résulte surtout des bouleversements entraînés par la libération de la femme, encore à ses débuts, mais qui se poursuit grâce à la ténacité des intéressées. Comme en Orient, elle ira jusqu'à son terme, mais à étapes forcées, pour rattraper le retard. Il s'y ajoute l'abandon en quelques années de nombreuses traditions socialo-religieuses.

La famille citadine est contrainte de parcourir en vingt ans les étapes franchies en Occident depuis quatre siècles. Cette situation difficile ne

laisse guère à la bourgeoisie le loisir de jouer auprès du nombreux prolétariat citadin un rôle de guide. La distance reste grande entre les riches et les pauvres, et il manquera à cette société l'élément intermédiaire si important d'une classe moyenne, qui a permis à l'Europe occidentale de connaître pendant deux siècles un prodigieux essor et qui lui donne encore sa résistance dans un période difficile. Or le petit peuple, livré à lui-même, sans cesse grossi par les éléments désagrégés venus des tribus, se trouve souffrant, mal adapté aux conditions de la vie industrielle, sans guides, assailli par des maux surgis de sa propre faiblesse. Dans la jungle des nouvelles medinas [1] et des quartiers suburbains des quatre villes prolétariennes, hommes et femmes sont désormais soustraits à la morale sociale exigeante des villages et des familles patriarcales en tribu. La pratique de l'Islam s'atténue, si la foi demeure provisoirement intacte. Le parasitisme sous toutes ses formes, la prostitution, l'instabilité des ménages, combinée avec l'instabilité économique, ont pour conséquence inévitable l'apparition de nouvelles générations grandies dans le désordre, la paresse et la fraude.

L'un des résultats du terrorisme a été de jeter la lumière sur des faits signalés depuis cinq ans par des spécialistes et qu'on a négligés.

La base d'une reconstruction est évidemment la consolidation d'une famille en dissociation constante, le rétablissement entre tous ces isolés du sentiment de solidarité constructive, la reconstruction d'une règle de morale sociale à l'intérieur de petites unités tangibles, naturelles, qu'il nous faut remembrer. Qu'on nous fasse grâce en cette matière des luttes spectaculaires contre la « lèpre des bidonvilles » qui alimente complaisamment des campagnes de presse et d'opinion. Les milliards déjà dépensés par de grosses sociétés ou par l'État en constructions onéreuses et mal venues n'ont pas réussi à combattre efficacement ce fléau. Et pendant ce temp bien peu de progrès ont été réalisés pour enrayer une démoralisation générale, dont la nocivité est bien plus grave que celle d'un habitat précaire. Sait-on d'ailleurs que beaucoup de bidonvilles abritent une population bien plus saine et au total plus heureuse que les « derbs » en dur ?

Il n'est plus possible de retarder un effort de restauration qui demande d'ailleurs à être préparé. Il ne sera pas le fruit d'une réglementation administrative, mais le résultat du travail d'équipes solidement formées, qui feront de l'assistance sociale une fin en soi. Le but à atteindre est de réhabiliter en quelques années une population promise à la décomposition des institutions, des croyances, des capacités de travail. Il est aussi, dans les campagnes, de prévenir de nouveaux déracinements. Faute de quoi dans deux décades les belles villes du Maroc, jadis ordonnées selon les plans de Lyautey, ne seront plus que des foyers de désordre et de

1. Nouveaux quartiers réservés aux musulmans.

misère qui auront le même visage que les cités les plus déshéritées de l'Orient arabe.

Repenser le plan d'ensemble.

L'œuvre de la France au Maroc est belle et nos nationaux en sont justement fiers. Elle a été pour une grande part réalisée avec d'immenses capitaux français prêtés ou investis. Mais les plans ne sont pas définitifs et éternels. L'apparition d'une dissidence intérieure, la décomposition des nouvelles medinas, la croissance d'une jeunesse organisée dans son hostilité, sont les signes graves des défaillances de méthodes d'action. Peut-être celles-ci ont-elles été inspirées des exigences d'une technique occidentale imparfaitement adaptée au pays qu'elle veut conquérir. En observant ces crises profondes qui atteignent les hommes en groupes ou en classes, comment ne pas éprouver de malaise à la vue des gigantesques entreprises qui semblaient déjà engager l'avenir économique avec tant de sûreté, alors que rien n'était encore garanti, dans les domaines de l'évolution sociale et politique. Non seulement on se prend à réfléchir sur les grands travaux d'irrigation, utiles seulement si les hommes de ce pays, ceux qui vivent dans les tribus déshéritées, sont capables d'en bénéficier ; mais on s'étonne des palais scolaires et postaux, des laboratoires somptueux d'enseignement, des stades sans rivaux en Afrique, des orphelinats immenses. Ces admirables édifices suggèrent immanquablement l'idée que le cadre matériel de vie a été plutôt conçu pour la joie des architectes que n'ont été prévus les besoins réels des hommes — ces derniers plus difficiles il est vrai à bien connaître que la résistance des matériaux.

Il nous reste quelques années pour agir énergiquement avant le rendez-vous que nous assigne l'histoire devant un peuple marocain rendu conscient de ses destinées, avant un dialogue politique décisif. Utilisons ce précieux délai pour reprendre « en sous-œuvre » un édifice qui, malgré la beauté de ses lignes, menace de se disloquer.

Ce temps, bien employé, peut suffire, si nous savons utiliser judicieusement nos ressources pour parer aux crises les plus graves. Sans doute alors pourrons-nous, devant nos interlocuteurs bien formés et plus conscients des difficultés de la tâche, mieux leur proposer de construire avec nous une nouvelle nation moderne au Maroc, au sein de laquelle Musulmans, Chrétiens et Juifs apporteront une collaboration fraternelle. Le monde moderne — celui de l'Occident et celui de l'Islam — est gros de tels changements qu'un tel espoir n'est pas chimérique. Les forces nouvelles qui se font jour de toutes parts se concilieront sans doute plus aisément qu'aujourd'hui.

***

Peut-être reprochera-t-on à l'auteur de ces lignes de ne pas apporter « le remède » politique qui par miracle guérirait aujourd'hui même le

Maroc de ses maux. Ceux qui connaissent d'assez près les pays d'Afrique et d'Asie savent quelles réalités se cachent bien souvent derrière le paravent de la démocratie. Ils savent la faiblesse des idéologies internationales courantes, lorsqu'il s'agit de résoudre des problèmes concrets. Ils pensent que les incertitudes qui se font jour lors de l'introduction d'un gouvernement populaire dans les pays sous-développés ne peuvent être admises sans qu'il ait été réalisée tout d'abord l'éducation des élites et assurée la protection des masses.

C'est folie que de lancer les nouvelles nations d'Afrique du Nord dans les aventures de l'indépendance si leurs peuples ne peuvent assumer les servitudes que l'histoire et les exigences de l'économie moderne leur imposent.

Il est vrai que la jeunesse nationaliste marocaine renvoie au lendemain du jour de la conquête de sa liberté, le souci de résoudre les problèmes évoqués dans ces pages. Puisse-t-elle comprendre qu'il lui faut à tout le moins donner, dans les circonstances difficiles dans lesquelles nous ont tous placés les événements de ces dernières années, la preuve de sa maturité. Il lui appartient non pas de se lancer dans des entreprises sans issue mais de se mettre au travail, avec nous, pour mériter d'atteindre le but idéal qu'elle se propose.

ROBERT MONTAGNE

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

CRITICUS
LE STYLE AU MICROSCOPE

par CALMANN-LÉVY (*Grands Journalistes*)

CRITICUS s'en prend aujourd'hui aux « grands journalistes ». Hum ! Certains doivent se sentir flattés de cette promotion imprévue. Notons qu'il se montre moins sévère pour eux que pour les autres écrivains. Serait-ce la peur des représailles ? Cette nouvelle série témoigne des mêmes qualités que les précédentes : finesse, goût, pénétration lucide. C'est un homme qui ne s'en laisse pas imposer, habile à presser le sens d'un mot, à décortiquer une phrase, à découvrir le défaut de la cuirasse verbale.

On peut cependant lui reprocher de trahir sans cesse son titre. Sous couleur d'étudier le style, il bavarde sur le fond de l'article, l'exactitude de l'information, le caractère du journaliste, les modes littéraires, voire la situation internationale ou la position politique de tel ou tel. Son analyse d'une interview de t'Serstevens par Paul Guth tourne en fait au portrait de l'interviewé. D'autre part, il abuse du coupage de cheveux en quatre. Rien ne résiste à cet ergotage systématique. Et ses critiques sont parfois peu ou mal fondées : certaines manquent de bonne foi. J'ajouterai que Criticus est loin d'être lui-même toujours impeccable, et si j'en avais la place...

RENÉ GEORGIN

(Suite de la chronique bibliographique p. 120.)

ANGELO VA A MILAN

par JEAN GIONO

De l'autre côté de la Sésia, la route de Novare serpentait à travers les saules. Dans cette vallée étroite, bien exposée au soleil, le printemps était plus avancé. La vigne commençait à pleurer. Des patrons en redingote de bure venaient surveiller les ceps, au lorgnon. Ils avaient garé leurs breaks sous des ormeaux pour dégager la route où circulaient les fourgons de ravitaillement, les prolonges du train et aussi des soldats de toutes armes, à la maraude. Quand ceux-là voyaient reluire les galons d'Angelo et les plumes se retrousser sur son képi, ils entraient

Résumé des précédents chapitres. — Italie 1848. Principal personnage : Angelo, jeune colonel, ou plutôt ex-colonel, passé au rang des patriotes qui luttent contre l'Autriche pour l'indépendance de l'Italie. Angelo, envoyé en mission, se rend à Milan. Il vient de quitter Turin et doit traverser toutes les lignes ennemies. Il est vif, rapide, courageux. Le danger l'amuse. Il gagne d'abord Ivrée, ville qui est à l'ennemi. De là, en prenant de petits chemins de campagne, il se dirige vers Novare. A l'entrée d'un village, au cours d'une escarmouche (à laquelle il ne prend pas part), un soldat autrichien est tué. Guidé par des paysans, Angelo (que l'on soupçonnera à tort par la suite d'avoir assassiné ce soldat), réussit à pénétrer dans Casteletto, bondé de troupes ennemies. D'abord bien accueilli dans une auberge, il est dénoncé comme agent de l'ennemi et toute la police se lance à ses trousses. Averti à temps par des patriotes, il réussit à quitter la ville. Mais c'est bientôt pour y revenir, ayant appris qu'un officier, s'étant déclaré son partisan, avait été tué en duel par un bretteur. Angelo provoque ce dernier et, le combat s'engageant sur le champ, le perce de part en part avec une rapidité et une sûreté de main qui font honneur à sa technique. Il reprend alors la route de Milan, revêtu d'un uniforme de capitaine piémontais, et escorté par quelques artilleurs qui veulent rejoindre avec lui les rangs des insurgés. Traversant les troupes en mouvement, il arrive sur la Sésia qu'il franchit à gué.

dans les buissons ; les malins qui avaient placé un papier blanc dépassant du parement de leurs manches comme s'ils portaient un ordre, se rangaient au garde-à-vous sur le bas-côté et saluaient.

L'aubépine sentait fort. Il y avait aussi l'odeur appétissante du pain chaud qui venait des boulangeries régimentaires installées dans les prés, le parfum d'herbes aquatiques, de roches humides et de poissons qu'exhalent tous les torrents et l'encens des chevaux au trot. Le drap de cet uniforme d'emprunt, la visière du képi, le plumet du grade chauffés de soleil avaient également une odeur qu'Angelo reniflait à petits coups.

Des nuages éclatants couraient dans le ciel bleu. Sur tout le tour de l'horizon sonnaient des appels de clairons et de trompettes. Une compagnie en armes déboucha d'un chemin charretier et rompit les rangs pour monter dans la colline. Sur les longues branches des saules les chatons d'argent faisaient pétiller la lumière. Près de chaque poulailler, un petit garçon armé d'une de ces cloches de fer battu qu'on pend au cou des béliers surveillait la volaille. Assise au pied d'un oratoire, une fille écrivait dans la poussière avec un bâton à garder les oies.

Les cinq cavaliers traversèrent Romagnano. Sur les quinconces, à l'entrée de la ville, une musique militaire, avec tambours et clairons, répétait *la Marche royale*. La grand'rue était encombrée de charrettes de paysans et d'équipages militaires. Mais on fit place à la petite troupe et sans jurer. Ces cinq hommes étaient manifestement en service, et pas pour des prunes, à voir la façon dont ils avaient mis la jugulaire. Ils montaient de bien jolis chevaux ; ils s'en servaient avec insolence ; le moins qu'on puisse dire, c'est qu'ils n'avaient pas envie de plaisanter. Un sergent-major qui passait sur le trottoir avec un registre sous le bras aida même à faire un peu d'ordre. Angelo lui rendit le salut avec tant de politesse que le sous-officier, fou de joie, continua à faire de l'ordre pour son plaisir.

Au-delà de Romagnano, ils reprirent le pas sur une route encombrée. On semblait avoir dépassé la région des bivouacs pour entrer dans un canton occupé par de la troupe mobile. Une compagnie de réserve se traînait dans la poussière. Ces hommes, faisant partie de la brigade de Coni, qui avaient quitté leurs foyers depuis à peine huit jours et transportaient un fourniment plus civil que militaire. Un d'eux — on ne sait pourquoi — avait ficelé sur son sac une petite chaise d'enfant. Dès que le sergent d'arrière-garde vit les galons d'Angelo, il gueula des ordres et se mit à courir comme un chien sur le flanc de ce troupeau pour le faire ranger. Ces montagnards, empêtrés dans leur équipement, leurs longs fusils et leurs coupe-choux, portaient surtout des casseroles, des bassines, des louches et de gros rouleaux de couvertures. Ils regardèrent les cavaliers avec envie.

Les 7e et 8e régiments d'infanterie de ligne de la brigade de Coni faisaient mouvement vers le Tessin. La vallée de la Sésia se resser-

rant peu à peu, les bataillons piétinaient depuis plus de quatre heures sur une route pierreuse encaissée dans des pentes forestières. Actuellement, il y avait un conseil d'état-major à Ghemme. On ne voyait pas comment continuer à faire couler six mille hommes et tout le matériel par une route étroite, impossible à déborder et dans des vallons qui ressemblaient à des pièges à mouches. Après avoir fait ralentir le pas aux colonnes, il avait fallu commander : « Halte ! » en attendant des ordres qui tardaient. Les soldats ne comprenaient pas pourquoi on les tenait arrêtés, debout, sac au dos et l'arme à la bretelle, sans leur permettre de former les faisceaux.

A deux lieues de Ghemme, le désordre était aggravé par une compagnie du génie traînant avec des mules du matériel de pontonnier. Elle débouchait d'une route transversale et essayait de s'engager dans un chemin escarpé qui escaladait des flancs couverts d'ormeaux. Toute la population des fermes et des hameaux d'alentour était réunie sous les arbres pour écouter les cris des gradés, les hennissements des mules, les coups de triques qui sonnaient sur le ventre creux de bêtes. Cette façon de gaspiller de bons attelages les intéressait beaucoup.

On apercevait sur le sommet des collines une infinité de gens en mouvement. C'étaient les compagnies de l'arrière-garde qui s'étaient débandées, officiers en tête, et gagnaient à travers bois.

Angelo poussa son cheval, pas à pas, dans la cohue, et réussit à se faire faire place. Le brigadier et les trois artilleurs le suivirent comme son ombre. Ces hommes simples et habitués aux vicissitudes de l'état militaire calquaient leur attitude sur celle d'Angelo. Ils prenaient beaucoup de plaisir à garder l'air hautain, à ne pas prononcer un mot, mais à pousser inexorablement le cheval en avant, en le faisant même un peu danser.

Les pontonniers étaient moins faciles à intimider. Ils avaient des mules et, en les braquant à reculons dans l'avant-train des prolonges, ils faisaient décrire aux longues poutrelles qu'ils transportaient des arcs de cercle fort dangereux. Ils avaient déjà ainsi blessé plusieurs fantassins qui se tamponnaient le visage avec des mouchoirs sanglants. Un petit lieutenant de ligne, tout hérissé de plumes comme un coq, avait pris à partie le gros maréchal des logis qui commandait la manœuvre. Ce placide rengagé à l'air ficelle lui répondait qu'il connaissait la musique. Angelo saisit le sous-officier du génie par l'épaulette et le poussa contre les roues de la prolonge.

— Arrête ! arrête ! cria le maréchal des logis au soldat qui tenait le museau des mules.

Le carrefour dépassé, Angelo, malgré la presse, mit son cheval au trot tout en lui tenant la bride courte. La bête qui comprenait merveilleusement l'humeur de son cavalier éternuait avec rage et donnait de furieux signes d'impatience.

— Prenons par les bois, mon colonel, dit le brigadier. S'il nous faut frotter le nez de tous ces petits chats dans leurs crottes, nous en avons pour l'éternité des siècles.

Ils firent danser leurs chevaux ; on s'écarta ; ils montèrent dans une forêt de châtaigniers.

En prenant de la hauteur, ils virent que la route était encombrée d'une fourmilière d'uniformes jusqu'aux abords d'un village, sur le clocher duquel flottait un très bel étendard.

Le sous-bois, quoique en pente assez raide, était commode et feutré comme un tapis. Les chevaux en profitèrent pour baisser la tête et rapiner quelques touffes d'orties très appétissantes avec leur duvet printanier.

Se frayant un chemin à travers des buissons de joncs fleuris, Angelo et sa troupe arrivèrent au bord d'un torrent. Grossies par les pluies de la veille, les eaux boueuses débordaient. Il ne fallait pas songer à passer. Ils revinrent sur leurs pas et ils suivirent un petit chemin bordé de haies vives et de jeunes frênes. Ce n'étaient que chants d'oiseaux et, par moment, des silences où l'on entendait rouler les eaux du torrent.

Au bout d'une heure de marche dans cette petite patrie, le bruit d'un marteau sur une enclume leur sembla venir d'un bosquet de hauts platanes tigrés entièrement nus. Ils se dirigèrent de ce côté. Sous des voûtes couvertes de lierre attenantes à un solide bâtiment carré, ils découvrirent une forge. Le bruit du marteau s'arrêta. Le forgeron les regardait.

— Avec votre agrément, mon colonel, nous devrions faire reposer les chevaux ici, dit le brigadier, sans compter qu'on casserait volontiers la croûte.

Angelo mit pied à terre. Il alla rafraîchir ses mains sous le canon d'une fontaine. L'eau débordait du bassin et coulait, si claire qu'on ne la voyait pas, sur du cresson comme agité par du vent.

Le brigadier expliquait à l'artisan qu'on payerait comptant le pain, le vin et, s'il y avait peut-être trente ou quarante centimètres de saucisse, la vie serait belle. Le petit garçon qui tirait la chaîne du soufflet tendit la main pour demander d'abord les pièces.

Le bâtiment carré semblait avoir été dans le temps la maison des champs de quelque seigneur misanthrope mais ami des beaux-arts. Malgré sa balustrade en grande partie détruite, le perron avait encore grande allure et, sans la moindre décoration, la façade était proportionnée à ravir. Des roues, des barres de fer, des plateaux de frêne brut, des brancards façonnés étaient maintenant appuyés contre les murs.

En suivant le fascinant ruisseau de cresson, Angelo arriva sous une charmille de noisetiers. L'eau toujours invisible roucoulait autour de quelques pierres. Les arbustes n'avaient encore que de petites feuilles grises. Ils donnaient une ombre légère. Angelo se coucha dans l'herbe. Le brigadier qui vint lui apporter à manger le trouva endormi.

Une amertume qu'il fabriquait lui-même le réveilla au bout d'une

heure. Les artilleurs fumaient des pipes. La forge était éteinte ; le forgeron semblait être parti précipitamment, laissant fer et marteau sur l'enclume.

— Il paraît, dit le brigadier, que nous n'avons pas besoin de passer le torrent. Il descend jusqu'à Novare et, en face de la ville il y a un pont.

En parcourant le vallon, ils virent encore quelques grandes maisons solitaires aux balcons desquelles on faisait sécher des lessives ; mais, pas une âme.

Après avoir traversé les graviers d'une lande où ne poussaient que des touffes d'ajoncs, et débordé les flancs d'une colline chauve, ils se retrouvèrent aux lisières de la plaine. La trace du passage de nombreux fourgons et la large roue des canons avaient marqué les prés. Deux sapeurs en tablier de cuir blanc abattaient un peuplier à la hache. Ils avaient un caisson de munitions embourbé près d'ici dans une rizière. Il fallait faire rapidement des plateaux et dégager la place. La brigade de Piémont était derrière eux en train de se déplacer par la gauche, en ligne, en direction de Galliate pour couvrir Novare. Ils étaient, eux, de la demi-brigade des gardes comprenant le 1er et le 2e régiment de grenadiers qui faisait, un peu en retard, mouvement tournant pour aller s'aligner au nord, le long de la route Bellinzago-Cameri.

Angelo prit le trot allongé à travers champs. Aux abords d'une grosse ferme, ils furent injuriés par une paysanne qui levait les bras au ciel. En sortant d'un bosquet, ils entendirent, à l'ouest, la rumeur de la brigade en marche et même, au sud, le grésillement aigre des clairons qui devaient entrer dans un village. Le sol de bonne argile permettait le galop. Angelo donna du talon.

Ils arrivèrent à Novare au crépuscule. Sur de grands terrains vagues en bordure de la ville, les bourgeois profitaient des derniers rayons du soleil et se donnaient un peu de mouvement. Le printemps n'était pas encore assez avancé pour qu'on se mette en bras de chemise ; des hommes en redingote jouaient lentement à barres et au volant. Une jeune femme bien poudrée regarda les cinq cavaliers qui traversaient le terrain de jeux.

IV

Il n'y avait pas de soldats dans Novare. Angelo conduisit sa troupe à une auberge où il était connu. On s'étonna de l'uniforme qu'il portait.

— Tiens ! lui dit le patron, vous êtes passé de l'autre côté ?

Angelo qui, depuis plusieurs heures, en était à tout se reprocher, eut la naïveté de prendre la mouche.

— Qu'est-ce qu'il y aurait de si extraordinaire, dit l'autre. Chacun sait à quel crochet pendre sa marmite.

Dès qu'ils furent à l'abri des oreilles indiscrètes, dans une petite chambre contenant juste un lit de fer, le brigadier annonça que les trois hommes et lui avaient la ferme intention de jeter le froc aux orties, c'est-à-dire, pour ne pas mâcher les mots : de déserter.

— S'ils ont bien joué leur petite pièce, c'est qu'il ne s'agissait pas que de vous, dit-il. Tous les libéraux de l'armée étaient usés. Il fallait les démasquer. La police s'est dit : d'une pierre, deux coups. On en pend un gros et les petits se mettront à crier. On ne vous a pas pendu mais nous avons crié assez fort pour qu'on sache bien désormais l'air que nous chantons. Bref, ce qui nous convient, à tous les quatre, c'est de jouer la fille de l'air subito presto.

Angelo s'inquiéta de l'uniforme qu'il tenait à rendre à son propriétaire et des chevaux qui appartenaient à l'armée.

— Les temps sont durs pour ceux qui possèdent, répondit le brigadier. Les gros perdent des plumes mais c'est pour nous faire des édredons. Le capitaine qui vous a prêté son dolman des dimanches est un bon bougre et il connaît la musique. Maintenant, s'il s'agit de calmer une conscience, ne badinons pas. Prenons par exemple la résolution de le rembourser quand nous serons en place. Pour les chevaux, voyons les choses comme elles sont : on va être obligé de les vendre à qui voudra en prendre le risque, et le risque s'exagère toujours. On n'en tirera pas de quoi crier au miracle. Et il nous faut à chacun un trousseau de libéral. C'est cher, la chemise blanche et la cravate. D'ailleurs, ce qu'il y a de plus noble dans tout ça, ce sont les armes, et nous les gardons.

Angelo fit monter du vin. Ils parlèrent très amicalement mais le brigadier surveillait la tombée de la nuit.

— Ne nous endormons pas sur le rôti, dit-il, quand il vit qu'on allait allumer les réverbères. Bonsoir, mon colonel. Si les choses s'emmanchent vraiment pour le bonheur du peuple, nous sommes gens de revue ; et, si vous avez un coup dur, ça se saura, à voir votre façon de régler les affaires. Il se peut qu'on soit dans les environs.

Après leur départ, Angelo recommença à souffrir de scrupules. Il entra dans des détails. Il faut dire qu'il n'avait pas mangé de tout le jour et qu'il n'avait pas faim. Pour quelqu'un qui avait mis les mains à la pâte, il faisait fort imprudemment passer l'âme avant le corps et il n'arrivait pas à se satisfaire. Il pensait à la facilité avec laquelle il avait tué le lancier, et même aux frémissements de bonheur qu'il avait ressentis dans son poignet. Enfin, il appela et demanda du fil de bourrelier, une aiguille plate et de la toile à matelas. Il en était arrivé à la conclusion qu'il fallait empaqueter soigneusement l'uniforme du capitaine.

⁂

Il régla sa note et sortit dans Novare. La brume avait envahi les rues. La ville vivait gentiment avec ses lampes. Il déboucha dans une avenue bordée de maisons bourgeoises silencieuses et de jardins. Au nord, dans la nuit laiteuse, les montagnes étaient piquetées de points de lumière.

Angelo traversa le canal sur le vieux pont et prit le chemin de l'oseraie. Bientôt, il n'entendit plus que le coassement des grenouilles et le bruit sourd de leurs plongeons. Après le marécage, il contourna une grosse ferme. Il allait déboucher d'une haie quand il vit, de l'autre côté, un homme qui marchait dans le pré, suivant une route parallèle à la sienne. Il lui laissa prendre de l'avance. L'homme (c'était un civil) portait un fusil et, arrivé à un gros peuplier qui marquait un carrefour, il monta sur le chemin et tourna à gauche, se dirigeant vers le Tessin.

Cent mètres avant le pont, Angelo se dissimula derrière un saule. Il lui sembla bien voir un shako et une pointe de baïonnette dépasser le parapet. L'aube n'était pas encore assez haute pour bien distinguer et le fleuve charriait des vapeurs. Il s'approcha en restant caché dans l'oseraie jusqu'à voir l'eau du Tessin. C'était bien un shako mais la baïonnette ressemblait à une pique de bœuf. Avant même d'avoir pu réfléchir à la chose, il vit un petit vacher tout blond coiffé d'un shako et qui s'apprêtait à descendre le talus.

Angelo monta sur la chaussée.

— Si vous voulez une casquette de l'empereur, dit le garçon, vous n'avez qu'à vous servir ; il y en a encore trois dans la guérite.

Il gardait les vaches du monastère dont on voyait le clocher mince et blanc au-dessus des pins lombards. Les Autrichiens étaient partis il y a deux jours en abandonnant armes et bagages. Les moines avaient pris quatorze fusils. Lui, il avait ramassé ce képi.

Du côté piémontais on n'entendait pas de bruit, sauf le cri aigrelet des alouettes fort nombreuses en cette saison et à cette heure, sur les graviers du Tessin. Manifestement, l'armée s'était arrêtée loin du fleuve. Le brouillard empêchait le voir s'il y avait dans la campagne la fumée des feux de campement, mais le vent ne portait pas l'odeur caractéristique de ces brasiers de bois sec.

« Je sais par expérience combien il est difficile d'empêcher les soldats de souffler dans des trompettes, se dit Angelo, et, dans un air paisible comme maintenant, cela s'entend à trois lieues. »

Il ne s'expliquait pas pourquoi les Autrichiens avaient détalé.

Le soleil se levait quand il arriva à un carrefour et à une auberge. Une des femmes qu'on entendait chanter lavait les parquets et faisait sauter le seuil à flots d'eau sale. Angelo qui avait encore faim évita fort lestement le balai et demanda un champoreau avec du pain et du fromage.

— On a eu de la bagarre hier soir, dit la servante, et ça va être une affaire pour vous trouver un bol avec sa soucoupe. Si vous voulez vous contenter d'un verre pour le champoreau, ça ira plus vite. Je vous le remplirai deux fois pour que vous ayez votre compte.

Elle lui conseilla aussi de mettre les pieds sur les barreaux d'une chaise pour ne pas mouiller ses jolies petites bottes.

Elle raconta que, la veille au soir, au moment où elle allait fermer les portes, et alors qu'elle était seule dans la salle avec un garçon qui lui faisait un peu de cour, un soldat autrichien était entré. Depuis trois jours on en voyait passer de toutes les catégories et qui filaient assez vite vers Milan, mais celui-là avait plutôt l'air de chercher la route opposée. Ceux qui foutent le camp de cette façon sont généralement de mauvais bougres, et celui-là demanda des vêtements de paysans qu'il voulait troquer contre son uniforme. Le garçon qui était avec moi est le fils d'un fermier qui a plus de foin dans ses bottes que beaucoup de propriétaires et il n'est pas homme à s'emballer comme du lait sur le feu. D'ailleurs, il est plutôt fluet, avec des manières douces et c'est la raison pour laquelle il me plaît. Bref, d'un mot à l'autre, parce qu'au fond nous n'avions guère envie d'être dérangés, ils se sont empoignés et j'ai crié. Le patron est venu mais, tout costaud qu'il est, il a eu du fil à retordre parce que l'autre avait pris son fusil par le canon et le faisait tourner. Ça a fait voltiger les lampes et le vaisselier. Enfin, Charles qui dormait à l'écurie a quand même fini par se réveiller et c'est lui qui a eu gain de cause en donnant au soldat un bon coup de bâton sur la tête. Nous avons profité qu'il était assommé pour lui attacher les mains et les pieds et nous l'avons enfermé dans la souillarde. Ce matin, quand je me suis levée, j'ai entendu qu'il ronflait comme un bienheureux. Venez le voir.

Il ne ronflait plus : il était mort.

La fille ne voulait pas y croire, prétendant que Charles avait généralement la main légère et que ce n'était pas la première fois qu'il mettait un peu d'ordre avec son bâton, mais elle refusa de toucher le corps et, quand Angelo souleva la tête du soldat en le prenant pas les oreilles (car il était tondu ras), elle se tourna contre le mur et se mit à vomir.

Le patron non plus ne trouva pas la chose à son goût. C'était un gaillard très sanguin et son gros corps bouchait la porte. Il laissa bien voir qu'il n'aimait pas cet étranger en train de fourrer son nez où il ne fallait pas, et il eut quelques regards furtifs qui en disaient long.

— Ne vous faites pas d'illusions sur moi, dit Angelo. D'abord, je pique et ensuite je ne suis par chargé de compter les Autrichiens qui vont manquer à l'appel. Vous êtes déjà embarrassé avec un loustic, raide comme la justice. Que feriez-vous avec deux ? En admettant que je me laisse faire ?

— Vous me coupez la chique, lui dit l'autre, et vous faites bien. D'habitude, je suis moins sensible mais actuellement, avec tout ce qui se passe,

je viens de perdre un peu le nord. Une bouffée seulement, c'est passé et vous ne risquez rien. D'ailleurs, avant de frapper, je renifle. C'est un tic, et remarquez que je n'ai pas même reniflé. Venez, on va boire un coup, je vais réfléchir.

Angelo accepta de bonne grâce un verre de vin. Le gros homme ne l'avait pas du tout effrayé et il était au contraire assez content de l'incident ; il n'avait même pas mis la main à la poche où était un de ses pistolets.

— Flanquez le soldat dans un trou et couvrez-le de terre, dit-il. Avant que l'armée de Radetzki fasse son compte, il passera de l'eau sous les ponts.

Angelo quitta la grand'route et prit un chemin de terre. Il pensait par là arriver plus tôt sur le trajet de la malle qui, venant de Suisse, allait à Milan, mais il était encore à une demi-lieue de la transversale quand il entendit le roulement de la grosse patache. Elle brûla son arrêt et continua sa course au galop en soulevant beaucoup de poussière. Quand il parvint à la croisée des chemins, il trouva une vieille dame très richement habillée de faille violette, assise sous un saule, à côté d'une grosse valise. Le soleil faisait miroiter son long sautoir d'or et les pampilles de sa marmotine de jais. Il s'approcha et demanda courtoisement s'il pouvait être de quelque secours.

— Non mon ami, dit-elle, à moins que vous me chargiez sur votre dos en lieu et place de cette voiture qui a cessé d'être publique, sans qu'on ait daigné nous en prévenir.

Elle expliqua que la diligence était pleine d'officiers jusque sur l'impériale et que c'était un uhlan vert qui fouettait les chevaux.

— Y comprenez-vous quelque chose ?

Angelo avoua qu'il n'y comprenait rien. Il suggéra que les soldats et, à plus forte raison, les officiers, avaient sans doute à courir d'urgence à quelque endroit.

— Bien entendu, mon ami, dit-elle. Depuis un mois qu'on nous corne les oreilles avec la guerre que la Sardaigne doit déclarer, les militaires se croient tout permis, mais moi aussi je suis pressée ; et, est-ce qu'il me viendrait à l'idée de m'emparer de la malle-poste ? Mon fils m'a dit : « Ne va pas courir les routes en ce moment : ton cœur ne tient qu'à un fil. » Mon cœur ne tient peut-être qu'à un fil, mais de fer. Monsieur ! Le courage n'est pas l'apanage des soldats si la mauvaise éducation est incontestablement le leur !

— Il se trouve, madame, répondit Angelo, que j'ai moi-même besoin d'être à Milan le plus rapidement possible. Je comptais prendre la malle, mais puisqu'on nous l'a escamotée, je vais aller jusqu'au village dont on voit les maisons rouges, là-bas. C'est bien le diable si je n'arrive pas à dénicher une voiture. Je vous offre une place, si le voyage en ma compagnie ne vous effraie pas.

— Vous êtes bien honnête, mon ami, dit-elle, je vous attends.

Le village était constitué par une dizaine de maisons, autour d'une énorme église à dôme de cuivre vert. Il n'y avait pas de maître de poste mais, à une enseigne représentant un cheval peint sur un panneau de bois, Angelo reconnut les écuries d'un maquignon.

— Vous me demanderiez la lune, lui dit l'homme, je pourrais peut-être essayer mais, une voiture, c'est au-dessus des forces humaines. La révolution vient d'éclater à Paris et nous en sommes tous à sauver nos meubles.

Angelo réussit à prononcer des mots très indifférents ; il glissa en cachette un doigt dans sa ceinture et il aligna trois louis d'or sur la paume de sa main.

— Et pour ça, dit-il, est-ce qu'on peut avoir, sinon la lune, en tout cas une voiture légère, un cheval rapide et un groom ?

— Bigre, dit l'homme, vous vous y entendez à faire des astronomes, vous ! Voilà trois jolis portraits d'un roi qui est, paraît-il, beau garçon. S'il y en avait quatre, je crois que je ferais un effort. A y réfléchir, il y a toujours mon boghei.

Pendant qu'il attelait, Angelo s'efforça de prendre un air détaché. Il fit les cent pas avec beaucoup de calme et il fuma même un petit cigare.

— On voit que vous êtes sur le gril, dit l'homme mais, ne vous inquiétez pas : cette petite jument va vous tirer d'affaire en cinq sec. Et en fait de groom, c'est moi qui vais vous conduire. Ce n'est pas le moment de perdre de l'œil les quatre sous qu'on a.

La vieille dame n'était plus sous le saule. Angelo appela et regarda de tous les côtés, en vain. Elle avait disparu.

— Passez muscade, dit l'homme. Quelqu'un vous aura coupé l'herbe sous les pieds. Une de perdue, dix de retrouvées. Ce ne sont pas les vieilles dames qui vont manquer. Ne prenons pas racine. A partir d'aujourd'hui, les journées n'ont plus vingt-quatre heures.

La petite jument était pleine de bonne volonté et, après l'avoir un peu échauffée, l'homme la mit à un trot fort rapide.

Il n'y avait pas grand monde sur la route. Ils traversèrent un village qui paraissait à peu près désert. A Magenta, les boutiques étaient fermées et la voiture roula dans des rues étrangement sonores. Après Sédriano, ils virent Milan haut sur l'horizon.

A peu près au même instant, un flocon de fumée blanche s'éleva comme un ballon au-dessus d'un grand bâtiment noir et crénelé dont le front dépassait les toits de la ville et, tout de suite après, ils entendirent une détonation sourde. Il y eut un deuxième flocon et un deuxième coup, puis un troisième, un quatrième, à intervalles réguliers. C'était le canon d'alarme.

— Collègue, dit l'homme, ça sent le roussi ! Il faut que j'aille voir chez moi, la soupe verse.

Et il arrêta la voiture.

L'exaltation sauva Angelo d'un ridicule. Il sauta sur la route et il fit une dizaine de pas fort rapides avant de songer qu'à l'aube de la liberté, il fallait partager son bonheur et embrasser le maquignon. L'autre avait déjà tourné bride.

***

Il entra dans Milan par l'interminable route de roulage. La grande avenue de terre battue bordée de palissades et de petites maisons basses était aussi à peu près déserte. Mais, les quelques personnes qui déambulaient sur les trottoirs n'avaient pas l'air de prendre au sérieux les détonations emphatiques qui ébranlaient les vitres toutes les deux minutes.

D'ailleurs, après chaque coup de canon, les coqs des poulaillers chantaient à tue-tête.

Angelo était fort décontenancé. Il s'attendait à des gestes larges. Une seule chose ici était certaine : c'est qu'on faisait frire de l'oignon. Il avait un tel besoin de décorum — tout au moins d'une sorte de vent faisant flotter des draperies — qu'il fut ému presque jusqu'aux larmes par de simples draps mis à sécher sur des cordes et qui remuaient un peu, à un balcon.

Il arriva à une vraie rue pavée de dalles. Il y avait bien encore des femmes avec des cabas de provisions et même avec des enfants, mais elles trottaient, rasaient les murs et tournaient court dans des couloirs. Brusquement, à un carrefour, Angelo se trouva enfin devant un cheval mort, étendu au milieu de la chaussée. La bête était harnachée à la Croate. Toutes les sacoches étaient pillées, les fontes vides ; on avait même pris le sabre en laissant le fourreau. Trois pas plus loin, le cavalier était caché derrière une borne. C'était une estafette tuée d'un coup de pistolet à bout portant. On lui avait tiré les bottes et fait les poches. A partir de là, s'ouvraient trois rues entièrement désertes. Le canon ne tonnait plus.

Tous les magasins étaient fermés. Aux étages, les volets barricadaient les fenêtres. Il remarqua les lamelles des jalousies relevées et, derrière, de furtives lueurs blanches qui devaient être des visages. Malgré les rideaux baissés, toutes les boutiques avaient leur odeur. Celle des épiceries était bonne et ne changeait pas le cours des idées, mais les boucheries sentaient mauvais. Certains couloirs avaient des portes entrebâillées et elles se fermaient doucement quand il arrivait à leur hauteur. Il entendit plusieurs fois claquer la gâche, juste comme il passait devant. Un chardonneret chantait, sans doute dans une cage, chez un (Angelo regarda l'enseigne) mercier. L'odeur du fil à coudre et du bonnet de coton est subtile ; il n'aurait pas deviné.

Avant de tourner le coin de la rue, il se dissimula dans une embrasure de porte et il examina les perspectives. Aussi bien du côté du carrefour au Croate que du côté opposé, la voie était entièrement libre. Il

déboucha sur une petite place. Elle avait contenu, les jours précédents, les quatre ou cinq tables extérieures et les deux caisses de fusain d'une gargote. Elle ne contenait plus qu'un orme en train de faire gémir ses branches et une fontaine frappant à coups redoublés dans son bassin. A eux deux ils donnaient tout ce qu'il fallait pour évoquer la profondeur des bois ; à quoi s'ajoutait, malgré le grand jour, une curieuse impression de nuit, produite par l'absence de vie et de bruits humains.

Angelo aima beaucoup ce malentendu. C'était un décor pour passions nobles. Mais il s'éloigna promptement de la fontaine. Le bruit de l'eau l'empêchait de tendre l'oreille. Il épiait ce crépitement sans doute fort caractéristique que doit faire une fusillade fournie.

« Quand je l'entendais en manœuvre, je me disais : « Tâche de te souvenir de ce bruit. Est-ce que tu le reconnaîtras quand il sera répercuté par l'écho des rues ? »

Mais l'écho ne répercutait rien du tout, sauf le claquement d'un immense drapeau. C'étaient des milliers de pigeons encore affolés par le canon et qui tournaient en vols épais au ras des toits.

Angelo entendit un peu de remue-ménage dans la gargote. Il frappa quelques coups discrets.

— Passe par le couloir, cria une voix.

Il vit alors qu'on avait, en effet, collé sur la devanture un bout de papier avec cette indication, plus une flèche pour donner la marche à suivre.

A l'intérieur, le patron, monté sur une chaise, réglait la mèche d'une lampe à pétrole qui venait de fumer.

— Vous seriez arrivé dix minutes plus tôt, dit-il, j'avais là des messieurs qui cherchaient, eux aussi, à se battre et qui avaient l'air de connaître les endroits. C'est bien le diable s'il n'en vient pas d'autres d'ici un moment.

Angelo lui demanda s'il savait ce qui se passait.

— Pas grand'chose, dit-il, sauf que je vends la portion trois sous.

Il y avait eu cependant le canon !

— Je reconnais que ça fait du bruit, dit-il. Les gens sont toujours attirés par le gros. Nous, dans le quartier, nous serions plutôt pour le détail.

Il savait néanmoins qu'on avait dû faire quelques trucs à l'Hôtel de Ville. Il y avait de ce côté-là des muscadins qui étaient arrivés à bout de quelque chose. Très exactement quoi ? Il était incapable de vous le dire. Les clients en parlaient mais, de ce côté-ci, c'était plutôt la chasse à l'estafette qu'on faisait. Remarquez que ça rend service à tout le monde. Il n'est pas du tout nécessaire que les *ostrogoths* fassent transporter leur qu'en dira-t-on. Et c'est pain bénit qu'on les coince.

— Pour vous, je vois très bien ce que c'est : le canon vous a donné de l'ambition et vous cherchez le pont d'Arcole. Alors, là, je vais vous avouer quelque chose : je n'ai jamais su où c'était.

Ça ne l'empêcha pas de dire quel chemin il fallait prendre pour aller au centre de la ville. Angelo but par politesse un verre de vin et il retourna arpenter la ville déserte, cette fois à grands pas et au milieu de la chaussée.

Il remontait depuis un bon quart d'heure la fameuse rue dallée quand il fut brusquement frôlé par une grosse mouche brûlante. Une détonation éclata. Il se jeta à plat ventre. Il était assez clair qu'il ne s'agissait pas de crépitements mais d'une balle qui lui était destinée.

Il faisait donc fort correctement le mort au milieu de la chaussée quand il entendit une voix aimable qui lui disait :

— Ne bouge pas, mon petit lapin, sans quoi il va te moucher pour de bon.

Il risqua un œil par côté et vit quelqu'un qui s'abritait dans un couloir.

— Tu lui as laissé le temps de recharger, dit la voix. Je vais lui faire croire que je sors. Dès que tu entendras le coup, saute ici, viens à l'abri.

Le personnage fit très rapidement semblant de sortir. La balle frappa l'angle de la porte et vola en miaulant à travers la rue. En même temps, Angelo sauta dans le couloir et tomba dans les bras et sur le ventre très confortable d'un petit homme à moustache.

— Tu as vu la vache, s'il est nerveux ?

— Les Autrichiens ? demanda alors Angelo.

— Je ne sais pas très bien qui c'est, dit l'autre, mais il en a dans le bide. En réalité, c'est à moi qu'il en veut. Toi, c'était pour amuser la galerie, ou alors, il t'a pris pour un de mes copains.

« La mort serait-elle bête ? » se dit Angelo. Il se rendait compte qu'il avait failli être tué.

— Nous voilà dans le même pétrin, dit l'autre. Si on sort le bout du nez, il nous canarde.

Angelo pensa avec terreur qu'il venait de se jeter à plat ventre. Il demanda avec beaucoup de feu et un peu d'insolence s'il ne se passait rien d'autre à Milan.

— Oh ! que si, dit le petit homme, et précisément j'y allais. Mais, c'est bien ce qu'ils veulent m'empêcher de faire. Es-tu armé ?

Angelo fut tout heureux de montrer ses pistolets. Il était en train de se mettre sérieusement en colère contre ce coup de fusil imbécile qu'il avait salué jusqu'à terre.

— Malheureusement c'est des beaux, dit le petit homme.

— Ils font autant de travail que des laids.

— Je m'en doute, mais on les prête moins volontiers.

C'était dit avec beaucoup de candeur. Angelo donna un pistolet.

— Cocagne, dit le petit homme. Je t'expliquerai de quoi il retourne. Foutons le camp.

Il entraîna Angelo au fond du couloir.

— Je ne sais pas qui habite ici, mais on a de quoi parler. Montons.

Les escaliers étaient assez cossus.

— Est-ce un genre de chasse à l'estafette, est-ce que celui-là serait aussi pour le détail ? se disait Angelo. Il trouvait le petit homme sympathique. D'ailleurs, ce dernier tenait fort mal le pistolet.

« Je tirerai toujours dix fois plus vite que lui », se dit Angelo. Il était surtout favorablement impressionné par le petit ventre du personnage et par une chemise fort propre d'où sortaient un cou et un menton bien rasés. « Il a l'air d'un tonnelier, se dit-il, et il a dépassé la quarantaine. »

De toute évidence, en plus il avait de bonnes manières. Il frappa très poliment à une porte qui s'ouvrit, et il salua un homme maigre derrière lequel se cachait une femme. Ces deux personnes écarquillaient de grands yeux et avaient un peu la lèvre pendante.

— Ne vous en faites pas, Messieurs et Dames, dit le tonnelier ; on ne veut pas grand'chose. Ce serait seulement un effet de votre bonté de nous dire si votre turne a une porte de derrière. Mon copain et moi, on voudrait aller rue Rastelli, mais il n'y a pas mèche de sortir de votre couloir. Un type nous tire dessus. Des fois que par exemple on pourrait passer à travers les cours. Vous savez peut-être tout ça, vous autres ?

Ils avaient entendu les coups de feu. Que se passait-il ?

— Rien du tout. N'ayez pas peur ; faites-nous décaniller et remettez-vous à tremper la soupe.

La table, en effet, était mise avec beaucoup d'ordre.

« C'est quoi ? se disait Angelo : un chef de bureau, un... et on tire du fusil à deux pas de sa carafe d'eau bien claire.

— De la fenêtre de la chambre, on peut descendre dans une cour. Ces messieurs ne feront de mal à personne ?

— Certes non, dit le tonnelier, aujourd'hui tout le monde est gentil.

La chambre abritait une petite bonne et un garçon de sept à huit ans qu'on avait fait cacher en entendant frapper à la porte. Une pendule sous globe sonna midi. Le son était étouffé par les rideaux et une épaisse descente de lit en poil de chèvre.

En enjambant le balcon, on se trouvait sur le toit d'un appentis.

— Allez jusqu'au bout, dit l'homme, il y a une terrasse dessous. La cour est de l'autre côté.

La femme ferma la fenêtre. Le petit garçon, très intéressé, écrasa son nez contre la vitre. La cour était étroite et verte de mousse. Un couloir y débouchait qui menait dans le hall de service d'une maison bourgeoise.

— Doucement, les basses, dit le tonnelier.

— Que désirez-vous, messieurs ?

C'était un grand valet de chambre, style anglais, qui venait de surgir d'une porte basse et se redresser de toute sa hauteur.

— La sortie, dit le tonnelier.

— Par ici, messieurs.

Il les précéda en balançant très cérémonieusement ses bras raides.

— Le fils aîné de notre maison s'est battu ce matin place du Dôme, dit-il. Il vient de rentrer pour se restaurer. Les tirailleurs hongrois occupent le toit de la cathédrale et font beaucoup de mal, paraît-il.

Il ouvrit la porte sur la rue et il s'effaça.

Une voix de femme demanda du haut de l'escalier : « Qu'est-ce que c'est ? »

— Des messieurs qui vont se battre, madame.

— Parfait ! dit la voix.

Angelo était vexé comme un dindon.

— Allez de votre côté, dit-il au petit homme. Voilà une couleuvre qui est de trop.

— Tu as failli avaler un bout de plomb bien plus dur à digérer, répondit l'autre ; et d'ailleurs ton côté est peut-être le mien. A moins que tu sois de la haute, toi aussi.

— Je suis ce qu'il me plaît d'être, dit Angelo d'un ton glacé.

Dans les profondeurs de la ville, un coup de canon tonna, vite, puis deux autres. C'étaient, cette fois, les claquements secs d'une batterie de campagne et qui tirait à boulets.

— Voilà la situation réglée, dit le petit homme. Le vieil Autrichien sonne la soupe avec des pièces de quatre. Les fils de famille vont tous cavaler chez eux pour se restaurer. Nous allons rester deux pelés et un tondu.

— Je suis Piémontais, dit Angelo, et je ne connais pas assez Milan pour me diriger dans les rues désertes. Il y a plus d'une heure que je tourne pour aller où l'on se bat. Quand j'y serai, je vous fiche mon billet que vos deux pelés et votre tondu seront quatre. Je connais des ouvriers qui sont poltrons et même lâches. Et beaucoup trop qui se croient les premiers moutardiers du pape parce qu'ils se sont découvert des fantaisies de cœur. Je me sers de ces fantaisies depuis que je me tiens debout.

Il marchait à grands pas, suivi du petit homme, vers des roulements de tambours qui retentissaient dans une rue voisine.

Au carrefour, ils se trouvèrent nez à nez avec un grand garçon hâve mais noir de poudre qui roulait gauchement de la caisse.

« Voilà mes amis, se dit Angelo. »

Il regardait avec passion ces joues creuses et ces yeux éteints.

— Où y a-t-il des fusils, mon vieux ?

— Via Dante.

Angelo se mit à courir.

— Pas de ce côté, cria le petit homme en courant après lui, et il l'entraîna dans des ruelles. Une trompette sonna le boute-selle. Le tocsin d'une grosse cloche répondit à la trompette.

La via Dante était battue par le canon. Au bout de la rue, à travers la fumée déchirée, apparaissaient les grosses tours et les murailles noires du Château. Les artilleurs tiraient bas pour balayer leurs glacis. On voyait

la mitraille courir sur la chaussée comme de la grêle et des biscaïens plus gros que le poing rebondir sur les dalles et racler les façades. Mais la distribution d'armes se faisait dans une Académie de billard, un peu à l'abri, à l'angle de la place Ronde.

On donna à Angelo un fusil et une musette pleine de munitions. Il était si heureux qu'il se permit un peu d'ironie.

« Enfin, se dit-il, ça va être le bonheur ! »

Cependant il s'aperçut, comme une chose d'un autre monde, qu'il pleuvait. Il ne pouvait trouver naturel que sa passion : la musette et le fusil qui pesaient à son épaule étaient plus vrais que la pluie.

Il partit avec trois jeunes bourgeois qui arboraient d'énormes cocardes de rubans tricolores, des écharpes et des chapeaux à plumes. Ces signori dirent qu'il fallait aller le plus vite possible à l'Hôtel de Ville où depuis une heure, les chefs de l'insurrection étaient assiégés.

Le tocsin s'était mis à sonner dans toute la ville. Malgré le bourdon des cloches, le canon, et le crépitement des fusils, on entendait crier les trompettes.

Les ruelles autour de l'Hôtel de Ville étaient coupées de barricades. Des jeunes filles et des garçons de dix à douze ans, armés de haches et de tringles de fer détachaient les longues dalles blanches du pavé.

Des femmes et des enfants qui, malgré le danger garnissaient les balcons, applaudirent les signori qui avaient vraiment grande allure et balançaient gaillardement les bras. Ils répondirent aux vivats en brandissant leurs armes.

Angelo était un peu offusqué par les plumes et ces spectatrices qui applaudissaient comme au théâtre. Un de ses compagnons venait de lui faire remarquer le chapeau Ernani qu'il portait, dit-il, en l'honneur de Verdi, et pour que ce grand homme soit ainsi présent à la libération de Milan.

— Qu'avons-nous à faire d'un grand homme représenté par un chapeau ? lui dit Angelo.

Et, pour voir ce qui se passait, il monta sur une barricade.

La place du Broletto, dont il apercevait une partie, était pleine de fumée et d'uniformes rouges. Il était impossible de savoir sur quoi on pouvait tirer utilement un coup de fusil. D'ailleurs, les Autrichiens, qui n'étaient pas bêtes, avaient enfoncé leurs pièces de canons dans une boutique et ils faisaient leur travail à l'abri de la fusillade très fournie qui partait sans arrêt des lucarnes, des fenêtres et même des toitures.

Angelo était tout attendri de participer à des événements qui, d'un moment à l'autre, allaient le rendre heureux. Il ne comprit pas tout de suite que la grande affaire de tout le monde de ce côté-ci était surtout de s'agiter bruyamment.

Il chargea donc son fusil et tira au hasard sur les uniformes rouges. Ce n'est que le coup lâché qu'il eut honte de cette vanité et du piédestal

de charrettes, de voitures, de meubles et d'ustensiles de cuisine sur lequel il était juché.

Il descendait de la barricade quand il entendit un tintamarre qui tenait tout le ciel. C'est que le crépitement de la fusillade, le canon et les applaudissements venaient brusquement de se taire tous ensemble et que le tocsin restait seul. On cria de fuir, que le Broletto était pris, que les chasseurs croates y entraient comme dans un moulin et baïonnette au canon. Tout le monde disparut des fenêtres et l'on ferma les volets.

Les immeubles se vidèrent et, de la porte des couloirs sortit une foule de personnages extraordinaires : des ecclésiastiques ornés de cocardes, l'épée ou le sabre nu à la main ; des signori en justaucorps de velours noir à la Véronèse, ou enveloppés de la « *capa* », tous le front ombragé du sombrero surmonté d'un panache ou d'une plume d'autruche ; des bourgeois portant le chapeau calabrais ; des femmes attifées à la Belgiojoso. Ils détalèrent à toutes jambes en criant des ordres.

Angelo avisa un groupe d'ouvriers mis fort simplement et, parmi eux le petit homme avec lequel il avait eu des mots un peu vifs. Ceux-là ne fuyaient pas : ils faisaient retraite en bon ordre. Ils tenaient fermement leurs fusils et charriaient des caisses de poudre.

Il se joignit à la troupe et aida à porter une caisse de balles qui pesait fort lourd.

A un moment retentit une sonnerie de trompettes. On cria : « Les Hussards ! »

— Ce qui vient de sonner, dit Angelo, n'est que le garde-à-vous. Il s'en faut toujours d'un petit moment avant qu'un peloton au garde-à-vous soit en état de charger, surtout s'il combat pour sa vie, comme c'est le cas.

Il s'aperçut que « pour sa vie » faisait merveille.

— Si nous allions seulement, poursuivit-il, jusqu'à cette porte cochère entre la pharmacie et l'épicerie, dans la maison qui fait face à la rue par laquelle les hussards vont déboucher, nous pourrions, à six ou sept que nous sommes, faire un feu roulant qui leur enlèverait l'envie de rire, ou de croire qu'ils ont gagné.

On s'empressa vers la porte qu'il désignait, on l'ouvrit à deux battants, on la barricada d'une crédence, de chaises, de fauteuils, de tables, qu'on charria d'une pièce qui avait l'air de servir de conciergerie.

Ils étaient huit. La moitié fut désignée pour recharger les fusils ; les autres, dont Angelo, couchés à plat ventre, se mirent en position de tir. Le fond de la rue était plein de fumée. Il en sortit un capitaine des hussards de Radetzki qui avait soigné particulièrement sa mise. Il allait au pas, ne portait à la main qu'une badine d'exercice et fumait le cigare. Il précédait ses hommes de plusieurs longueurs et, pendant un instant, on put croire qu'il était seul. Puis, le peloton apparut derrière lui, par rangs de quatre, sabre au clair.

Angelo aligna l'officier au bout de son fusil. Malgré la pluie qui brouillait la mire, il s'efforça de viser très exactement la poitrine de cet homme sympathique qui portait la fourragère d'or et plusieurs médailles. Quand il le vit arriver à la hauteur d'une enseigne représentant un gambrinus haussant un pot de bière, il commença à presser tout doucement sur la gâchette, suivant les préceptes de l'art du tireur. Enfin, le coup partit et il le vit porter. Ses compagnons se mirent à tirer avec beaucoup de sang-froid. Mais ils avaient affaire à une troupe bien disciplinée et au surplus pleine de vanité professionnelle parce qu'elle se battait contre des civils ; elle poussa en avant avec vigueur. Un des cavaliers arriva même à cinq pas de la barricade ; la même balle laboura le chanfrein du cheval et frappa le soldat sous le menton. Tout cet édifice au bout duquel il y avait un sabre s'écroula sur le trottoir. Les défenseurs de la barricade à qui on passait les fusils chargés tiraient sans arrêt. Les chevaux commencèrent à valser et à se cabrer, et, après avoir réussi à tourner bride, le peloton vida les lieux au galop.

Une dizaine d'hommes et un cheval, aplatis sur la chaussée, ne bougeaient plus. Un autre cheval, blessé à la cuisse, essayait de se redresser et grattait les pavés avec ses fers.

C'était une victoire rapide et qui ne laissait aucun goût. Angelo fut étonné de n'être pas content. Pendant tout le combat il avait tiré, abrité derrière un chaudron. Il n'avait pas l'habitude du chaudron.

« Cet officier était magnifique, se disait-il. Il s'offrait à mes coups avec un mépris intelligent. »

— Où vas-tu, lui dit le petit homme ? Ce n'est pas par là qu'il faut se tirer des flûtes.

— Je ne me tire pas des flûtes, dit Angelo. J'ai beaucoup aimé l'officier qui s'avançait le premier avec une petite badine à la main. Je vais voir ce qu'il est devenu.

— Laisse tourner, dit un grand rouquin qui mordait dans une carotte de tabac. Il a des pistolets dans ses fontes, comme tout le monde.

Malgré le tocsin qui continuait à sonner à toute volée, Angelo trouva qu'il y avait dans cette rue un silence fort désagréable. Le capitaine était étendu sur le dos. Ses yeux ouverts et bien vivants regardaient alternativement le ciel et les fenêtres fermées. Son sang était très beau sur l'or des médailles et des aiguillettes.

« J'ai fait mouche », se dit Angelo, mais il se reprit et il pensa : « Il est blessé à l'endroit que j'ai visé. C'est une âme mélancolique et non un vaniteux brillant. Maintenant qu'il est renversé dans la boue, on le voit bien. »

Il se pencha sur l'officier.

Il s'aperçut alors que le regard de cet homme courageux venait de prendre une intensité insupportable et que ses mains tremblaient.

« Il me croit un lâche venu pour l'achever, se dit-il. Il ne sait pas qu'il a agi selon mon cœur. »

Il allait peut-être s'agenouiller près de lui et lui caresser gentiment les mains quand il entendit bourdonner fort près quelques-unes de ces grosses mouches très vives qu'il connaissait bien depuis le matin.

Il sauta vers l'abri des murs. Au fond de la rue apparaissaient des têtes à képi et des canons de fusils. Un aigre cornet hongrois excitait des fantassins à la charge.

Angelo entra dans un couloir, ferma la porte et poussa le verrou.

Sur le palier du premier étage, il trouva des femmes en pleurs.

— Nous n'en pouvons plus, lui dirent-elles. Qui que vous soyez, Monsieur, Autrichien ou Milanais, prenez-nous en pitié. Notre maison est devenue le boulevard de l'insurrection. On monte et on descend les escaliers sans cesse. Tout à l'heure, des hommes avec des cocardes étaient rassemblés sur le toit. Ils ont exigé que les portes des appartements restent ouvertes. Maintenant, des soldats tout habillés de vert campent sur les toitures en face et criblent nos persiennes de balles. Tous les carreaux ont été brisés et la chambre est pleine de fumée. A l'instant même, une balle tirée par un de ces soldats, après avoir traversé le salon au moment où la cuisinière en sortait, et à quelques centimètres d'elle, a percé la cloison et est venue s'abattre ici où nous avions cherché refuge. Et si l'on nous prend d'assaut, qu'arrivera-t-il ?

— Sans doute rien, dit Angelo, mais je n'en suis pas certain.

Il inspecta les lieux. En effet, sur les toitures de l'autre côté de la rue, on voyait ramper des tirailleurs hongrois. Dans le salon, il n'y avait d'endroit sûr qu'entre les deux fenêtres qui descendaient malheureusement jusqu'au plancher. La vieille dame qui avait parlé était une de ces matrones opulentes qui d'ordinaire donnent rarement leur langue au chat. Une jeune femme très pâle et deux jeunes filles ne la laissaient se déplacer qu'en restant dans ses jupes. Les faibles arguments qu'employait Angelo pour les rassurer n'avaient aucune prise sur elles. Elles pleuraient et tremblaient à faire pitié ; à ces gémissements venaient se mêler les sanglots de la cuisinière blottie sous une table.

Étaient-elles seules dans la maison ?

Non. A l'étage au-dessus, il y avait une modiste française ; plus haut, une Suissesse dont il valait mieux ne pas scruter la profession ; quelques autres femmes de la petite bourgeoisie milanaise et deux ou trois vieillards peu appétissants et qui, par conséquent, ne risquaient rien.

— La profession dont vous me parlez et les vieillards me paraissent parfaits dans la situation actuelle, dit Angelo. Venez avec moi et invitez toutes les dames de la maison à vous suivre.

La Suissesse était de Fribourg, parlait allemand et n'avait pas l'air troublé plus que de raison à l'idée de recevoir des soldats.

Angelo fit construire un abri de paillasses et de matelas, dans une pièce noire du troisième étage.

— Les balles ne viendront pas vous chercher là, dit-il. Restez cachées.

Quant à moi, on ne croira pas à mon innocence, et, si je reste avec vous, je vous ferai courir les plus grands dangers.

— Descendez à l'étage en dessous, dit une des bourgeoises. Traversez le salon et allez tirer le grand lit de la chambre. Vous verrez que, derrière, le mur mitoyen est percé.

Angelo trouva facilement le passage.

Il tomba de l'autre côté, dans de grands appartements déserts et très saccagés. Les persiennes étaient hachées de balles qui avaient fait ensuite éclater le globe d'une pendule, crevé une grande glace à trumeau et disloqué de fort aimables moulures de stuc. Dans l'encoignure d'une fenêtre, le plâtre était taché de sang. Quelqu'un qui devait être blessé à l'épaule s'était appuyé là et avait saigné ensuite assez abondamment sur un très beau tapis. En prenant toutes les précautions d'usage, Angelo regarda dans la rue. Les soldats progressaient en rasant les murs. Des feux de peloton crépitaient dans un quartier voisin mais ici la fusillade avait cessé. Il n'y avait plus personne derrière la barricade. On n'entendait que des commandements brefs et inintelligibles, qui ressemblaient à des aboiements de chiens.

« Ce sont des Croates, se dit Angelo. La Suissesse aura beau hurler en allemand, ils n'y comprendront rien. »

Il fut sur le point de retourner près des femmes. Mais il remarqua que les soldats ne cherchaient pas à entrer dans les maisons, qu'ils avaient sans doute simplement l'ordre de s'emparer du carrefour et que, ne sentant aucune résistance, ils se borneraient à parcourir la rue. Ils avaient d'ailleurs déjà dépassé la porte du couloir.

Angelo trouva encore des traces de sang dans un petit boudoir et même sur les pierres d'une seconde ouverture dissimulée derrière une fort jolie bergère. Il s'engagea dans cette ouverture qui perçait un mur très épais. Elle débouchait près des voûtes d'une vaste écurie, à trois à quatre mètres de hauteur du sol, mais à environ deux mètres seulement de la toiture d'une berline qui était juste dessous.

Les œils-de-bœuf ne donnaient guère de jour. Le ciel avait dû se couvrir de plus en plus, ou peut-être le soir approchait. Angelo sauta sur le toit de la berline, mais en descendant par le marchepied du cocher, il vit un visage renversé sur les coussins de la voiture. C'était un garçon d'une vingtaine d'années. Angelo crut qu'il dormait, mais il était bel et bien mort. Il portait une très vilaine blessure à la base du cou. Il sentait la poudre.

Angelo faisait des réflexions qui manquaient étrangement de virilité quand il entendit ouvrir une porte et il vit apparaître un vieil homme qui haussait une lanterne.

— Vous êtes tombé du nid, vous aussi, lui dit sans manifester d'émotion particulière ce personnage qui portait la longue veste à boutons de corne des Messageries. J'ai entendu le bruit que vous avez fait. J'ai cru qu'il s'agissait de mon petit client. Mais je vois qu'il a passé l'arme à

gauche. Je suis venu le regarder tout à l'heure : il bougeait encore. C'est quelqu'un du quartier mais je ne sais pas son nom.

Angelo était trop ému par le sommeil de cette tête dans sa collerette de sang pour ne pas dire bêtement qu'il fallait finir ce que ce jeune garçon avait commencé.

— Je ne vous contredirai pas, dit le vieillard. Il y a bien longtemps que je ne contredis plus personne. Vous voulez encore du gâteau ? Par ici la sortie.

Il lui fit traverser à la file deux longues écuries qui sentaient le fumier de cheval et il le conduisit à une petite porte.

— Vous voilà Contrada delle pesche. En tournant à gauche, vous arrivez juste en face du Palais-Royal. Je ne vous le conseille guère : il y a encore des tirailleurs sur les toits et ils se foutront bien que vous soyez pour ou contre ; du moment que vous bougez, ils vous tireront dessus. Pour une fois qu'ils ont l'occasion ! Si j'étais vous, je prendrais par San-Ambrogio.

La nuit tombait. La rue était déserte. Le tocsin continuait à sonner sans arrêt mais il était emporté par les bourrasques d'un vent rude chargé de pluie. Des coups de fusil isolés claquaient. Une grosse pièce de canon gronda, solitaire et majestueuse comme le tonnerre. « Il s'agit surtout de ne pas se faire tuer par méprise, se dit Angelo. Ce serait la plus sotte manière de quitter ce monde. Or, dès qu'il fait sombre, les épiciers appuient sur la gâchette à tout bout de champ. Le plus sûr dans mon cas est de ne surgir à l'improviste devant personne. »

Il marcha donc résolument au milieu de la rue en faisant le plus de bruit possible avec ses bottes.

La Contrada delle pesche avait dû être pendant l'après-midi le théâtre d'une sérieuse échauffourée. Des cadavres de soldats étaient allongés en travers du trottoir, même le long des murs. Ils avaient été canardés des fenêtres sans pouvoir s'abriter. La chaussée était jonchée d'objets hétéroclites avec lesquels on les avait aussi lapidés : briques, tuiles, couvercles de poêles, morceaux de charbon et même sujets mythologiques en bronze, dessus de pendules, jusqu'à des meubles et des chaufferettes. La rue sentait la saumure de hareng et la poudre.

Il arriva dans un quartier de petites ruelles, puis sur la place d'une église. Il entendit un coup de vent siffler dans la cage de fer du clocher et la ruée des bourrasques à travers le ciel. Des grains d'averses crépitaient sur les tuiles. On ne sonnait plus le tocsin.

Le retour aux choses ordinaires déconcerta Angelo. Il s'aperçut que la pluie était froide et mouillait. Il releva le col de sa veste. Ce quartier aussi semblait abandonné.

« Tout le monde a fermé boutique » se dit-il.

La pluie, la nuit, le silence, ces rues désertes où il marchait en bombant le dos, ne s'accordaient pas avec l'idée qu'il s'était faite de la révolution glorieuse.

Au bout de la traverse qu'il suivait, le vent cornait comme un perdu. Elle débouchait sur l'esplanade du château. La vieille forteresse qui avait des lumières fort vives à toutes ses lucarnes et de tremblotantes lueurs roses derrière ses créneaux, montrait ses larges épaules mais semblait fort calme.

Il retourna sur ses pas.

« Si je savais comment faire pour retrouver mon chemin, se disait-il, je serais très curieux de revoir la Contrada delle pesche. »

Au bout d'un temps qui lui parut fort long — et comme il passait pour la seconde fois sur la place de l'église — il s'entendit appeler et vit la petite barre de lumière d'une porte qu'on entrebâillait.

C'était un homme en robe de chambre qui lui donna du Monsieur à deux ou trois reprises avant de lui demander s'il savait ce qui se passait.

— Non, dit Angelo, je me pose la même question. Il me semble que je l'ai su mais je vous avoue que, sur ma vie, je n'oserais pas soutenir que je le sais encore.

Son interlocuteur était manifestement un bourgeois. La lampe à pétrole qu'il avait posée sur une console assez jolie de son vestibule éclairait à contre-jour la soie très fine de sa barbe, des joues replètes et des favoris bien taillés.

— C'est très ennuyeux, dit-il. Le forgeron de notre quartier a passé toute la journée en haut du clocher à sonner le tocsin en frappant avec son marteau sur Sainte-Gudule (je m'excuse : c'est notre cloche). Je le voyais très bien de chez moi. Je l'ai questionné quand il est descendu. Il n'a vu que des fumées, sauf a-t-il dit, des grenadiers campés sur la toiture du Dôme ! Est-ce possible ?

— On m'en a également parlé, dit Angelo. Je ne suis pas allé voir mais je suppose que c'est vrai : c'est une position stratégique.

— Avouez Monsieur que c'est une drôle d'époque, si les soldats sont obligés de se jucher sur les églises !

— C'est qu'on leur mène la vie dure dans les rues, dit Angelo.

— Mais enfin, voyons, dit l'homme après un moment de silence, je suis contrôleur des douanes. J'ai cinquante mille fois eu affaire à des Autrichiens, et de toutes catégories. Ils ont toujours été polis et bien élevés. Pour qu'ils en soient arrivés à tirer à mitraille, il faut qu'on leur en ait fait de toutes les couleurs. J'ai peur, ajouta-t-il, que tout cela finisse mal.

Il avait déjà diminué l'entrebâil de sa porte. Angelo demanda le chemin pour aller au centre de la ville et s'éloigna à grands pas du côté que l'homme avait rapidement indiqué.

« Décidément, se dit-il, j'ai dû rêver : aucun garçon ne dort du sommeil du juste dans la berline. »

Mais il ne tarda pas à entendre au fond de la ville un grésillement qui semblait être produit par des acclamations ou des cris et, en débouchant à un carrefour, il vit, au bout d'une longue rue, danser des lueurs rouges.

Des *signori*, chapeau calabrais enfoncé sur le front, armés jusqu'aux dents, l'épée à la main, portant tous cocardes et écharpes tricolores, dirigeaient les travaux de construction d'une barricade. L'édifice composé de charrettes, de chaises, de canapés, de fauteuils, bardé de nombreuses bassines de cuivre et colmaté de paillasses et de matelas, s'élevait déjà jusqu'à la hauteur des impostes. On continuait à charrier des meubles. Deux gros hommes en blouses, faisant levier avec des pointes de pics, descellaient les grandes dalles de marbre de la chaussée. Des enfants trempés de pluie, des jeunes filles, des femmes échevelées mais qui n'étaient pas du peuple et s'interrompaient avec des gestes charmants pour serrer des châles sur leur poitrine, poussaient ces lourdes pierres contre la barricade pour faire des abris à tirailleurs. La scène était éclairée par deux grands feux où l'on jetait des meubles légers, des objets de vannerie et même des chaises fort joliment tournées qui devaient sortir d'un boudoir. Un herboriste en tablier vert, mais coiffé du sombrero napolitain, lançait des bottes de plantes médicinales sèches dans le brasier pour en attiser les flammes. Il avait l'air d'agir en un songe et il riait aux anges en se débarrassant ainsi de son fonds de commerce.

Angelo vint se chauffer à côté d'un vieux monsieur, habillé sobrement mais avec une élégance de « Café anglais ». Il lui demanda où étaient passés les soldats.

— Les soldats impériaux sont tous rentrés au Château, répondit avec grâce cet homme qui avait une jolie barbe ronde à la Raspail et semblait prendre un plaisir infini à mettre les pouces dans les entournures de son gilet, malgré le vent et la pluie. Le Maréchal n'a sans doute pas voulu exposer ses troupes aux guet-apens des combats de rues dans la nuit. Nous en profitons pour barrer les voies dans lesquelles demain il sera forcé de lancer des cavaliers.

« Il suffirait d'un bon policier déguisé qui ouvrirait l'œil, et dans deux heures d'ici irait faire son rapport au Château, se disait Angelo et, adieu, veaux ! Les carottes sont cuites. »

Il fit part de ses réflexions au vieux monsieur.

— Permettez-moi un conseil, répondit celui-ci à voix basse. Ne vous fâchez pas, je pourrais être votre père. Gardez-vous bien de les empêcher de danser en rond et de leur fournir matière à réflexion. Ajax avait une cervelle d'oiseau. Je vois vos mains noires de poudre et je ne vous soupçonne pas. Mais ils pourraient ne pas voir que vous êtes un brave garçon et, probablement, un garçon brave. Ils pourraient le voir et fermer instantanément les yeux, ou même prendre un plaisir exceptionnel et nouveau à les garder bien ouverts et à passer outre. On a égorgé tout à l'heure, ici même, deux malheureux qui n'étaient pas plus espions que vous et moi. Tous ces gaillards que vous voyez, l'arme à la bretelle, ont des années de coin du feu et de bonnet de coton à sabrer. Je fais peut-être exception pour vous à cause de votre regard mais je suis là, moi aussi, pour jeter ma pantoufle par-dessus les moulins.

— J'aime beaucoup cet aveu, dit Angelo, il va me permettre de vous poser une question sans avoir honte : « Où puis-je me procurer un quignon de pain ? »

— J'ai quelque chose à vous proposer, dit l'autre. J'habite à deux pas d'ici. Venez chez moi. Vous casserez la croûte (moi, c'est fait, je m'excuse). Et, rassurez-vous : pour que vous me gardiez votre estime, nous convenons que dix minutes après la dernière bouchée je vous mettrai à la porte.

L'appartement de la barbe à la Raspail était coquet et sentait la fourrure. Des gravures représentant des chevaux de course ornaient les murs. La propreté, l'ordre méticuleux, dénotaient l'égoïsme féminin du célibataire de conviction, mais bien élevé et nanti.

Angelo raconta sa journée très timidement, en quelques mots, et par simple politesse. Il insista seulement sur le fait qu'il était un libéral piémontais, qu'il ne connaissait pas la ville et ne comprenait rien aux événements.

— Vous n'êtes pas le seul, dit le vieux monsieur. Une chose est claire comme de l'eau de roche : c'est que nous ne pouvons absolument rien faire sans l'aide de votre roi et de son armée. La révolution de Paris où les Français ont foutu Louis-Philippe à la porte et celle de Vienne dont on sait moins de choses mais où, paraît-il, les étudiants sont allés casser les vitres de Monsieur de Metternich ont jeté ici de l'huile sur le feu. On a avancé la révolte de quarante-huit heures pour forcer la main à Charles-Albert.

— Notre armée faisait mouvement hier soir, dit Angelo ; elle se mettait en ligne sur le Tessin.

— Ce n'est pas sur le Tessin qu'il faudrait qu'elle soit, répondit son hôte : c'est en travers de la route de Vérone. Deux coups de semonce d'un canon qui parle piémontais et qu'une partie de votre cavalerie se présente à la Porta Tosa : Radetzky hissera le drapeau blanc sur le château et, s'il n'en a pas, il hissera sa chemise.

Ils furent d'accord pour convenir qu'aujourd'hui on s'était battu à tort et à travers.

— C'était cependant notre lune de miel, dit le vieux monsieur.

Il parla des belles dents des partis politiques.

« Ces barbes rondes, surtout quand elles sont blanches, donnent un grand air de sagesse, se disait Angelo en regardant le visage de son hôte. Mais l'œil est trop vif pour un homme qui ne peut plus chasser le renard : c'est pourquoi il cherche la petite bête. Gardons-nous de ce ridicule à mon âge. »

Il se croyait capable de simuler la naïveté, et *même mieux*, si le besoin s'en faisait sentir.

A part la prise du Broletto, disait le vieillard, où l'on avait commis l'erreur de vouloir livrer une bataille rangée qui ne comprenait que des généraux, toutes les escarmouches avaient tourné à l'avantage des

insurgés. Aucun peloton de cavalerie n'avait pu tenir dans les rues, sous la pluie de briques qui tombaient des toitures et des balles qui jaillissaient de toutes les fenêtres et du moindre soupirail. L'infanterie même déployée en tirailleurs n'avait pas eu plus de succès. Via Monte Napoleone, après trois charges à la baïonnette, le régiment Reisinger avait dû faire retraite en abandonnant ses blessés à travers de petites rues qui étaient devenues un enfer. Des soldats égarés, des domestiques d'officiers, des familles de fonctionnaires autrichiens assiégés dans une maison du côté de Custercio s'étaient finalement rendus malgré tous les efforts que l'adjudant-général en personne et aidé du canon avait faits pour les délivrer.

Un groupe de paysans des montagnes arrivé à Milan dans l'après-midi s'empara des petites portes de la Cathédrale, avait escaladé les galeries intérieures en nouant des cordes au corps des statues, rampé dans les gouttières et, surgissant sur la toiture, commencé à la nettoyer de tous les grenadiers qui l'occupaient et interdisaient par leur feu l'accès de la place du Dôme. Le combat avait duré jusqu'à la nuit et c'est finalement dans les ombres du crépuscule que le dernier soldat fut lardé de coups de couteaux et précipité tout désarticulé sur le pavé de la place. Tout le monde se mit aux fenêtres et cria des vivats avec tant d'ardeur qu'il fallut plus de dix minutes avant de s'apercevoir que les crieurs de vivats mouraient comme des mouches. Ils étaient canardés les uns après les autres par des grenadiers cachés derrière les cheminées du Palais-Royal.

Corsia del Giardino, un prêtre sorti de la foule vint bénir la barricade qu'on était en train d'élever. Il prononça quelques mots qui étaient fort bons et donnaient un sens héroïque à cet amoncellement de paillasses. On reconnut l'archevêque. Une escorte dont tout le monde voulut faire partie reconduisit le prélat à son palais, avec des applaudissements sans fin. La barricade resta sous la garde de quelques badauds et d'une statue de la Vierge qui se dressait au carrefour. Elle contint néanmoins, en ce simple appareil, une douzaine de dragons qui n'osèrent s'approcher et tournèrent en débandade dans une petite rue où deux cavaliers se démontèrent sur les pavés glissants.

Vers midi, on apporta dans les ambulances des bourgeois d'un certain âge, très propres des pieds à la tête, ayant sur eux du linge frais, puis des bourgeois plus jeunes avec, parfois, trois ou quatre blessures dont quelques-unes pansées à la hâte avec des mouchoirs. Les uns et les autres très stoïques sous le scalpel et qui révélaient des physionomies dures et sauvages ; à se demander comme ils avaient fait pour vendre de la cotonnade jusque-là. Dans le courant de l'après-midi, on vit arriver des ouvriers portant leurs blessés sur des échelles et des civières improvisées. A partir de ce moment-là, et jusqu'au soir, on amena de plus en plus des gens du peuple, presque tous déchirés à l'arme blanche, comme il en advient quand on se pousse furieusement au corps-à-corps. Enfin, on eut l'occasion de voir le cadavre d'un prêtre. Il avait été tué d'un éclat de

fonte qui lui avait brisé l'arcade sourcilière et mâché la cervelle. « Il arrive souvent qu'on se fait claquer le ressort sur les doigts en armant un piège à rat », dit l'aumônier. Mais le mort, qui s'avéra être le vicaire de Santa-Maria delle Grazie, après qu'on eut fouillé ses contre-poches, avait les manches de sa soutane retroussées et le sang qui teignait ses bras jusqu'aux coudes n'était pas le sien.

« Et il n'y a que des alouettes sur le Tessin, se disait Angelo. Pas même ces petits coups de clairons et de trompettes si difficiles à empêcher par beau matin, dans une armée en campagne. »

— Prolongeons notre contrat : le temps que vous mettez à fumer un de mes cigares, dit le vieux monsieur.

— J'accepte volontiers votre cigare, dit Angelo, les miens que j'avais dans ma poche sont en miettes, mais sur le contrat je ne transige pas. Disons, pour ne pas faire de phrases, que j'aime fumer en marchant au grand air.

Il ne pleuvait plus. A part les cris menus de la foule autour des endroits où l'on construisait des barricades, il n'y avait d'autre bruit que celui d'un vent très fort et assez froid.

« Il est complètement ridicule de continuer à déambuler par un temps pareil, sous prétexte qu'on a fait quelques blagues à l'armée autrichienne hier après-midi, se dit Angelo. Aurais-tu peur du sommeil, comme tous ces braves gens qui se mettent à dix pour jucher des caisses à savon sur des retranchements déjà trop hauts ? Cherche un coin pour dormir. »

Il était dans un quartier où l'on avait allumé de nombreux feux sur la chaussée parce qu'on fortifiait la place voisine. Les flammes éclairaient les façades de maisons fort cossues qui paraissaient désertes et même pillées ; sans doute les logements de hauts fonctionnaires réfugiés au Château et dont le mobilier avait dû être jeté à la rue.

A la fin, il trouva dans un de ces palais, un vaste salon tendu de damas rouge un peu fané et où il restait encore un vieux fauteuil. Il traîna le fauteuil devant une grande cheminée de marbre sculpté. Il fit un bon feu de propriétaire avec des débris de meubles, des papiers très forts, portant d'énormes signatures à l'encre de Chine et des flocons de laine à matelas. Le vent qui gémissait dans les persiennes dégoncées et l'odeur de cette laine brûlée évoquaient la cime orgueilleuse des montagnes. Il s'endormit presque tout de suite mais d'un sommeil qui entendait tout et en jouissait.

JEAN GIONO

L'ampleur du roman de Giono ne permet malheureusement pas de le publier in extenso *en revue. L'épisode que nous avons présenté ici a d'ailleurs son unité, celle d'une expédition, d'une anabase et l'on sent bien qu'à l'aventure du voyageur va succéder celle du politique. C'est une tout autre affaire, même si le héros sur ce terrain n'est guidé que par le hasard. A ceux qui s'inquiètent de son destin, nous dirons seulement que ce jeune héros ne se privera pas de faire une révolution. Avec un ancien général de Napoléon il fera aussi la guerre, en franc-tireur, contre les Autrichiens. Et cela jusqu'au désastre de Novare.*

JEAN-PAUL SARTRE, LE PROLÉTARIAT ET LES COMMUNISTES

par RAYMOND ARON

PRÈS de deux ans se sont écoulés, 255 pages des *Temps Modernes*[1] ont été noircies, depuis que J.-P. Sartre a entrepris d'éclairer le rapport entre *Les Communistes et la Paix*. Quel enseignement aura retiré finalement (ou plutôt provisoirement) le lecteur de bonne volonté qui aura bravement traversé les immensités d'analyse, d'invectives et de jargon[2] ?

Le lecteur n'aura pas encore appris ce que Sartre annonçait pour la deuxième partie de l'article (I, p. 10) : en quelle mesure l'Union soviétique incarne la cause révolutionnaire. Il n'aura pas non plus appris ce que la deuxième livraison, annonçait pour la troisième : pourquoi le parti et non le syndicat doit être « *l'incarnation pure de la praxis* » (II, p. 759)[3]. Enfin, la troisième livraison lui aura découvert que le but actuel de l'article-fleuve est de prouver l'urgente nécessité d'un Front populaire (III, p. 1731). Espérons qu'il aura oublié qu'un an auparavant, la proposition d'unité d'action que les communistes adresseraient aux dirigeants socialistes, était qualifiée de conseil politique « *tout à fait raisonnable et tout à fait absurde* » (II, p. 748).

Le sujet même, *Les Communistes et la Paix*, a été, entre temps, oublié. Sartre a proclamé que la résistance des masses à la politique de l'alliance

1. En incluant 60 pages de réponse à Cl. Lefort, qui traitent du même sujet.

2. « *En tant que le Parti au sein de la classe ouvrière est* sujet *de son activité, il y a dans l'intériorité subjective de ce sujet une couche d'objectivité et d'extériorité et ce sujet ne peut être sujet pour lui-même, c'est-à-dire « avoir affaire à sa propre activité », si ce n'est en tant qu'il est objet pour un autre sujet ; la « distance » qui s'établit entre le prolétariat et la fraction de lui-même qui le représente ne vient pas du seul exercice du pouvoir : mais au cœur même du prolétariat, l'Autre est introduit à travers le P.C. ; la consigne donnée par les chefs ne vise plus les travailleurs dans l'immanence de la classe et, sans les objectiver entièrement, elle se fait aussi le milieu conducteur pour une activité transcendante qui apparaît au plus profond de la classe ouvrière comme un certain* niveau *de son objectivation (niveau bien plus intime que celui de son objectivité pour le patronat).* » (Réponse à Cl. Lefort, p. 1616.)

3. La Praxis semble désigner, chez Sartre, l'action du prolétariat.

atlantique constituait la meilleure chance de paix. Une telle opinion suppose, semble-t-il, que les puissances occidentales nourrissent des projets d'agression, projets que seule la volonté de paix populaire empêche de mettre à exécution. On ne saurait dire que Sartre ait réussi à donner un début de vraisemblance à de telles affirmations. Dans les premières pages de l'article, écrites en juin 1952, il a bien vitupéré le général Clark, les États-Unis, les préparatifs militaires du pacte atlantique. (Pensez donc, les Occidentaux ont accumulé au moins une vingtaine de divisions, peut-être un cinquième de l'armée russe du temps de paix : l'intention de croisade anticommuniste ne prête pas au doute.) Mais il a rapidement bifurqué, il ne consacre pas les inépuisables ressources de sa dialectique à démontrer le bellicisme occidental, il s'attache à une tout autre démonstration : celle du lien indissoluble entre le prolétariat et le parti communiste.

***

L'occasion de cet *opus magnum* fut, on s'en souvient, l'échec de la manifestation communiste contre le général Ridgway, le 28 mai 1952, et l'absence de réaction ouvrière à l'arrestation de Jacques Duclos.

Les non-communistes s'étaient réjouis que les masses n'eussent pas suivi les mots d'ordre du parti communiste. Et l'esprit non prévenu était tenté de tenir cette satisfaction pour banale et logique. Le non-communiste de gauche, membre du parti socialiste, juge que les communistes exploitent les griefs ouvriers dans le seul intérêt de l'Union soviétique. Il sait que, dans un régime du type soviétique, à ses yeux caricature et dérision des espoirs humains, il n'y a pas de place pour lui, ou plutôt, il sait que le mot de Zinoviev : « Quand les Bolcheviks sont au pouvoir, la place des Mencheviks est en prison » a été, depuis longtemps, appliqué et perfectionné. Or, Sartre est moins soucieux de dénoncer la turpitude des bourgeois ou « chroniqueurs du *Figaro* » que de convaincre les révolutionnaires, hommes de gauche, marxistes, qu'il n'y a pas de salut pour eux et leurs idées et le prolétariat *contre* le P.C. En d'autres termes, il veut démontrer qu'on ne peut défendre la classe ouvrière si l'on combat le P.C., que celle-là ne saurait s'exprimer et s'organiser que dans et par celui-ci.

Le communiste n'a aucune peine à mener à bien cette démonstration : elle n'exige pas de variation sur l'objectivité et la subjectivité, l'immanence et la transcendance, la spontanéité et l'autorité. Elle est obtenue, d'un coup, sans encombre, dès lors que l'on prête à l'alternative « capitalisme ou socialisme » une valeur historique absolue. S'il y a deux types de régime et deux seulement, si tous les pays sont finalement obligés de choisir entre l'un ou l'autre, si, enfin, l'Union soviétique est le premier État socialiste et, à ce titre, la patrie de tous les prolétaires, la confusion des mouvements ouvriers et des partis communistes est nor-

male, nécessaire, même quand elle entraîne des servitudes déplaisantes (par exemple, l'approbation du pacte Hitler-Staline).

La tâche que s'impose Sartre est moins aisée, puisqu'il veut arriver, lui aussi, à confondre la cause prolétarienne et la cause communiste, sans se référer à une interprétation globale de l'histoire, sans poser l'équivalence entre la cause de l'Union soviétique et celle de la Révolution.

Ayant renoncé à l'argument-massue, qui, une fois pour toutes, convainc les staliniens — la Russie est la patrie de tous les travailleurs — Sartre peut s'engager dans deux voies. Il peut affirmer qu'en France, en 1952 ou en 1954, le parti communiste est le seul interprète des intérêts ouvriers et que, par conséquent, en combattant le P.C., on combat la classe ouvrière. Mais une telle démonstration, limitée à la France, ne sera jamais satisfaisante. Tout le monde sait que, d'après sa doctrine avouée, le P.C. *doit* subordonner les intérêts, actuels ou économiques, de la classe ouvrière aux nécessités de la politique étrangère de la « patrie socialiste ». Si, donc, les intérêts de toutes les classes ouvrières ne se confondent pas *essentiellement* avec ceux de l'Union soviétique, l'accord entre l'intérêt du prolétariat français et l'action du P.C. est accidentelle, révocable à la moindre décision de Moscou. Et il serait fou d'inviter les prolétaires à suivre les mots d'ordre communistes, alors que ceux-ci — qu'on se rappelle les virages de l'antimilitarisme à la défense nationale, de la résistance au fascisme à l'accord Staline-Hitler — changent d'imprévisible manière. Si le P.C. est une divison d'une armée internationale, une fraction d'un mouvement qui englobe nations et continents, comment prendre position à son égard en fonction de données strictement françaises ?

On conçoit un autre mode de démonstration. Le prolétariat — non pas le prolétariat français, mais le prolétariat en tant que tel, en tant que classe créée par le système capitaliste — serait incapable de promouvoir son véritable intérêt, sinon en s'organisant dans les cadres d'un parti de type communiste. L'intérêt du prolétariat est de détruire le capitalisme, il n'y peut parvenir que par une révolution, et celle-ci, à son tour, exige que le prolétariat se constitue en parti.

Cette deuxième démonstration, théorique ou métaphysique, est classique, elle implique la « vocation révolutionnaire » du prolétariat, l'identité de la révolution et de la prise du pouvoir par un « parti prolétarien ». Mais, en ce cas, il reste à écarter la modalité réformiste, du type travailliste, et à prouver qu'en théorie ou en fait, le P.C. est le seul parti capable de la Révolution, dans laquelle s'accomplirait la vocation du prolétariat.

Laquelle des deux démonstrations est celle que développe Sartre ? Avec une incroyable confusion qu'accroît inévitablement le déluge verbal, Sartre les combine, sans aller jusqu'au bout d'aucune. Aussi laisse-

t-il tout étourdi le lecteur qui n'est pas entraîné aux jongleries dialectiques des marxistes et des marxisants.

*
**

Donnons quelques exemples de ces démonstrations, en les réduisant à l'essentiel, pour montrer l'oscillation entre les conceptions contradictoires.

La presse bourgeoise avait dénoncé la manifestation du 28 mai et accusé le P.C. de détourner vers l'agitation politique les revendications professionnelles. Sartre répond que tout se tient dans la vie sociale, que le syndicalisme est une manière d'être homme. Si le syndicalisme se bornait à soutenir les revendications immédiates des travailleurs, il trahirait la classe ouvrière. Il doit « *défendre les travailleurs dans tous les secteurs de l'activité nationale* ». N'importe quel théoricien du syndicalisme souscrira à une telle formule, mais elle ne résout pas les vrais problèmes qui se sont posés aux syndicats ouvriers. Ceux-ci ont toujours prétendu à la fois protéger les intérêts actuels des travailleurs, influer sur la politique d'ensemble de l'État et préparer la transformation du régime. Mais doctrines et pratiques ont indéfiniment varié en ce qui concerne les relations des syndicats aux partis, des améliorations immédiates au but lointain, des réformes à la Révolution. La politisation inévitable des syndicats ne prouve pas que la politisation de style communiste soit la seule possible. Les dirigeants des syndicats anglais ou américains ne se désintéressent pas de la conduite de la diplomatie, ils donnent rarement l'ordre d'une manifestation contre une décision approuvée par le Parlement.

La « presse bourgeoise » avait dénoncé la violence de la manifestation communiste. Sartre répond que la violence originelle est celle que se fait à lui-même l'ouvrier pour accepter l'inhumanité de sa condition. Quand il refuse cette inhumanité, il sait qu'il lui faut lutter contre l'ordre social. La violence dont use le parti communiste n'est que la violence immanente à l'action du prolétariat. « *L'évidence, c'est que la violence ouvrière fait la substance même et la force du P.C.... Le P.C., c'est la volonté manifestée, hypostasiée... N'importe : quand il y aurait un certain décalage entre les manifestations de la violence et la violence originelle d'où elle émane, il n'en reste pas moins que la classe ouvrière* se reconnaît *dans les épreuves de force que le P.C. institue en son nom.* » (I, p. 49.)

Cette argumentation — des disciples le firent remarquer aussi bien que des adversaires — apporte trop ou trop peu. Si elle vaut pour tous les prolétariats, si « *humanisme et violence sont les deux aspects indissolubles de son effort pour dépasser la condition d'opprimé* » (I, p. 49), que penser des syndicats ou des partis qui ont réduit le plus possible le

recours à la violence ? Ont-ils trahi ou surmonté la condition prolétarienne ? La violence est-elle naturelle à tout prolétariat[1] ou au seul prolétariat français ? Si le premier terme de l'alternative est vrai, comment expliquer ou condamner l'expérience scandinave ou britannique ? Si le deuxième terme est vrai, d'où vient l'originalité de la vocation ouvrière française ?

La démonstration qui constitue l'essentiel de la deuxième livraison présente la même précarité. Elle s'appuie tout entière sur l'idée marxiste : « le prolétariat sera révolutionnaire ou ne sera pas ». Elle consiste à tirer de la « vocation révolutionnaire » du prolétariat la conclusion que le P.C. et lui seul (en France ? dans le monde ?) permet d'accomplir cette vocation. On part de la proposition : « *L'ouvrier est un sous-homme quand il accepte d'être ce qu'il est.* » (II, p. 733.) Il n'accède à l'humanité que par le refus de sa condition. Mais ce refus ne saurait être individuel : l'ouvrier trahit sa classe quand il en veut sortir seul. Or, le refus collectif de la condition ouvrière n'est possible qu'à partir du moment où les travailleurs sont organisés en un parti. Faute d'organisation, les travailleurs d'usines retombent à la masse, c'est-à-dire à la juxtaposition de solitudes. Ce n'est que dans et par un parti que le prolétariat se constitue en classe, celle-ci n'étant pas définie par la situation identique ou semblable d'une multitude dispersée mais par la volonté *une* d'une totalité. Le prolétariat n'a pu désavouer le parti communiste, puisqu'en dehors du parti communiste, il n'existe pas comme classe. Pour désavouer le P.C., le prolétariat devrait être « *capable de refaire son unité en dehors et contre lui* » (II, p. 725). En refusant de suivre le P.C., les ouvriers parisiens ont simplement manifesté leur découragement.

A nouveau, cette argumentation est un modèle de confusion. Pour une part, elle se ramène à une définition. Convenons d'appeler prolétariat les ouvriers d'usines quand ils sont organisés dans un parti dressé contre la société capitaliste : il en résultera que les ouvriers, quand ils ne suivent pas les mots d'ordre du P.C., ne constituent pas un prolétariat. En d'autres termes, le P.C. ne peut être désavoué par le prolétariat, mais seulement par les ouvriers. Pour une part, il s'agit d'une analyse ou d'une hypothèse psychologique : les ouvriers ne cessent pas de croire au P.C. et à la Révolution, mais ils sont découragés. En ce cas, on voudrait demander à Sartre comment il pénètre, avec une telle certitude, les secrets de l'âme prolétarienne. Quelle fraction des ouvriers parisiens croit à la Révolution (et à quelle Révolution) ? Lénine avait-il à ce point tort qui jugeait les ouvriers plus soucieux d'améliorer leur sort *hic et nunc* que de « convertir l'histoire » en « abolissant l'exploitation de l'homme par l'homme » ? Sartre lui-même reconnaît qu'on n'arrive à « *mobiliser*

1. C'est-à-dire à tous les travailleurs d'industries en régime de propriété privée.

les masses que pour la défense d'intérêts immédiats » (III, p. 1800). Il faut une logique particulière pour en conclure que les masses sont révolutionnaires. Pour une part, enfin, il s'agit d'une sorte d'appel au devoir. L'intellectuel veut renouveler l'exploit de Lénine et entraîner à la Révolution le prolétariat, même si celui-ci ne s'en soucie pas. Aussi l'on déclare « *abrutis par un travail épuisant* », « *les ouvriers bien nourris* » qui se contentent « *d'un réformisme sage* ».

En dépit de cette confusion exemplaire de la définition, de la psychologie et de la morale (ou de la pseudo-morale), Sartre n'a rien prouvé de ce qui est en question. L'ouvrier spécialisé, condamné au travail parcellaire, demeure un sous-homme s'il ne milite pas pour la Révolution : l'ouvrier spécialisé des usines Kirov, dont le travail n'est pas différent, demeure donc un sous-homme ? A supposer que les prolétaires doivent se révolter contre leur condition, pourquoi prendraient-ils pour cible le statut de propriété, alors que l'organisation du travail est fondamentalement la même dans une usine privée ou dans une usine nationalisée ? A supposer qu'ils doivent s'organiser en vue de la prise du pouvoir, pourquoi suivraient-ils un parti qui ne saurait l'emporter en France que dans l'éventualité d'une troisième guerre mondiale ?

De temps à autre, Sartre est sur le point de discuter le vrai problème : réformes ou Révolution ? La plupart de ses arguments, s'ils étaient valables, feraient au prolétariat un devoir de se vouer à la Révolution. Il se défend explicitement de parler pour un autre pays que la France et un autre temps que le nôtre (II, p. 753). Mais il ne peut s'empêcher d'insinuer que l'activité révolutionnaire est la vérité de tous les prolétariats : « *A-t-on établi que la prospérité des pays « avancés » ne se fonde pas sur la misère des autres ?... S'il était, par hasard, nécessaire que l'ouvrier des Indes ou d'Europe crève la gueule ouverte pour que l'industriel puisse maintenir ses hautes payes, la* vérité *de notre situation présente, ce ne serait pas les usines Ford ou Kayser mais la famine qui ravage le monde. Et dans ce cas la vérité de la praxis... serait l'activité révolutionnaire.* » (I. p. 753, note.) D'ordinaire, on nous explique que l'exportation gratuite, du type Marshall, est nécessaire à la prospérité américaine. Cette fois, la famine des Indes lui serait nécessaire (bien que les États-Unis aient envoyé récemment quelques millions de quintaux de blé à l'Inde). Il est vrai que le peuple américain dispose d'un territoire immense, relativement peu peuplé, ce qui, à certains égards, facilite l'élévation du niveau de vie. Suggérer que les États-Unis ont besoin de la famine dans le reste du monde n'en est pas moins simplement démentiel [1].

Au reste, ayant, entre la deuxième et la troisième livraison, poursuivi ses études d'économie politique, Sartre a appris que le niveau de vie

1. D'une industrialisation éventuelle des autres pays, ils auraient à craindre, dans un avenir difficile à préciser, le manque de matières premières.

d'une population est dans l'ensemble proportionnel à la productivité (III, p. 1794). De cette découverte tardive, on devrait logiquement conclure : *a)* que la meilleure manière d'élever le niveau de vie ouvrier n'est pas la Révolution, mais le progrès économique, qui s'accomplit tout aussi bien, probablement mieux, en régime dit capitaliste qu'en régime dit socialiste ; *b)* que la prospérité américaine n'est pas fondée sur la misère des pays sous-développés. Sartre, bien évidemment, n'en tire aucune conclusion de cet ordre. La violence de ses passions et la fureur de sa métaphysique sociale ne lui permettent guère de respecter les règles ordinaires de la logique.

***

La troisième partie de l'article parue dans le numéro d'avril des *Temps Modernes* nous révèle un Sartre nouveau, armé d'une science toute fraîche. Il a lu les livres de A. Sauvy, de M. Collinet, de J. Bénard. Il utilise parfois la documentation de manière telle que le lecteur sans expérience se demande la signification des idées ou des chiffres. Par exemple, Sartre affirme qu'il y a un excédent de huit cent mille personnes actives dans le secteur tertiaire. La statistique est empruntée à M. Sauvy qui la donne seulement pour une hypothèse vraisemblable. Proclamer qu'il faudrait augmenter de 46 p. 100 la production pour satisfaire les besoins globaux du pays (résultat des travaux de M. Jean Bénard) ne présente guère de signification aussi longtemps que l'on ne précise pas comment les besoins sont calculés.

Le thème central de cette troisième livraison est que le malthusianisme dont souffre l'économie française est la cause profonde du découragement ouvrier. Les jugements que porte Sartre sur l'économie française — exagérations et invectives mises à part — sont empruntés à de bons auteurs, certains même au rapport sur les comptes de la nation, rédigés par des inspecteurs des finances. La contribution du philosophe à la science économique se réduit à une interprétation qui lui est personnelle : le malthusianisme, la dispersion des unités de production, tout cela résulte de la volonté consciente du grand capital. « *La dispersion « dirigée » de nos entreprises suppose l'unité d'une intention et l'unité d'une politique, donc l'unification secrète de notre économie. En France, comme aux États-Unis, la grosse industrie contrôle tous les secteurs de la vie nationale... Le système artificiellement créé et maintenu par les soins de notre grand capital vise à l'intégration des forces productrices : mais il substitue à la concentration technique la centralisation cachée des organes directeurs.* » (III, p. 1742-1743.) « *Convaincu qu'il faut diviser pour régner, le haut patronat entretient à nos frais dans les campagnes une horde de bons sauvages dont les suffrages appuient sa politique.* » (III, p. 1764.) Et pourquoi le grand patronat ruine-t-il la France ? Parce qu'il a peur du prolétariat, parce qu'il aurait acquis, entre 1917 et 1921,

« *la certitude que la victoire finale reviendrait au prolétariat* » (III, p. 1758)[1]. Nous voilà en pleine mythologie et d'une mythologie pour enfants vieillots ou militants « abrutis » (pour employer un des adjectifs favoris de notre auteur).

La production industrielle s'est accrue, entre 1900 et 1952, de 147 p. 100 en France, de 193 p. 100 en Allemagne, de 108 p. 100 en Grande-Bretagne, de 162 p. 100 pour l'ensemble des pays de l'O.E.C.E., de 588 p. 100 aux États-Unis. La progression française a été plus lente que dans la plupart des autres pays de civilisation occidentale, mais ce résultat global n'a pas pour cause une lenteur régulière mais des alternances d'expansion relativement rapide et de stagnation. La production industrielle augmente de 55 p. 100 de 1900 à 1913, diminue de 30 p. 100 entre 1913 et 1920, progresse de 104 p.100 entre 1920 et 1929, diminue de 24 p. 100 de 1929 à 1938, diminue encore de 30 p. 100 entre 1938 et 1946, remonte de 84 p. 100 de 1946 à 1952. En 1929, la production industrielle de la France avait augmenté de 121 p. 100 par rapport à 1900, plus que celle de l'Allemagne (91 p. 100) ou de la Grande-Bretagne (31 p. 100) ou des pays de l'O.E.C.E. En 1938, le tableau est tout différent : la progression française n'est plus que de 77 p. 100 contre 146 p. 100 en Allemagne. C'est la période 1930-1938 qui fut catastrophique pour la France, c'est la stagnation prolongée durant dix ans qui appauvrit notre économie au cours de la période décisive où l'Allemagne hitlérienne préparait la deuxième guerre mondiale. Le malthusianisme français apparaît en 1929 ou en 1930, à l'heure où éclate la crise mondiale. Peut-on, sans se moquer, l'attribuer à une volonté consciente du grand capital ? N'est-il pas indigne d'un esprit sérieux d'accuser le grand capital d'avoir lui-même organisé la sauvegarde des petites entreprises et la stagnation économique ? (Les grands magasins ont-ils demandé au Parlement de voter les lois fiscales favorables au petit commerce ?)

Que Sartre continue encore quelques mois ses études d'économie et de sociologie, il trouvera dans les auteurs qu'il cite la réponse à la question : comment l'économie française s'est-elle enfoncée dans sa structure présente ? La prolongation de la crise, au cours des années 30, résulta d'une mauvaise politique monétaire, du refus d'une dévaluation, inévitable après la dévaluation de la livre et du dollar (la Grande-Bretagne avait infligé à son économie un marasme comparable par la réévaluation de la livre dans les années 20). En 1936, le Front populaire empêcha efficacement une reprise qui, après l'alignement monétaire, se serait accomplie d'elle-même. Il prit, lui aussi, des mesures typiquement malthusiennes, comme la loi de quarante heures, introduite à un moment où la moyenne du travail dépassait quarante-quatre heures. Léon Blum

1. On ne voit pas pourquoi si la certitude a été acquise en 1917-1921, le malthusianisme n'a commencé qu'en 1929.

et les dirigeants du Front populaire étaient-ils, eux aussi, les agents d'exécution du grand capital ?

Nous n'avons pas l'intention d'épuiser ici l'analyse des causes du malthusianisme. Le déclin de la natalité a commencé en France plus tôt que dans les autres pays (la reprise depuis dix ans est aussi plus forte), la tendance à maintenir les structures anciennes de la production y est plus marquée qu'ailleurs, de même que le souci de sauvegarder intérêts acquis et petites entreprises — petits paysans, petits industriels, petits commerçants. Personne n'avait encore eu l'idée surprenante d'expliquer la survivance des petits par un complot des grands. Une fois installés dans le système de contingents et de protection généralisée, les entrepreneurs, même les plus progressifs, trouvent intérêt à la survivance des unités de production anachroniques. Si le prix s'établit au niveau de l'entreprise marginale, les entreprises les mieux outillées encaissent des profits supplémentaires. Mais les contingents d'importation, les efforts pour maintenir les prix de certains produits agricoles à un taux rémunérateur pour tous, la pénalisation des formes modernes du commerce, l'interdiction d'ouvrir de nouveaux magasins, les prix garantis, les avantages fiscaux accordés aux artisans, tout cela a-t-il pour origine la volonté claire du grand capital ? Même les staliniens auraient reculé devant cette énormité. La force des groupements d'intérêts, la faiblesse de l'État, l'aveuglement des hommes politiques, l'absence d'une opinion publique informée, la tendance à se soustraire aux nécessités ingrates du progrès, toutes ces causes « humaines, trop humaines » rendent compte avec simplicité du malthusianisme dont Sartre décrit les ravages, en les exagérant, dans un langage vitupératoire et prophétique et qu'il met au compte du « grand capital », à la façon dont les staliniens mettent au compte d'un Wall Street mythique toute la politique des États-Unis.

Les patrons veulent « *réaliser artificiellement les conditions objectives du découragement ouvrier... A patronat progressiste, prolétariat de choc ; à patronat fainéant, prolétariat fatigué* » (III, p. 1773.) Admirable : le prolétariat américain est un prolétariat de choc et l'explosion de 1936 un signe de fatigue. Si les patrons avaient voulu décourager la classe ouvrière par la stagnation économique, ils se seraient conduits en imbéciles, puisque le malthusianisme 1930-1936 a conduit à la plus grave crise sociale de ce siècle. En revanche, quel que soit le pourcentage des grèves (que Sartre interprète naïvement comme seule mesure de la combativité ouvrière, comme seul indice de la relation entre les classes), la période d'expansion 1920-1929, après les conflits de l'immédiate après-guerre, en dépit de l'inflation, a été accompagnée par une atténuation des conflits sociaux ou, du moins, du caractère politique ou révolutionnaire de ces conflits.

Sartre imagine une bourgeoisie française terrifiée en permanence,

depuis un siècle et demi, par le prolétariat, vivant comme en une forteresse assiégée par les barbares. On se demande d'où il tire cette représentation délirante. Affirmer que la bourgeoisie n'a vu d'autre moyen d'éviter la victoire du prolétariat que de maintenir le prolétariat au-dessous du minimum vital est proprement insensé (III, p. 1773). La vérité est exactement inverse : la seule manière de pousser les travailleurs français à la révolte était précisément de ralentir le progrès économique, au point de les convaincre qu'ils n'avaient rien à attendre du régime actuel.

Ayant ainsi réconcilié la thèse pseudo-marxiste de la domination du grand capital avec la réalité historique de la non-concentration, Sartre découvre ensuite, dans les livres, que le prolétariat, dont il avait à longueur de pages démontré l'unité dans et par le parti, n'a pas et ne peut avoir d'unité, en raison de la pluralité syndicale, elle-même reflet de la séparation entre ouvriers et employés et, parmi les ouvriers, entre ouvriers spécialisés et professionnels. L'opposition entre syndicats de métier et syndicats d'industries ne recoupe pas exactement celle entre la C.G.T.-F.O. et la C.G.T. communisante, non plus que l'opposition entre les deux centrales syndicales ne recoupe celle entre la structure industrielle d'hier — professionnels entourés par les manœuvres — et la structure d'aujourd'hui — professionnels peu nombreux, une masse d'O.S. (ouvriers spécialisés).

Passons sur ces descriptions de la classe ouvrière et des syndicats, que Sartre emprunte à Collinet et à Friedmann, sans y rien ajouter que les simplifications, le jargon métaphysique et, de temps à autre, des déclarations humanitaires. A quoi sert cette vulgarisation de travaux scientifiques ?

En apparence elle modifie, sur un point décisif, la thèse des deux premières livraisons : le P.C. n'est pas le seul représentant de la classe classe ouvrière et celle-ci ne se constitue pas en « totalité » dans et par lui : une fraction de la classe ouvrière, celle qui se groupe autour des professionnels, refuse la méthode d'action du P.C., non parce qu'elle est abusée par les capitalistes, mais parce que la perspective sur le monde que lui suggère sa situation est autre.

Mais là n'est pas l'essentiel. Une fois de plus, il s'agit de réintroduire l'identité du parti communiste et du prolétariat. Les critiques que les militants d'élite élèveraient contre les syndicats politisés que domine le parti communiste *viseraient les masses au premier chef :* ce sont elles qu'ils condamnent par personnes interposées. Une fois de plus, l'argument utilise une vérité partielle en vue d'une affirmation sans fondement.

A supposer que l'O.S. soit effectivement « interchangeable » et, par suite, adapté à la technique du parti et des syndicats communistes, il n'en résulte ni que le syndicalisme de type communiste ait pour ori-

gine le développement des O. S., ni que ceux-ci soient voués à servir le P.C. La technique d'action des partis et des syndicats communistes est historiquement antérieure à la structure industrielle par laquelle on prétend l'expliquer. Elle se retrouve, en ses traits essentiels, identique d'un bout à l'autre de la terre, quels que soient le caractère de l'économie et la nature des masses à encadrer. En France, le P.C. « manipule » les O.S., mais il manipule tout aussi bien les intellectuels et les paysans. Affirmer une sorte d'harmonie profonde entre le P.C. et l'industrie où se multiplient les O.S., ce serait juger les intentions communistes à l'égard des catholiques par le mot d'ordre de la « main tendue ». Partout et toujours, en France et en Corée, dans ses rapports avec les ouvriers ou avec les paysans, le P.C. reste fidèle à deux principes : subordonner les revendications immédiates des groupes au but exclusif de la prise du pouvoir (tout en feignant de s'intéresser à ces revendications), subordonner l'action professionnelle ou nationale à la stratégie d'ensemble du mouvement dirigée par l'Union soviétique. L'attitude de chacun dépend du jugement formulé sur ces deux principes. Celui qui souscrit aux deux est un stalinien, celui qui souscrit au premier, mais non au deuxième, multiplie les variations sur tel ou tel thème trotskyste. Quant à Sartre, il réussit ce tour de force d'écrire des centaines de pages pour ne pas prendre de position nette et pour brandir tour à tour des arguments contradictoires.

Au point de départ, il présuppose que le prolétariat a une « mission historique » et tend vers une Révolution qui serait sans commune mesure avec les révolutions du passé et qui « humaniserait » la société entière. Cette mythologie le fait pencher vers le parti communiste. Il ne se demande pas un instant si la mythologie n'a pas vieilli depuis un siècle et si l'on a le droit de parler de Révolution sans référence aux institutions qu'édifierait le parti victorieux.

Logiquement, il devrait, dans un deuxième moment, marquer le lien entre la cause révolutionnaire et l'Union soviétique. Si celle-ci trahit celle-là, il faut la dénoncer ; si elle l'accomplit, il faut la servir. Sartre se refuse au choix et s'en tient au peut-être. On ne saurait démontrer « *l'échec de l'expérience soviétique* ». Comment *démontrer*, en effet, que les camps de concentration d'aujourd'hui, par les imprévisibles détours de l'histoire, ne conduiront pas, au XXIIIe siècle, à l'avènement de l'homme total ? Mais ce genre d'arguments, admirable de la part d'un philosophe de l'engagement, ne comporte qu'une seule conclusion : l'abstention. Dès que l'on agit, fût-ce par la plume, on ne peut pas ne pas prendre parti pour ou contre les communistes. En l'an de grâce 1954, dans la France actuelle, on ne peut pas agir politiquement sans se situer par rapport au P.C., c'est-à-dire sans se référer à la valeur de l'expérience soviétique.

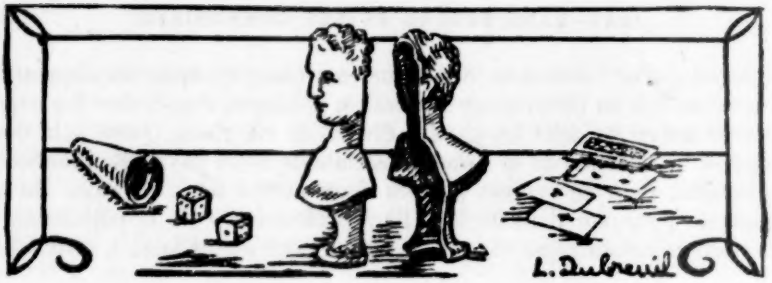
Ayant éludé la décision fondamentale que personne ne peut ne pas prendre, Sartre, en un désordre inexprimable, mêle la métaphysique,

la sociologie et l'économie. Ses arguments métaphysiques impliquent la condamnation du réformisme syndical et politique, c'est-à-dire des expériences ouvrières dans les pays à niveau de vie élevé. Quant à la description qu'il donne de la situation sociale de notre pays, elle montre le prolétariat tenu en respect par les deux autres tiers du pays. On se demande pourquoi il incite le « tiers prolétarien » de la population à une action révolutionnaire, que le rapport des forces voue à la défaite.

*
**

Un dernier mot. J'ai tâché de ne pas emprunter à Sartre ses procédés de polémique. Le ton qu'il a adopté dans *Les Communistes et la Paix* a de quoi consterner non ses adversaires, mais ses amis. Il accable ses critiques, réels ou imaginaires, de grossières injures. Il décrit la France en des termes comparables à ceux qu'employaient, durant la dernière guerre, les nazis de langue française. Le paysan est *un monstre absurde et douloureux,* les ouvriers ne voient dans la bourgeoisie qu'un *gang de criminels,* l'ouvrier spécialisé demeure un *sous-homme,* s'il ne devient pas un militant. Sartre confie aux plus défavorisés la charge de convertir la société, sans prendre conscience que cette sorte de conversion n'a de sens que dans une philosophie chrétienne. L'invective à la bouche et la haine au cœur, il se réclame d'un idéal humanitaire pour mépriser les hommes vivants et ne se sauve du nihilisme que par l'attachement à un prolétariat mythique et la foi en une révolution irréalisable.

RAYMOND ARON



SPORT-TOTO

par **Pierre Girard**

Le Français, s'il voyage aujourd'hui en Suisse (hors le temps des conférences internationales) et n'en a pas l'habitude, ce n'est pas, bien sûr, les montagnes qui l'étonnent — il les connaît ou les attend — ce n'est pas la courtoisie, la gentillesse des indigènes, belles traditions devant lesquelles, dépossédé mais respectueux, il s'incline. C'est la passion qu'inspire une entité chez nous inconnue, c'est, conquérant mystérieux et gavroche des colonnes de journaux et des entretiens privés, le Sport-Toto. Comme la plupart des sports, celui-ci n'implique de la part du plus grand nombre de ses fidèles aucun effort physique. Le sportotoïste n'est qu'un parieur, qui a pris pour cheval une équipe de football. Surpris de la vogue grandissante du Sport-Toto, nous avons demandé à l'écrivain genevois, Pierre Girard, de nous dire, comme si nous étions un grand quotidien, ce qu'il pensait du Sport-Toto. C'est un artiste, on peut donc croire que du point de vue des purs sportotoïstes, il pense mal — c'est-à-dire à côté de leur cible. Mais le Sport-Toto est trop bien portant pour s'inquiéter des réflexions qu'il inspire — même si leur ton paraît détaché. (N.D.L.R.)

L'aimable unijambiste qui, chaque matin, me tend mon paquet de cigarettes sous un petit palmier, se doute-t-il qu'il participe à la magie d'un quartier de ma ville : ce Pré-l'Évêque, d'une laideur bien particulière, qui possède les seules maisons de style 1900, vraiment 1900, avec paons et nénuphars. L'évêque, que dirait-il de son pré, s'il revenait aujourd'hui ? Balzac y est venu voir madame Hanska. Ça aussi, aurait déplu à l'évêque. Il y a parfois des manèges et des balançoires, et un petit marché charmant, en automne, où l'œil est attiré par la rousseur des chanterelles et la sépia des bolets. Je ne sais si mon unijambiste se doute de l'attrait de ce quartier, fait de vague influence lacustre, de réminiscences épiscopales, brunes et mordorées ; je doute qu'il s'en doute. D'ailleurs, il a d'autres charmes dans son sac. Sur son comptoir,

des imprimés attendent qu'on les prenne. Ce sont des formules du Sport-Toto. Car, nous autres Suisses, nous jouons au Sport-Toto. Des journaux sérieux en parlent. Depuis 1938 nous jouons. Je ne sais pas comment ça s'est fait, car nous proscrivons vertueusement le jeu, mais pour le Sport-Toto, eh bien, le fait est qu'en 1938, il y avait pour 200 000 francs d'enjeux, et que pour l'exercice 1952-1953, il y en a eu pour 30 millions (deux milliards et demi en francs français). Pour jouer au Sport-Toto, ça ne coûte rien pour commencer ; on ne paie que quand on s'engage. Ces imprimés me font penser aux cornets d'opium, préparés le samedi soir, dans les districts des lacs, au temps de Thomas de Quincey et de Coleridge.

Si je vous parle des lakistes, ce n'est pas tout à fait par hasard, le rôle que joue l'Angleterre dans ce Sport-Toto est des plus importants. Car c'est sur des matches entre clubs anglais que les Suisses parient, du moins en hiver, car en cette saison ils ne jouent pas eux-mêmes ; les terrains couverts de glace empêchent, paraît-il, de s'y hasarder. L'Angleterre, doucement caressée par le Gulf Stream, voit pousser les orangers en pleine terre, et en Cornouailles, Tristan aurait pu manger des oranges en attendant Iseult. Il s'agit alors de miser sur le vainqueur d'une compétition qui oppose Blackburn Rovers et Hull City (par exemple).

Les Genevois ont un penchant pour l'anglomanie, c'est entendu. La revue genevoise du début du XIXe siècle s'appelait la *Revue Britannique*. On buvait du thé, on s'appelait John ou James, James Fazy, en réalité, était Jacob-Jean. Et Thibaudet riait fort en racontant qu'une famille genevoise avait fait venir une cuisinière d'Angleterre !

⁂

J'avoue que je ne pratique pas moi-même le Sport-Toto. Un jour pourtant je demandai un bulletin. Il s'agissait de remplir des cases, d'y loger un un ou un deux, ou une croix (match nul). Prévoir — non pas deviner — qui, de Ipswich Town ou de Birmingham City aurait la victoire. Penchez-vous pour Birmingham, vous mettez un deux, car ce club est cité en second. Prédisez-vous la nullité, une croix. Je ne possédais nulle connaissance en ce domaine, comme en presque tout, et mon pronostic, d'ailleurs dédaigné par les dieux, fut établi au petit bonheur. Mais je gagnai un accès de rêverie sur des sujets écossais et anglais, où se mêlaient *La Dame Blanche*, *La Dame du Lac*, le *Brasseur de Preston*, *Ossian*, *Saint Columban*, Oscar Wilde, Mr Pickwick, et le *Moulin sur la Floss*. Car j'adore l'Angleterre, sans y être allé. La connaissance et l'adoration sont deux choses opposées.

Ce serait beaucoup demander que d'adorer ce que l'on connaît. Il y avait dans l'adoration des Rois Mages un élément de curiosité, et, sans doute, d'imagination. « Aime ton prochain comme toi-même », ce n'est pas du tout : « Connais-toi toi-même. » Je crois qu'il y a dans l'amour

de la découverte, de la divination. Or, il n'y a que cela dans l'amour que je porte aux Iles britanniques. C'est par ses produits que j'en approche, le tabac, le whisky, le curry... Tout cela a un goût *sui generis* dont j'ai une profonde connaissance, car je fume des cigarettes Capstan depuis ma tendre enfance. Il y a, dans toutes les choses anglaises, comme dans le bois de santal, ou la laque, un « revenez-y », sinon tout à fait de Sumatra, du moins de la Tamise. J'imagine que les mouchoirs de la reine Victoria en étaient imprégnés, et qu'on retrouve ce parfum dans les gares et les églises. Galsworthy parle, quelque part, de cette substance que ceux qui ont étudié à Oxford semblent avoir respirée et pour toujours, et gardée dans les cavités de l'arrière-nez, ce qui leur donne, pour toujours, un air de délectation.

Mais savent-ils que les Suisses parient à leur propos ? Je parierais, moi, que non. Qu'importe, d'ailleurs, douze matches, que de jambes, que de spectateurs. Je les imagine, dans le district des Poteries, les Five Towns d'Arnold Bennett (il y a une nouvelle de lui intitulée *le Matador des Cinq Villes*, que Valery Larbaud traduisit, jadis), avec une bande de couchant rouge entre les cheminées d'usines et les ramilles brunes des haies. Il y a donc deux victoires, une sur le terrain et l'autre dans le royaume des chiffres, celle remportée par les Onze et celle des anonymes, dont on ne sait le nombre que plus tard, et qui, parfois, sont encore moins nombreux.

Par exemple, l'autre jour, il n'y a eu que deux gagnants, sur une nuée de participants. La gloire littéraire est plus généreuse encore que le Sport-Toto. Le même Larbaud, dont je parle plus haut, dit, dans *Sous l'Invocation de Saint Jérôme*, que pour une période de vingt ans, moyennement féconde en talents, il comptait sur huit cents appelés, deux cent cinquante écoutés, cinquante applaudis, quinze honorés ou enrichis, et sept élus. Pour vingt ans d'un beau siècle, huit cents appelés, cent cinquante écoutés, cinquante applaudis, huit enrichis ou honorés, vingt élus. (A nous dégoûter du métier, ajoute l'auteur de Barnabooth, si le seul fait d'avoir été appelés ne nous donnait pas une telle certitude d'être « du côté des anges » !) Nous sommes peut-être dans un grand siècle, sans le savoir. Pour le Sport-Toto, bien entendu !

Je me suis laissé dire que ceux qui inscrivent au hasard les chiffres et les croix ont tout autant de chances que ceux qui calculent. Je n'en crois rien. Ce serait trop injuste ; je sais bien que la Fortune a les yeux bandés, et qu'elle se rit de nos efforts, mais tout de même, je voudrais savoir comment les deux gagnants ont établi leur bulletin. Mais on ne sait rien de ces gagnants. La chance les accompagnera-t-elle dans leur vie, iront-ils de match en match en raflant tout, sans jamais voir un joueur (de football) ? C'est possible. Mais si cette aubaine demeure unique, si ces 50 000 francs dépensés, les gagnants se retrouvent tels qu'ils étaient avant, je me demande, non pas ce qu'ils en feront, mais quels seront leurs sentiments à propos des paris. Que ferais-je, si la fortune

me venait par le Sport-Toto ? Je vois très bien le facteur, comptant à la porte cinquante billets de mille francs (suisses). Et sans doute, ce fonctionnaire diligent me tiendrait pour un homme béni par les dieux ; peut-être même pour un génie ? Désormais, il aurait de l'estime pour moi. Le folklore de tous les pays raille ceux que la chance visite. Il les montre toujours faisant un usage stupide, ou odieux, des dons du hasard. Mais ce thème est constant. L'homme a besoin d'être en contact avec l'indéfini. Il y a eu la mode de « l'oncle d'Amérique », la nôtre est celle du Sport-Toto. Après tout, pourquoi ne serait-ce pas sur le terrain de football, que se jouerait notre destin ? C'est peut-être la forme la plus misérable que l'on puisse donner à la liberté, ces galops dans un enclos rembourré de spectateurs, mais c'en est un malgré tout.

Ce qui me chicane un peu dans cette affaire, c'est qu'on a toujours montré l'Anglais parieur, à propos de chevaux, de coqs, de lévriers. Sur le bateau de la Cunard qui m'emmenait en Amérique, on avait organisé des courses de lévriers en carton. Phileas Fogg est essentiellement un parieur. Donc, on comprendrait que ce fussent les Anglais qui pariassent chez nous. Mais non, c'est le contraire. Ce sont les Suisses qui parient et les Anglais qui jouent !

Mais nous avons appris, d'autre part, à mépriser les vaines richesses et la gloire impie. Nous avons refoulé tous nos désirs ; depuis le XVIe siècle, depuis Marignan, nous sommes devenus de sages contribuables, des voyageurs de commerce sensibles et pondérés. Il n'y a plus dans notre vie de place pour le pillage et le viol. Alors, le Sport-Toto...

PIERRE GIRARD

FLAHAUT,

QUE DEUX REINES AIMÈRENT

par Françoise de Bernardy

Talleyrand. Morny. Ces deux noms éveillent dans l'esprit de précises résonances. De l'un on passe aisément à l'autre, leur parenté, leur ressemblance les lient. En revanche, on oublie souvent Flahaut qui, fils de Talleyrand et père de Morny, est le maillon intermédiaire. Moins haut en couleurs que son père ou que son fils, il a été néanmoins, au dire de la duchesse d'Abrantès, « l'un des plus agréables jeunes gens de Paris » sous le Premier Empire, l'un des plus aimés aussi.

Le 21 avril 1785, la comtesse de Flahaut, maîtresse depuis plusieurs années déjà de l'abbé de Périgord — le futur Talleyrand — mit au monde un fils. Ni son mari, un vieillard perclus, ni la famille de celui-ci ne se trompèrent sur l'origine de cet enfant. Pourtant, la vie eût continué sans heurts dans le logis du Louvre, si la Révolution n'était venue disperser ces aristocrates. Le vieux Flahaut mourut héroïquement à Arras en 1794. Talleyrand et la comtesse, réfugiés en Angleterre, y dénouèrent une liaison de plus de dix années. L'un partit pour l'Amérique, l'autre gagna avec son fils la Suisse, puis l'Allemagne.

Les voyages forment la jeunesse. Il en fut ainsi pour Charles de Flahaut. Grandi sur les routes de l'exil, sous la seule tutelle de sa mère, passé d'un collège anglais à l'académie de Celle en Hanovre, Flahaut, quand il revint en France, en 1797, avait une éducation fort soignée. Il parlait trois langues, était bon musicien et sa voix promettait d'être agréable. La mine avenante et éveillée, il plut à Talleyrand qui se découvrit pour cet adolescent une tendresse paternelle et décida de pousser sa carrière. Le puissant ministre des Relations extérieures installa Flahaut au ministère de la Marine. En octobre 1799, le citoyen Charles Flahaut, âgé de quatorze ans et demi, fut nommé sous-ingénieur hydrographe surnuméraire.

Près du titre : *La reine Hortense*, par Gérard.

Un mois plus tard, le 18 Brumaire faisait de Bonaparte le maître de la France. Pour un garçon de l'âge, de l'origine et du tempérament de Charles de Flahaut, une vie de bureaucrate était sans attrait. Il voulut être soldat. Avec la présomption de la jeunesse, il demanda au Premier Consul de le prendre comme aide de camp. La faveur était prématurée, il dut l'attendre treize années. Mais Bonaparte autorisa Flahaut à s'engager dans les hussards volontaires, les « canaris » à l'élégant uniforme jaune vif.

C'étaient des soldats de parade. Flahaut ne s'attarda pas chez eux. Le 19 mai 1800, grâce aux intrigues de sa mère auprès de Louis Bonaparte, il était muté au 5e dragons que commandait celui-ci. Le jeune homme reçut le baptême du feu à Marengo, le 14 juin 1800 : il avait quinze ans.

Pendant deux années, Flahaut courut la garnison, tour à tour brigadier puis sous-lieutenant. Mais en 1802, la paix faite, Talleyrand pensa que c'était à Paris que son fils devait poursuivre sa carrière et il demanda à Murat de le prendre dans son état-major.

Les trois années qui s'écoulent entre la paix d'Amiens (25 mars 1802) et le début de la campagne d'Austerlitz (août 1805) représentent le repos le plus long qu'aient connu les soldats du Consulat et de l'Empire. Ce répit laissa à Flahaut le loisir d'entrer dans le monde et de connaître, sur ce terrain nouveau, ses premières aventures, ses premiers succès.

⁂

Très droit, le col dégagé et la tournure élégante, Charles de Flahaut avait des cheveux blonds. Assez petits mais d'une jolie forme, ses yeux bleus étaient vifs, francs et gais. Le nez grand et busqué donnait de l'accent à ce visage qui, avec son teint clair et son menton imberbe, avait une douceur presque féminine.

Ce long garçon avait un naturel aimable, une humeur égale et douce. Rompu au monde dès l'enfance, de manières fines et de conversation aisée, Flahaut appréciait la société des femmes qu'il courtisait par inclination, par politesse, par goût d'être aimé surtout. Élevé par une femme, il avait respiré l'air des sérails et usait avec une inconsciente adresse de toutes les roueries. Il devait plaire et il plut.

Au lendemain de la paix de Lunéville, les étrangers étaient accourus à Paris, heureux de retrouver la France après dix ans de troubles, dix ans qui avaient paru à certains un long exil. Les Polonais vinrent nombreux, les Polonaises aussi, L'une d'entre elles, la comtesse Z..., de très noble race, distingua Flahaut. « *Composée de grâce et de douces manières* », dit la duchesse d'Abrantès, elle avait une taille charmante et la physionomie spirituelle. Elle aima beaucoup cet adolescent qui, auprès d'elle, devint un homme. Lui se laissa aimer.

Au printemps de 1804, Eugène de Beauharnais, colonel-général des chasseurs, donna un déjeuner à la campagne, au pavillon de la Jonchère

à Bougival. Madame Louis Bonaparte s'y trouvait, mélancolique et malheureuse. Flahaut y vint, accompagné de la Polonaise qui devait partir le lendemain. « *Son chagrin ne pouvait se cacher*, raconte Hortense dans ses Mémoires ; *elle aimait M. de Flahaut et le quittait. Elle paraissait au désespoir. Lui-même, les larmes aux yeux, ne pouvait renfermer sa peine. J'en fus attendrie. Il est susceptible d'aimer, il souffre, il m'intéresse*, confirme encore Hortense, qui ajoute : *amoureux d'une autre, il est sans danger pour moi.* »

Sans danger pour elle ? Hortense était-elle sincère ? Louis Bonaparte, en tout cas, n'en jugeait pas ainsi et, quelques semaines plus tôt, irrité des visites que Flahaut faisait à sa femme, des duos qu'ensemble ils chantaient, il lui avait fait fermer sa porte. Le mari inquiet pouvait interdire sa maison. Flahaut avait d'autres occasions de rencontrer la jeune femme. Hortense attendait son second fils [1], elle allait tous les jours au Bois avec madame de Boubers et le petit Napoléon-Charles. « *M. de Flahaut y venait régulièrement... D'aussi loin que j'apercevais son cheval gris*, avoue la future reine de Hollande, *le cœur me battait...* »

Ces calmes et très platoniques amours n'auraient dû porter ombrage à personne. Caroline Murat s'en irrita pourtant. Lasse de son mari qui, de son côté, se montrait infidèle, de caractère possessif et jaloux, elle s'était intéressée à Flahaut dès que la Polonaise l'avait aimé. D'avoir été distingué, préféré, lui avait donné du prestige, et Caroline était sur la pente de l'inclination lorsque la découverte des sentiments d'Hortense et des attentions de Flahaut pour sa belle-sœur, fit naître chez elle un caprice impérieux — des sens plus que du cœur. Elle voulut tout à elle « *un jeune homme de sa maison, dont elle se regardait comme la protectrice* ».

Flahaut se laissa aisément persuader. Il n'était point épris d'Hortense, il n'avait pour elle qu'un peu d'amitié et beaucoup de compassion. Caroline, d'autre part, brune à la peau éblouissante, avec le visage régulier et les belles mains des Bonaparte, avait de quoi plaire à cet homme de vingt ans. « *Il évita ma présence*, note tristement la fille de Joséphine, *et ne se montra plus à moi nulle part.* »

Pourtant Hortense doutait encore, et de ses sentiments et de la liaison de Caroline et de Flahaut, lorsqu'un soir du début de septembre 1804, elle se rendit au château de Neuilly acheté par Murat quelques mois plus tôt. « *Caroline était dans l'île. Je restai au clair de lune à l'attendre ; elle arriva donnant le bras à M. de Flahaut. A cette vue, tout mon sang se porta vers mon cœur. De son côté, elle parut si troublée de ma présence que j'en fus surprise. Pour lui, plus il chercha à me parler, plus je l'évitai, mais l'effort que je fis sur moi-même, l'émotion si vive que j'éprouvais m'apprit la vérité tout entière. J'aimais.* »

Caroline n'avait pas l'âme noble et sa jalousie l'inclinait à la bassesse.

1. Napoléon-Louis, né le 11 octobre 1804.

Il ne lui suffit pas d'avoir conquis Flahaut, il lui fallut encore être bien assurée que sa belle-sœur ne l'ignorait pas. Celle-ci, triste et lasse, s'était retirée à Saint-Leu pour les dernières semaines de sa grossesse. Caroline vint l'y voir. « *Sa conversation fut toute sur le bonheur d'aimer et d'être aimée. Cette passion autrefois si vive pour son mari paraissait s'être calmée. Elle vantait alors les charmes d'une liaison pure et laissait ainsi facilement deviner les sentiments qui l'agitaient.* »

⁂

Le couronnement (2 décembre 1804) fut suivi de fêtes nombreuses. Dans toutes Hortense rencontrait Flahaut, dans toutes elle le fuyait avec application. Aimable, habitué à plaire, sensuel sans être passionné, Flahaut fut surpris de l'attitude d'Hortense. Il voulut s'expliquer et un jour, à la promenade, s'approcha de la voiture de la princesse Louis : « *Je donnai vivement l'ordre à mon cocher de partir*, écrit-elle, *tant je redoutais d'entendre sa voix.* »

Madame de Flahaut, devenue depuis octobre 1802 madame de Souza, était liée avec Joséphine et elle avait ses entrées chez Hortense. C'était une femme du XVIIIe siècle, paisiblement amorale. Dans sa famille, sa mère, sa sœur, elle-même étaient « arrivées » par leurs amants, pourquoi son fils n'arriverait-il pas par ses maîtresses ? Le caprice de Caroline risquait d'être bref et elle était trop égoïste pour songer à d'autres intérêts que les siens. Hortense, au contraire, avait l'âme généreuse et le cœur tendre. Celui dont elle soutiendrait la carrière serait assuré de son appui constant... Madame de Souza se fit annoncer un matin rue Cerutti et se plaignit de l'éloignement que la jeune femme marquait à Flahaut.

Hortense s'en défendit et, pour prouver sa bonne foi, au bal suivant fit inviter l'officier à danser. A son tour, Flahaut lui reprocha son attitude. Des larmes montèrent aux yeux de la jeune femme. Assez touché, avec son adresse câline d'homme aimé des femmes, Flahaut lui fit alors une déclaration. Mais il sut la rendre sans conséquence. Hortense la rapporte dans ses Mémoires. « *Vous aviez quelque intérêt pour moi, pourquoi me l'avoir laissé ignorer ? Vous m'auriez épargné bien des peines et, à présent que je n'aime encore que vous, je me dois à une autre. — Non, non, je ne vous aime pas, m'écriai-je. Si je l'ai craint un instant, cela n'est plus, croyez-le bien. — Accordez-moi donc votre amitié, me dit-il, elle me consolera de tout ce que j'ai perdu. Je la lui promis. Nous nous séparâmes.* »

Cette fiction commode de l'amitié allait durer plus de trois ans.

⁂

1805 — Campagne d'Austerlitz. Flahaut est grièvement blessé à Lambach, le 1er novembre. « *Un bulletin arrivait-il*, note Hortense, *je tremblais avant de le lire qu'un malheur ne me fît apercevoir son nom. Un jour il fut cité pour s'être distingué, une autre fois pour une blessure qu'il avait*

reçue... Quand je voyais celle à qui je supposais de l'amour pour lui moins inquiète que moi, je lui en voulais. Quand je la voyais triste et tourmentée, elle me devenait chère... »

1806 — Campagne de Prusse. Murat, couvert d'or et de plumes, entouré de ses aides de camp tout aussi chamarrés que lui, galope à travers l'Allemagne à la tête de ses escadrons et atteint bientôt la Pologne. Le 22 novembre, il entre à Varsovie et s'installe à l'hôtel Potocki.

L'habitaient, outre le comte et la comtesse, leur fils Alexandre et sa femme, née Anna Tyszkiewicz. La jeune femme avait un visage rond, aux traits un peu courts, un peu gros, mais éclairé par d'admirables yeux noirs, intelligents et gais. L'esprit alerte, l'intelligence ornée, elle était enthousiaste, vibrante et exaltée. Elle eût voulu inspirer à son mari un amour passionné, le ressentir elle-même. Mais Alexandre Potocki était un homme tranquille et froid, qui ne s'intéressait qu'à lui-même et cette femme de trente ans avait le cœur inoccupé.

L'installation de Murat et de son état-major remplit tout le jour l'hôtel Potocki d'un grand tumulte. Le soir, à l'heure du souper, le comte Potocki fit demander si les aides de camp du grand duc ne voulaient pas monter. Ces messieurs s'excusèrent : ils ne soupaient jamais.

Les Potocki étaient passés à table lorsqu'un bruit de sabre se fit entendre dans la salle voisine « *et nous vîmes entrer un officier de hussards qui s'avança avec l'empressement qu'on ne témoigne qu'à de bonnes connaissances.*

» — *Ah ! C'est Charles ! s'écria mon mari qui l'avait connu à Paris ; et l'ayant embrassé, il nous le présenta* », raconte la comtesse Potocka.

Celle-ci n'aimait pas les hommes à bonnes fortunes et la réputation de Flahaut l'avait prévenue contre lui. Elle connaissait, en outre, sa liaison de jadis avec sa compatriote. Elle résolut donc de ne pas s'occuper de lui et décida même de ne pas le regarder. « *Mais un son de voix comme je n'en avais jamais entendu vint ébranler cette résolution, et je levai les yeux pour voir quelle figure pouvait avoir un homme qui parlait si harmonieusement.*

» *Charles avait vingt et un ou vingt-deux ans ; sans être régulièrement beau, il avait une figure charmante. Son regard était voilé d'une mélancolie qui semblait trahir une peine secrète. Ses manières étaient élégantes, sans fatuité, sa conversation spirituelle, ses opinions indépendantes ; jamais personne n'a mieux réalisé l'idée qu'on se fait d'un héros de roman et d'un preux chevalier.* »

Ces amours sincères furent des amours brèves. S'étant querellé avec Murat, mal vu de Napoléon qui le qualifiait alors de « libertin » et déclarait : « il ressemble à un faucheux avec ses éternelles jambes », Flahaut, le 15 janvier 1807, fut nommé chef d'escadron et envoyé au 13e chasseurs à cheval. Avancement que justifiait sa bravoure, disgrâce que lui valaient ses aventures féminines.

Cette disgrâce allait durer une longue année.

Caroline, devenue par inclination la maîtresse de Metternich, le nouvel ambassadeur d'Autriche à Paris, par ambition celle de Junot, le nouveau gouverneur de la capitale, était toute à ses deux aventures. Elle oublia aisément son amant d'une saison qui se morfondait en Prusse orientale ou en Poméranie. Hortense, en revanche, adroitement aiguillée par madame de Souza, plaida la cause du jeune homme et réussit, en mars 1808, à le sortir d'Allemagne pour l'envoyer rejoindre Murat au fond de l'Espagne.

Ce premier pas avait été le plus difficile. Les efforts de madame de Souza, ceux d'Hortense obtinrent, quatre mois plus tard (21 juillet 1808), la nomination de Flahaut à l'état-major de Berthier.

⁂

Cet été de 1808, Flahaut quitte définitivement la garnison pour l'état-major. Jamais il ne retournera dans un régiment. Si Talleyrand, désormais en disgrâce, et madame de Souza, désormais écartée des Tuileries, ne peuvent plus rien pour lui, la protection d'Hortense est assez puissante pour le maintenir plus de quatre ans dans l'état-major de Berthier et, l'antipathie de l'Empereur surmontée, pour le faire appeler, en janvier 1813, à l'état-major suprême, celui de Napoléon lui-même.

L'été 1808 voit aussi se transformer les relations d'Hortense et de Flahaut. Depuis un an, madame de Souza s'est faite l'intermédiaire de messages prudents, malgré les pseudonymes sans équivoque, entre son fils et la jeune femme. Ainsi se sont noués des liens de tendresse chez l'une, de gratitude chez l'autre.

Le roi et la reine de Hollande sont séparés depuis de longs mois déjà. Louis s'est désintéressé d'une manière injurieuse de la naissance du futur Napoléon III. Aux yeux du monde, à ses propres yeux, Hortense est libérée. De cette liberté, elle attend l'amour et le bonheur. Flahaut, lui, une fois de plus, va se laisser aimer.

Frédéric Masson, M. Henry Bordeaux et M. Pierre de Lacretelle font dater la liaison d'Hortense et de Flahaut du séjour à Aix, en août 1810. En effet, à ce moment-là seulement la liaison prit l'allure d'un « mariage de cœur », comme disait jadis madame de Souza en parlant de ses amours avec Talleyrand ; il semble probable toutefois qu'Hortense et Flahaut ont été amants dès la fin d'août ou le début de septembre 1808, lorsque le jeune homme revint d'Espagne et avant qu'il y retournât.

Trois faits autorisent cette supposition.

Le premier est la jalousie marquée par Caroline. Depuis deux ans, la nouvelle reine de Naples n'avait guère pensé à cet amant lointain. Le revoyant, elle retrouva pour lui du goût et surtout elle s'irrita qu'Hortense parût le conquérir.

Avant de quitter Paris, le 7 septembre, elle entretint la reine de Hollande de ses amours avec Flahaut. Scène longue, scène pénible que cette

dernière a rapportée dans ses Mémoires. « *Tu n'ignores pas le sentiment qui me lie à M. de Flahaut,* déclara Caroline. *Tu es la seule femme au monde que j'eusse redoutée. Il paraissait te distinguer, mais j'ai été promptement rassurée. Quoique jeune, quoique léger, il ne pourra jamais aimer que moi. On ne ressent pas deux fois un attachement comme celui que je lui ai inspiré... J'appréhende la douleur que lui causera mon départ. Il cherchera peut-être à se consoler près de toi, mais promets-moi de ne pas l'écouter. Il doit me rester fidèle puisque son amour était si vif. Je ne pourrais penser sans chagrin qu'une autre pût lui plaire.* » Hortense s'éloigna aussitôt qu'elle le put. « *Je retournai chez moi dans un état difficile à peindre. Avais-je été trompée par celui qui m'avait juré d'être vrai ?* »

Mais Caroline voulut trop en faire. Elle vit Flahaut, se vanta de ses propos à Hortense. Le jeune homme écrivit à celle-ci. Il était ému. Il fut persuasif. Hortense le crut.

Un second fait incite à dater de 1808 le début de la liaison d'Hortense et de Flahaut. En 1809, la Grande Armée reflua d'Espagne sur le Danube. La campagne de Wagram fut suivie d'un long armistice. Flahaut se trouvait à Schoenbrunn en septembre 1809. Il y reçut une lettre d'Hortense qui l'attrista. Elle y exprimait, une fois de plus, ses soupçons, sa jalousie. Flahaut écrivit à sa mère. « *Je ne vais plus à Vienne. On m'y accueillait pourtant chaleureusement... Ma seule distraction était d'y faire de la musique et elle sait combien je l'aime, mais je renoncerai aux plus innocents plaisirs pour assurer sa tranquillité d'esprit. Je désire tant la rendre heureuse que rien ne me paraîtra difficile pour y parvenir. Mon propre bonheur doit dépendre du sien.* » N'est-ce pas là l'aveu qu'il reconnaissait à la reine de Hollande des droits sur lui ?

Dernier fait enfin. En mai 1810, Anna Potocka vint à Paris. Ni elle ni Flahaut n'avaient oublié leur inclination ancienne. Pendant plusieurs semaines, le jeune homme alterna les empressements et les fuites, puis il lui avoua qu'il n'était plus libre. Sans nommer Hortense qui, sur l'ordre de Napoléon, s'était rendue en Hollande pour la dernière fois, il confessa à la Polonaise, parlant de sa « protectrice » : « *Je finis par l'aimer, car j'eus mille preuves de son dévouement. Plus je l'appréciai, plus il me sembla indigne de tromper son attente... Je lui sacrifiai ma liberté. Depuis deux ans, je me suis dévoué à son bonheur et je me suis cru moi-même heureux en voyant avec quelle reconnaissance elle acceptait ma sincère affection...* »

***

Le 30 juillet 1810, la reine de Hollande arriva à Aix. Elle y retrouva sa mère, elle y retrouva surtout Flahaut. Pour la première fois, au cours de ce mois d'août, sous l'œil complice de Joséphine, les amants vécurent vraiment l'un près de l'autre, et ils s'en aimèrent mieux, elle, avec une passion plus confiante, lui, avec une tendresse plus émue. « *Je me suis*

rappelé ce mois passé si doucement comme le temps le plus heureux de ma vie », écrira Hortense plus tard, avec mélancolie.

Jusqu'au départ pour la Russie, en février 1812, le bonheur d'Hortense et de Flahaut fut réel, malgré le souci de la naissance de Morny en septembre 1811 et de son obligatoire secret, malgré la jalousie d'Hortense.

Le 9 juin 1811, la reine de Hollande avait tenu le roi de Rome sur les fonts baptismaux et le soir assisté au bal de l'Hôtel de Ville ; le 23 encore, elle parut au bal de Saint-Cloud, puis le 4 juillet, « *incapable de supporter plus longtemps tant de cérémonie* », écrit-elle, elle partit pour Aix en Savoie.

Sa situation était tragique. Hortense était enceinte de six mois ; il fallait qu'elle se dérobât aux yeux malveillants et que, loin de Paris, loin de la cour, elle mît au monde l'enfant de Flahaut.

Eugène — vice-roi d'Italie, rappelons-le — était venu en France pour la naissance du roi de Rome ; il prolongea son séjour jusqu'au baptême. Mis au courant par Hortense, il dut lui proposer de venir accoucher en Italie, sans doute sur les bords du lac Majeur. Avant de regagner Milan en juillet, il vit sa sœur à Aix et tous deux prirent leurs dernières dispositions. « *Mon frère*, raconte la reine, *m'engagea à profiter de la proximité pour faire connaissance avec sa jeune famille. Le rendez-vous était aux îles Borromées.* »

Flahaut, de son côté, s'était arrangé pour être près de la reine au moment de l'accouchement. Arguant d'un état de santé médiocre, il avait obtenu, le 28 juin, un congé de trois mois pour se rendre aux eaux de Bourbonne. Le 12 août, de cette ville, il envoya à sa mère, la confidente et la complice du secret, de précises instructions. « *A partir du 22, tu pourras me faire savoir tout ce que tu voudras par la voie dont tu usais pour mes lettres* (ses lettres à Hortense passaient par madame de Souza). *Ma propre santé est bonne, et il n'est que juste que j'aille m'occuper de la sienne.*

» *Si le prince* (Berthier) *demandait ce que je fais et comment je vais, dis-lui : « Il doit être mieux car il m'écrit rarement », ce qui coupera court à toutes les questions. Je ne sais pas à quel moment de septembre je reviendrai à Paris. On parlait d'un voyage en Hollande* (Napoléon et Marie-Louise y allèrent en effet du 19 septembre au 11 novembre). *Cela me faciliterait bien les choses.* »

Huit jours plus tard, au moment de quitter Bourbonne, Flahaut envoya à sa mère un dernier message. « *A partir du 23, écris-moi chez ma cousine* (c'est-à-dire Hortense, et à Prégny, la propriété que Joséphine avait achetée en 1810, aux environs de Genève) *en te servant de la même adresse.* »

La reine, le 15 août encore, avait donné une fête pour la Saint-Napoléon, puis elle s'était cloîtrée dans sa maison un peu en dehors de la ville d'Aix, avec son amie Adèle de Broc. Le 31 au matin, elle partit pour Prégny où elle retrouva sans doute Flahaut. Deux semaines s'écoulèrent.

Il leur fallait maintenant gagner l'Italie et la protection d'Eugène. Le 14 septembre, avant de quitter Prégny, Hortense écrivit à madame de Boucheporn, la gouvernante des princes : « *Madame de Boucheporn, je vais faire un petit voyage pour voir mon frère. Je serai à Paris du 10 au 15 octobre. Ne m'écrivez plus à partir du 20 de ce mois, car je serai toujours en course...* »

Hortense et Flahaut ne purent atteindre le lac Majeur. Ils s'arrêtèrent à Saint-Maurice en Valais où l'enfant naquit vers le 15 septembre, car le 21 madame de Souza annonçait à madame d'Albany le retour de son fils à Paris.

⁂

Si la naissance de Morny avait resserré les liens entre Hortense et Flahaut — celui-ci fut toujours un père tendre et il aima beaucoup son fils comme plus tard les cinq filles qu'il eut de son mariage anglais — en revanche la jalousie d'Hortense provoqua des fissures dans ce fragile édifice d'amours illégitimes. Ces fissures un jour s'agrandiront.

Flahaut n'était pas né fidèle. Il ne s'était pas réellement épris de la beauté un peu fade et moutonnière de la fille de Joséphine. Très gai, très vif, cette femme mélancolique et gémissante n'avait pas eu pour lui l'attrait d'une Anna Potocka, d'une Caroline Murat. Il s'était laissé toucher par un amour si sincère et si flatteur, une protection si constante et si utile. Bref, comme il l'avait confessé à la comtesse Potocka, il répondait à la passion de la reine par une profonde affection. Rien de plus. Il eût donc fallu bien de la vertu à ce garçon de vingt-cinq ans que tant de femmes se disputaient pour résister à toutes les tentations.

Il y résista toutefois plus que ne le crut Hortense, chez qui une jeunesse trop longtemps mortifiée avait développé un penchant à l'inquiétude et qui épiait avec angoisse cet amant au cœur fidèle mais à la chair faible. « *Plus animé du désir de plaire que pénétré du besoin d'être aimé, tout entier à ce qu'il faisait en charmant celle dont il fixait l'attention, il troublait souvent celle qu'il semblait oublier*, a écrit la reine avec mélancolie. *Si son empressement était extrême pour me voir, il mettait le même feu pour tous les plaisirs qui l'en éloignaient et, s'il n'en est pas un qu'il ne m'eût sacrifié, il n'en est pas un non plus qu'il ne recherchât. Je le pressais de s'y livrer, honteuse du mouvement caché qui m'eût portée à le retenir, heureuse s'il m'eût désobéi, tremblant de le trouver docile... Malgré le désir que j'avais constamment de le revoir, je ne dis pas une seule fois : « Vous verrai-je demain ? » J'attendais toujours que ce désir vînt de lui...*

» *Beaucoup de dames semblaient s'occuper de M. de Flahaut. Je m'en apercevais. S'il me l'eût dit, je me serais reposée sur lui. Je ne cessais de lui répéter qu'il n'existe pas un sentiment solide sans la confiance, que la franchise rachète tous les défauts, que si nul de nous n'est parfait, au moins devons-nous tous être vrais. Vainement m'assurait-il qu'il ne pour-*

rait jamais en aimer une autre... Malgré toutes ces protestations, j'avais toujours à lui arracher l'aveu de quelque faiblesse et le présent comme l'avenir en était troublé. Je sentais trop avec ce caractère qu'il fallait m'habituer à n'être plus aimée un jour. Mais je voulais qu'il vînt me l'apprendre, me dire : « J'en aime une autre ».

Hortense souhaitait que Flahaut lui consacrât toutes ses soirées. Après tant d'années passées loin de Paris — de 1805 à 1810 — le jeune officier retrouvait les salons parisiens avec un plaisir évident, car il avait toujours aimé le monde. S'il allait chez Hortense presque chaque soir et se mettait au piano dès qu'elle l'en priait, il allait aussi chez les princesses sœurs de l'Empereur, chez la duchesse de Bassano où il rencontrait Narbonne, Lavallette, Ségur, son ami Rambuteau, chez la duchesse de Rovigo où il chantait des duos avec madame de Nansouty, sœur de madame de Rémusat. Enfin les habitués du salon de sa mère, Grande Rue Verte (aujourd'hui rue de Penthièvre), le voyaient le mercredi.

Il y avait encore les bals de la cour. Celle où avait régné Joséphine était libre de ton et les soldats y dominaient. La cour de la seconde impératrice fut gourmée et d'un ennui certain, aggravé par une pesante étiquette. Pourtant Napoléon désirait qu'elle fût brillante et animée. Il le souhaitait particulièrement dans cet hiver 1811-1812 où les bruits de guerre avec la Russie ébranlaient la confiance et ralentissaient le commerce.

Il décida donc que deux bals seraient donnés aux Tuileries, l'un paré, l'autre masqué, les 6 et 11 février 1812, et il invita les princesses, c'est-à-dire Caroline, arrivée en France depuis le 1er octobre 1811, et Hortense, à faire deux quadrilles.

Caroline n'avait pas séjourné à Paris depuis le mariage de l'Empereur, alors que la liaison d'Hortense et de Flahaut était tout juste soupçonnée. Lorsqu'elle découvrit que cette liaison durait, qu'elle s'était consolidée, qu'elle devenait une « habitude », qu'Hortense enfin y trouvait le bonheur, elle en conçut un dépit évident.

Les quadrilles lui parurent l'occasion de s'assurer un succès aux dépens de sa belle-sœur. Avertie la première des intentions de Napoléon, la reine de Naples se hâta d'inviter dans son quadrille, pour le bal paré du 6 février, les plus jolies femmes de la cour. Son quadrille fut donc surnommé le « quadrille des belles ».

Mais Hortense n'était plus la créature traquée que torturait Louis. Elle était désormais une femme indépendante et riche. Elle releva le défi et, avec l'aide de Flahaut, réunit les hommes les plus élégants de la société, qui tous étaient des amis de son amant. Ce fut le « quadrille des beaux ».

Le 11 février, le soir du bal masqué, la comtesse de Kielmannsegge nota : « *Le quadrille de la reine Hortense a été d'une beauté dont on ne peut se faire une idée... Cette fois on avait réussi à vaincre la difficulté à laquelle on s'était heurté jusqu'ici pour les travestis masculins* (la comtesse faisait allusion aux rires qu'avait provoqués le 6 février, lors du

quadrille de Caroline, la vue des chambellans et des écuyers déguisés en étoiles, en zéphirs ou en apollons). *Tous les hommes avaient fort bonne tournure, surtout MM. de Flahaut, Perrégaux, Anatole de Montesquiou...* »

Contente d'avoir réussi, d'être jeune, d'aimer et d'être aimée, Hortense ce soir-là s'abandonna à la joie sans soupçonner que c'était le dernier grand bal auquel elle assisterait aux Tuileries, que déjà les premiers craquements ébranlaient l'édifice impérial, qu'avant la fin de ce même mois de février, le grand quartier général avec Berthier — et avec Flahaut — franchirait le Rhin, en route vers la Russie.

***

Avec ce départ commence pour les amants une longue suite de séparations. Février 1812 à février 1813 : campagne de Russie. Mai 1813 à novembre 1813 : campagne d'Allemagne. Janvier à avril 1814 : campagne de France. Vingt mois d'absence en un peu plus de deux ans. Ces séparations, dangereuses pour les mariages, l'étaient encore bien davantage pour les liaisons. Le retour ramenait l'un près de l'autre des époux, des amants souvent infidèles, souvent devenus étrangers l'un à l'autre. En outre, la chute de l'Empire et la Première Restauration furent l'occasion tout à la fois d'un refus d'Hortense d'épouser son amant et de graves divergences politiques.

S'il n'avait pas la fidélité des sens, Flahaut avait celle du cœur et à Fontainebleau, au début d'avril 1814, tandis qu'il assistait à l'effondrement du régime, il pensait souvent à sa maîtresse et il envisageait que cette tragédie du moins réunirait leurs vies. L'Empereur disparu, dont la volonté seule avait maintenu un lien fictif entre Louis et Hortense, celle-ci allait recouvrer sa liberté et elle deviendrait sa femme. Flahaut le souhaitait et il l'écrivit à sa mère.

Fait curieux, Hortense refusa. Un ensemble de motifs durent intervenir. Elle avait été reine et ce titre flattait sa vanité. Allait-elle l'abandonner pour devenir la comtesse de Flahaut ? Allait-elle renoncer à sa liberté, à son indépendance de vie, à cette petite cour qui l'entourait ? Que pouvait-elle espérer en échange ? Une vie large sans plus, auprès d'un homme qu'elle aimait certes, mais avec égoïsme, pour elle-même plus que pour lui, un homme dont elle sentait qu'il ne lui serait pas fidèle. Elle recula donc par vanité, par goût d'indépendance, peut-être plus simplement parce qu'après douze ans d'un mariage malheureux, elle n'avait nul désir de tenter une seconde expérience.

Il y eut aussi l'intérêt de ses fils légitimes. Une telle union serait un aveu dont Louis profiterait pour lui arracher la garde de ses enfants. Elle ne pourrait même pas avoir auprès d'elle le petit Morny, à peine entrevu chez madame de Souza, car le reconnaître risquerait de compromettre la légitimité des princes. Ce fut ce dernier argument qu'elle dut invoquer auprès de Flahaut.

Celui-ci fut étonné. Il avait cru être chevaleresque, généreux, et la reine refusait de l'épouser. Pour un séducteur sans cruauté mais conscient de son charme, cet échec avait de quoi surprendre. « *Je suis désolé qu'elle n'ait pas pu arranger son divorce. Cela aurait aplani toutes les difficultés* », écrivit-il à sa mère le 16 avril, assez penaud.

Au même moment, des divergences politiques éloignèrent davantage encore les amants. Malgré tant d'expériences féminines, Flahaut n'avait pas discerné chez Hortense une amertume remâchée, une ambition latente qui la jetèrent à de déplorables inconséquences. Redevenue uniquement Beauharnais, oubliant ce qu'elle devait, sinon aux Bonaparte, du moins à Napoléon, Hortense, ce même 16 avril où Flahaut annonçait son refus à madame de Souza, alla rejoindre Joséphine à Malmaison. Elle y trouva le tzar et dès lors ne pensa plus qu'à obtenir, grâce à lui, grâce à son amitié amoureuse, un rang à la cour — à la cour de Louis XVIII... Le 30 mai, elle était faite duchesse de Saint-Leu.

Flahaut, lui, ne se rallia pas au nouvel ordre de choses. S'il se laissa présenter aux princes — il y était tenu en tant que lieutenant général — ce fut à contre-cœur et il refusa d'aller voir le tzar, même de risquer une rencontre chez Hortense. C'est dire, Alexandre ayant été le visiteur assidu de la reine pendant tout le mois de mai et jusqu'à son départ pour l'Angleterre le 2 juin, que Flahaut, à son retour à Paris, s'écarta d'une maîtresse dont l'attitude le heurtait.

S'il fuyait les milieux officiels, Flahaut était trop sociable pour se cantonner Grande Rue Verte. Le salon de madame Alexandre de Girardin réunissait les mondes divisés — le général de Girardin hier aide de camp de Berthier sera demain capitaine des chasses de Louis XVIII et plus tard grand veneur de Charles X. Avec ses amis La Bédoyère, Latour-Maubourg, Canouville, Lascours, Flahaut allait presque tous les soirs chez les Girardin. Il y retrouvait madame Alfred de Noailles, veuve de son ami tué à la Bérésina et fille de cette duchesse de Mouchy qu'aima Chateaubriand. Jolie et plaisante, d'une grâce incomparable, madame Alfred de Noailles avait vingt-trois ans. Mariée à dix-sept ans à son cousin germain, elle avait été l'épouse fidèle et un peu froide d'un mari très épris. Elle l'avait pleuré avec sincérité, mais aujourd'hui le retour des Bourbons la rendait au monde, et sa jeunesse retrouvait le goût de vivre.

Elle entreprit de conquérir au roi ce charmant Flahaut. Il semble bien que de la politique, ils aient passé à de plus tendres propos. Du moins le bruit en courut avec persistance, et Hortense ne dut pas l'ignorer — si l'on en juge par l'aigreur de ses Mémoires.

L'oisiveté, l'absence de la reine qui, après une saison à Plombières et un voyage à Bade s'attardait à Saint-Leu, n'incitaient évidemment pas Flahaut à la fidélité. Mademoiselle Mars était alors la comédienne la plus en vue du Théâtre-Français. Flahaut lui plut, elle le lui dit, et il devint son amant.

La liaison d'Hortense et de Flahaut allait-elle se dénouer ? Non pas. Au

retour de l'île d'Elbe, de nouveau sous l'influence de Napoléon, Hortense se retrouva elle-même et les jours de Malmaison, après Waterloo, la rapprochèrent de Flahaut. Malgré les errements politiques de la reine, malgré ses infidélités à lui, celui-ci restait attaché à la mère de son fils par des liens de tendresse et d'habitude. Aussi, à la fin de juillet 1815, lorsqu'il arriva à Paris, revenant de l'armée de la Loire, Flahaut demanda et obtint de Fouché un passeport pour Aix. De la Savoie, à la veille de redevenir piémontaise, il espérait passer à Genève où Hortense s'était rendue. Il était désireux, une fois encore, d'unir sa vie à celle de sa maîtresse.

Les brimades des royalistes facilitèrent d'abord cette réunion, la compromirent ensuite et la jalousie d'Hortense agrandit le fossé que creusait déjà l'éloignement.

Sur les instances d'Auguste de Talleyrand, le ministre du roi en Suisse, la diète de Zurich expulsa la fille de Joséphine et la reine arriva à Aix, au début d'août 1815. Le 12 au soir, elle vit apparaître Flahaut. « *Il venait me rejoindre et me consacrer sa vie, mais je lui fis remarquer que ma position pouvait compromettre la sienne, comme sa présence nuire à ma réputation, qu'il fallait s'éloigner jusqu'au jour où, mieux établie, il me serait permis de m'entourer de mes amis.* » Si l'on en juge par ces lignes prudentes, Hortense restait très décidée à ne pas devenir la femme de son amant.

Deux jours plus tard, le baron Finot, préfet du Mont-Blanc, effrayé par cette réunion d'impérialistes, vint à Chambéry « *faire parler à madame de Saint-Leu de la convenance qu'il y aurait pour ses propres intérêts à ce que M. de Flahaut prît lui-même le parti de s'éloigner d'Aix pendant le temps qu'elle y résiderait.* » Etant donné les dispositions de la reine, l'observation fut bien accueillie. « *M. le comte de Flahaut a dû quitter Aix ce matin* », ajoutait Finot le 15 août, avec soulagement.

Flahaut partit d'Aix vers onze heures. Sans hâte, sous un soleil brûlant, il prit la direction de Genève où il pensait se fixer assez près d'Hortense pour avoir aisément de ses nouvelles. « *Quoique ce fût à peine une séparation*, a écrit tristement celle-ci, *je ne sais quel pressentiment me la rendait plus pénible que toutes les autres, tant mon cœur était oppressé en lui disant adieu.* » Flahaut, lui, ne soupçonnait pas, ce 15 août 1815, qu'une liaison de sept ans prenait fin.

***

Pendant trois semaines, Flahaut s'efforça de se fixer à proximité d'Hortense. La Suisse refusa de le recevoir et obtint même son expulsion de Chambézy, hameau trop proche du Léman. Flahaut se décida alors à gagner Lyon et à se mettre sous la protection du commandant autrichien, le comte de Bubna, qu'il connaissait de longue date. Tandis qu'il

s'engageait ainsi sur le chemin de l'exil, dans l'ordre sentimental, une complication se produisit. Laissons parler Hortense : « *Depuis le départ de M. de Flahaut, il était revenu de l'armée de la Loire des lettres à son adresse. Les renvoyer à Lyon où il s'était retiré, pouvait lui être nuisible. D'un autre côté, elles renfermaient peut-être des choses importantes pour lui. J'avais sa confiance ; je les ouvris sans me croire coupable d'indiscrétion ; que devins-je, grand Dieu ! en lisant les expressions passionnées d'une femme qui paraissait liée avec lui et qui se flattait de posséder son amour !* (Il s'agissait de lettres de mademoiselle Mars.) *Au même moment toute autre douleur disparut à mes yeux...*

» *Après avoir été longtemps en proie à toute l'agitation de mon cœur et à tout le désordre de mes idées, je réunis le peu de forces qui me restaient et je parvins à lui écrire. Dans ma lettre je l'accusais et je le plaignais tour à tour. Elle se terminait par l'engager à rejoindre celle dont l'amour devait lui être bien précieux puisqu'il lui avait sacrifié une affection comme la mienne. Je promettais pourtant de rester encore son amie, à la seule condition : celle d'avouer la vérité. Après ce pénible effort sur moi-même, je tombai dans le plus grand anéantissement...* »

Flahaut fut troublé par les reproches d'Hortense. Ce n'étaient pas les premiers, mais c'étaient les plus graves, les mieux fondés. Ils pouvaient entraîner une rupture qu'il ne souhaitait pas. Il gardait pour Hortense une affection qu'il eût aimé lui prouver alors qu'elle était malheureuse et délaissée. Il regrettait donc un incident qui n'avait pas grande importance à ses yeux d'homme à bonnes fortunes, mais qui faisait souffrir une femme jalouse et rendait plus précaire leur liaison.

« *Je suis vraiment malheureux de la tournure qu'ont prise les choses avec ma cousine* (Hortense), écrivit-il à sa mère au début d'octobre. *De vieilles lettres sont arrivées pour moi à Aix ; elle se les est fait envoyer et les a ouvertes. Parmi elles, il y en avait une de mademoiselle M... qui l'a bouleversée et lui a donné une fièvre nerveuse... Comme il me tarde de retourner auprès d'elle. Je ne peux le faire qu'avec les passeports que je t'ai demandés. Si je ne les obtiens pas, je courrai tous les risques pour la rejoindre...* »

Tandis qu'il indiquait ainsi à sa mère ses inquiétudes et sa tendresse, Flahaut s'employait à calmer Hortense et à panser une blessure où l'amour-propre avait sa part. « *Je reçus la réponse de M. de Flahaut,* écrit gravement la reine. *Son désespoir m'effraya. Il regrettait de n'avoir pu trouver, avec tant de braves, la mort à Waterloo. Il voulait, malgré tous les dangers, venir s'expliquer avec moi, obtenir son pardon. Je le lui défendis expressément. Sa douleur me faisait pitié ; il me jurait dans les termes les plus touchants que son cœur n'avait jamais cessé d'être à moi, mais rien ne me satisfaisait. Je l'aurais cru, je l'aurais plaint, je l'aurais aimé encore s'il m'eût dit : j'en aime une autre. Du moins j'aurais trouvé quelque calme dans cette assurance, au lieu que ses serments nouveaux de tendresse et de dévouement m'agitaient de trop de sentiments*

contraires pour ne pas accroître ma souffrance. Vainement l'idée de son désespoir venait la suspendre par intervalle : le charme était détruit. J'avais été trompée : je voulais bien pardonner, mais je ne pouvais oublier. »

Madame de Souza était une femme du XVIIIe siècle, nous l'avons dit : elle prit la chose avec philosophie, trop de philosophie, trouva son fils avec une évidente irritation. « *Tu te trompes. Il y a des natures avec lesquelles les accommodements sont impossibles. On peut se réconcilier, mais ce n'est plus jamais comme avant.* » Flahaut ajoutait — le choc causé par les reproches d'Hortense s'amortissait déjà et il n'était plus question de courir tous les risques pour rejoindre une femme qui le lui défendait expressément : « *Je ne peux quitter cette ville sans passeports. Je les attends avec impatience. J'aimerais beaucoup en avoir un pour l'Angleterre...* »

Entre temps, avec une constance qui touche et divertit tout à la fois, car elle était faite à parts égales de sincérité et d'inconscience, d'indifférence et d'affection, Flahaut accumulait auprès d'Hortense les déclarations propres à l'apaiser.

« *M. de Flahaut m'envoya le compte rendu de sa vie. Son attachement pour moi l'avait seul remplie, disait-il, mais il avait redouté mes idées de perfection. La pureté de mon cœur n'aurait pu comprendre la faiblesse du sien et, lorsqu'il fut coupable d'un moment d'entraînement, la crainte de perdre mon estime avait arrêté sa confiance... Lorsqu'il était venu se dévouer à moi, paraissait-il regretter quelque chose ? N'étais-je pas l'unique intérêt de sa vie ?*

» *Je l'aimais trop,* ajoute Hortense, et ceci reste émouvant après tant d'années, *j'avais trop besoin de me reposer sur quelque idée consolante pour ne pas le croire et je me rattachai de nouveau à l'affection, moi qui avais juré peu de temps avant, de ne plus m'y fier.* »

A Paris, madame de Soûza continuait de penser que c'était beaucoup de bruit pour rien. Elle envoya des conseils optimistes qui tombèrent à contre-temps. « *A quoi penses-tu quand tu me dis de pardonner ? C'est moi qui demande constamment pardon* », lui répondit Flahaut avec lassitude. Il ajoutait, ce qui prouvait qu'il avait sondé la fragilité accrue des liens qui l'unissait à Hortense : « *Pour ce qui est de toute idée de bonheur, c'est fini. L'impression a été faite et ne peut plus s'effacer.* » Le 21 octobre, à la veille de quitter Lyon pour Francfort et l'Angleterre, Flahaut concluait : « *Notre bonheur est détruit.* »

***

Flahaut ne se trompait pas lorsqu'il écrivait ces mots désabusés. Un an encore sa liaison avec Hortense survécut. En octobre 1816 enfin, la reine, avertie des projets de mariage anglais de son amant, consciente que Flahaut ne cherchait à la rejoindre que par un « *sentiment plutôt*

noble que tendre » se résolut à rompre. Le refus de devenir sa femme, la constante jalousie d'Hortense, l'absence enfin avaient émoussé l'affection de Flahaut. Il accepta aisément, peut-être avec soulagement, une décision qui lui permettait, sans remords, de recommencer en Angleterre une nouvelle existence — une existence où, une fois de plus, une femme allait prendre en mains son avenir.

Le 19 juin 1817, Flahaut épousa à Édimbourg miss Margaret Mercer Elphinstone. Proche de la trentaine — elle était née en 1788 — pas jolie, intelligente et bonne, fort riche et héritière d'une pairie, la nouvelle comtesse de Flahaut était autoritaire et énergique. Jadis, madame de Souza et Talleyrand avaient aidé à la fortune de leur fils. Naguère Hortense avait soutenu la carrière de son amant. Dorénavant, Margaret Mercer entendait gouverner un mari conquis de haute lutte, en dépit de l'opposition de toute sa famille.

Les années de la Restauration furent des années de vie familiale, car Flahaut n'accepta jamais de servir les Bourbons. Ces années furent des années heureuses. Lady Blessington, la maîtresse de d'Orsay, n'écrivait-elle pas, en 1828, après avoir dîné avec Flahaut : « *Il est si agréable et si distingué que nul ne peut discuter le goût de lady Keith* (la comtesse de Flahaut). » Très différents, les époux s'entendirent bien, peut-être parce qu'ils se complétaient, peut-être aussi parce qu'ils s'étaient épousés alors qu'ils n'étaient plus très jeunes. La contribution du mari dans cette entente fut un caractère égal, une affection sincère, un agrément de vie de chaque jour, en même temps qu'une facilité à se laisser diriger par une femme qui eût souffert s'il lui avait fallu se plier à une forte volonté conjugale. En échange de cette indépendance de vie, madame de Flahaut fut tolérante et sut fermer les yeux sur les écarts sans lendemains d'un époux dont elle avait compris, peut-être au premier regard, qu'il ne pouvait pas être fidèle. Si elle fut tolérante, elle fut bonne aussi. Très attachée à son mari, regrettant de ne pas lui avoir donné le fils que tous deux désiraient, elle eut le cœur assez bien placé pour accueillir Morny.

L'avènement de Louis-Philippe rouvrit l'avenir à l'ancien aide de camp de Napoléon et la comtesse de Flahaut intrigua pour assurer à son mari la haute fonction diplomatique qu'elle désirait pour lui. Il y fallut presque dix ans. En septembre 1841 enfin, Flahaut fut nommé ambassadeur à Vienne. Il le demeura sept ans, jusqu'à la chute de la monarchie de Juillet, jusqu'à celle de Metternich.

A partir de décembre 1851, ce fut l'influence de Morny qui régit la carrière de son père. Flahaut fut successivement sous le Second Empire, sénateur, ambassadeur à Londres, enfin grand chancelier de la Légion d'honneur. Il mourut au palais de Salm, le 1er septembre 1870, alors que le canon de Sedan commençait à gronder.

Il n'y a sans doute que des destins individuels. Pourtant, si on la considère dans ses grandes lignes, l'aventure de Flahaut explique l'évolu-

tion d'une partie de cette génération née peu avant la Révolution et arrivée à l'âge d'homme à l'aube du Consulat.

Certains de ces jeunes hommes s'échauffèrent pour un idéal et prirent le goût de l'action à l'école des guerres de l'Empire. Exaspérés par la torpeur dévote et bourgeoise de la Restauration, ils se découvrirent ensuite révolutionnaires ou romantiques. Un Stendhal s'est formé en Italie et en Russie.

D'autres, au contraire, dont les meilleurs exemples sont les aides de camp de Berthier, les amants de Pauline, d'Hortense et des belles de la cour de Napoléon, furent si furieusement gâtés par les femmes pendant les mois de paix, si durement tenus par la main impériale pendant les mois de guerre, qu'une certaine faiblesse s'insinua chez ceux que leur caractère ne défendait pas.

L'Empire tombé, ces soldats héroïques, mais qui aimaient la bataille comme ils auraient jadis aimé un tournoi, aspirèrent à une vie facile. Avec l'Empereur, ils avaient enterré leur jeunesse. Les camps étaient clos. Épuisés par dix années trop ardentes, ils ne songèrent plus qu'à s'installer, qu'à « se ranger » dans les sinécures de la cour comme Girardin, dans la quiétude d'un mariage comme Flahaut.

FRANÇOISE DE BERNARDY

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

A TRAVERS L'ARABIE INCONNUE

par François Balsan *(Amiot-Dumont)*

M. François Balsan, qui préside la Société des Explorateurs Français, a la passion des déserts : depuis la fin de la guerre, il a parcouru — et ce n'est qu'une partie de ses itinéaires — le Kurdistan, le Beloutchistan, le Kalahari. L'an dernier, il a pris l'avion pour Aden, et il est allé se promener en jeep aux confins du Rob Al Khali, dont le géographe Mauretti disait que c'est une des régions les moins connues du globe, moins connue même que les deux calottes polaires. La petite ville de Shawba est-elle, comme les Arabes voudraient le croire, l'ancienne capitale de la Reine de Saba ? C'est très douteux ; elle se situait vraisemblablement plus à l'ouest, dans le Yemen. Peu importe. L'excellent et simple récit de M. Balsan nous décrit fort bien ce qui reste aujourd'hui d'une des provinces du royaume sabéen et de cette Arabie Heureuse qui, après quinze siècles de prospérité, semble s'être « saharifiée » vers le VIe siècle de notre ère : châteaux dans le sable, mines de sel, ruines antiques, surprises ou mystères pour les ethnologues et les archéologues. Trait caractéristique de l'époque actuelle : il n'est pas un sheik, ou shérif, un notable du pays sabéen qui admette qu'un Européen puisse n'avoir d'autre dessein, en venant chez eux, que de voir le monde ou de collecter des vieilles inscriptions. Tous rêvent de trésors ensevelis et de pétrole. Un coup de sonde heureux pourrait les rendre, comme hier Ibn Séoud, milliardaires.

P. F.

(Suite de la chronique bibliographique page 128.)

CHARLEMAGNE, LE MOUSSAILLON ET LE BŒUF GRAS

par Roger Bastide

Lorsque le Portugal découvrit et colonisa le Brésil, il venait à peine de sortir du moyen âge. Il conservait encore, profondément enracinée dans les âmes, la tradition des chevaliers, de la reconquête du pays sur les Mores, des croisades marocaines. Les preux de Lusitanie étaient considérés comme les dignes fils de Charlemagne et de Roland, ils en avaient continué leurs exploits et porté leurs grands coups d'épée jusque sur la terre de Berbérie. Les premiers colons du Brésil, fussent-ils mozarabes ou chrétiens neufs, apportèrent de l'autre côté de l'Océan le souvenir héroïque de la lutte contre les Musulmans ; ce souvenir s'est maintenu jusqu'à maintenant. On vend encore, dans les foires du Nord-Est, de petites brochures mal imprimées qui chantent en vers populaires les gestes des douze preux de Charlemagne ; les aveugles célèbrent, en s'accompagnant de la guitare, les amours des chevaliers et des jolies filles d'autrefois ; lorsqu'il y a quelques années, pour construire la ligne de chemin de fer de São Paulo-Uruguay, on dut exproprier quelques *cabocles* [1], ceux-ci se révoltèrent sous la conduite de prophètes ins-

1. *Cabocles.* A l'origine, ce mot désignait les Indiens civilisés ; puis, à cause du mélange des races, de la fusion, dans l'intérieur, du sang blanc et du sang indigène, il a fini par désigner les paysans en général, surtout dans le nord du Brésil.

Ci-dessus, photo de la cérémonie du bœuf (*Danse, mon bœuf, danse*).

pirés, ils créèrent une milice pour combattre les ouvriers de la voie ferrée et les policiers ; et cette milice mystique, ils l'organisèrent sur le modèle de la cour de Charlemagne.

Le cinéma et la radio, la radio surtout, commencent à désagréger le folklore traditionnel. Cependant, dans l'intérieur, le *sertão* comme on l'appelle, les progrès de la civilisation mécanique n'ont pas encore totalement desséché les sources vives de la poésie populaire. Les occasions de fête sont rares ; les gens sont dispersés sur de vastes étendues, mais on se rend au village pour y apporter les produits des champs ou y écouter la messe. Ces villages perdus maintiennent ainsi les pièces de théâtre, les ballets dramatiques qui perpétuent au xxe siècle les dernières survivances de la civilisation médiévale. Et d'abord les jeux des Chevaliers (les *Cavalhadas*). Parfois de simples jeux, comme ceux des gardians de la Camargue, le jeu du ruban, le jeu de la bague. Mais aussi, la lutte des Chrétiens contre les Mores. Deux groupes de paysans, les Chrétiens et les Mores, opposés par leurs couleurs, leurs habits, leurs titres, s'affrontent sur la place publique, au milieu des cris des enfants, des rires des femmes, des applaudissements et de la poussière violette, échangent leurs Ambassades, caracolent devant des châteaux forts de planches et de bambous, et se donnent force coups de lances, Charlemagne contre Ferrabras. Ce fut jadis un divertissement de nobles, il reste l'apanage des gros propriétaires fonciers, de ce que l'on pourrait nommer l'aristocratie du cheval.

Mais les nègres sont venus, comme esclaves, dans les plantations de canne à sucre, de tabac, dans les mines. Certes, ils avaient conservé de l'Afrique perdue, des dieux, des danses et des chants nostalgiques. Mais l'Église s'est efforcée de les amener au christianisme, non pas en les déracinant, mais au contraire en s'appuyant sur leurs propres traditions africaines. En particulier sur l'existence de Royautés tribales, sur les luttes entre clans, sur le goût des processions joyeuses. Les jésuites ont transformé les rivalités tribales, selon le modèle du folklore européen, en rivalité entre Mores et Chrétiens, mais naturellement, c'étaient les noirs qui représentaient, dans cette métamorphose, la cause sacrée du christianisme. Qui luttaient pour la Croix et qui, finalement, convertissaient les mahométans. Telle fut l'origine des *Congos* ou *Congadas*. Elles sont, on le voit, une réplique plébéienne des *Cavalhadas*. Le folklore est fluide et mobile, il passe d'un groupe à un autre, mais il respecte toujours, dans ses transformations, les différences de statut social. En émigrant du blanc au nègre, du groupe des seigneurs au groupe des esclaves ou fils d'esclaves, le cheval a été abandonné, et la lance des antiques tournois : les noirs se battent à pied, avec des épées de laiton ou des morceaux de bois. La *Cavalhada* blanche ignore le rythme, elle est mêlée et furie ; elle n'a d'autre musique pour l'accompagner que le hennissement des chevaux, les cris des hommes dressés sur leurs étriers de cuir ou d'argent. Le noir recrée le rythme, qui est un des traits essen-

tiels de sa civilisation, du battement cadencé de ses épées de bois, et ressuscite dans ces fêtes catholiques de son piétinement le martellement sourd des tam-tams au milieu des grandes forêts nocturnes de l'Afrique.

Il est possible encore aujourd'hui d'assister sur les places des églises, par les journées chaudes de la Noël et du Nouvel An, à l'échange des Ambassades entre la reine Ginga, les rois mores et les princes africains. Mais le More orgueilleux refuse de s'agenouiller au pied de la Croix, il préfère la bataille ; les armes se croisent, les chants de foi ou de mort montent, nasillards, vers le ciel implacablement bleu ; brusquement le combat s'arrête. C'est que le fils du Roi africain est tombé, mort. Près du jeune corps étendu, immobile, la mère fait entendre ses lamentations, elle pleure sans bouger, statue de bronze de la désolation, jusqu'à l'arrivée du sorcier. Le féticheur se penche sur le corps sans vie, il dessine sur le cadavre les gestes de la magie rituelle, il suscite la vie de la décomposition commençante, fait surgir le souffle des entrailles déjà froides. Le prince renaît, il se relève, il reprend l'épée tombée, il marche à la tête des noirs dansants, il triomphe des Mores, mais il ne veut pas les tuer, il leur laisse la vie et les conduit au christianisme. Cet élément de la mort et de la résurrection est un des thèmes favoris du folklore brésilien. Nous le rencontrerons à nouveau tout à l'heure. Il est curieux pour un Français de retrouver au cœur du Brésil, le cycle médiéval des chansons de geste continué par des nègres et de voir défiler, dans les petites rues villageoises, un Charlemagne d'ébène ou un Roland sénégalais.

Nous rencontrerons des métamorphoses analogues dans le cycle portugais des grandes découvertes maritimes. Mais ce cycle ne nous éloigne pas non plus de la France. Les mamans de chez nous aiment chanter à leurs enfants l'histoire du petit mousse que l'on tire à la courte paille et qui doit être mangé à la sauce au laurier :

Il était un petit navire
Qui n'avait ja-jamais navigué,
Ohé ! Ohé !

Cette histoire s'est liée au Portugal avec le mythe de la conquête des Océans, de l'expansion coloniale en Afrique ou en Asie, et a donné naissance à toute une série de pièces de théâtre populaires, jouées par les populations de pêcheurs, sur les villes du littoral atlantique, rythmées par la double musique des guitares et des vagues marines. Ce nouveau cycle d'invention folklorique continue d'ailleurs celui de la lutte contre les Mores ; l'exploration des mondes inconnus, des lieux de tempêtes et de monstres, prolonge la Reconquête ; le navire perdu, ballotté par les flots irrités, où l'on tire à la courte paille, pour savoir qui sera mangé, du moussaillon ou du capitaine, connaît bien des aventures qui auraient plu au Rimbaud du *Bateau Ivre*, et entre autres la rencontre avec les pirates berbères.

La pièce, ou mieux le ballet dramatique portugais a été porté au Brésil, où il continue à vivre sous le nom de *Nau Catharinete*. C'est qu'au début de la colonisation, les Portugais ont tenté de transplanter sur la nouvelle terre leurs institutions sociales, ils ont repris leur système des corporations de métiers, avec des représentants élus auprès des Chambres ; et chaque corporation était obligée, le jour des fêtes nationales ou religieuses, de « danser » quelque divertissement. Les boulangers une danse indigène, le *Caiapo*, les vendeuses de la rue un *batuque* nègre, les pêcheurs ou les couteliers *la Nau Catharinete*. Cette organisation médiévale des métiers a disparu ; les noirs comme les blancs prennent part actuellement au ballet, quelle que soit leur profession d'origine, mais tandis que les *Cavalhadas* ou les *Congadas* dominent à l'intérieur, le drame du navire perdu en mer et le miracle du petit mousse ne se jouent que sur le littoral. Le chant de la mer remplit de sa musique sauvage les intervalles entre chaque tableau.

Les matelots mettent la dernière main aux préparatifs du départ, tandis que leurs femmes ou leurs fiancées pleurent, et que la foule des curieux dit la traîtrise de l'Océan :

Marins, n'embarquez pas,
Car la mer est profonde.
La mer est une femme
Qui trompe tout le monde.

Mais les matelots aiment l'aventure, le vent salé qui brûle la peau, les femmes de couleur que l'on étreint sur des plages mystérieuses. Ils partent, malgré les larmes des épouses ou des mères. Ils rencontrent d'abord les Mores, ils abordent près de leur château, ils en font le siège, ils le prennent d'assaut, ils apportent le culte de la Vierge Marie aux infidèles. Et les voici de nouveau qui s'éloignent, des étoiles nouvelles apparaissent, la nef vogue sept ans au hasard des courants ou des vents, la tempête déchiquette les voiles, abat les mâts, les vivres enfin viennent à manquer. Mais la Vierge n'abandonne jamais les marins en détresse. Un miracle sauve le mousse ou le capitaine qui devait être mangé et la pièce s'achève par le retour de *la Nau Catharinete :*

— *Monte, monte, moussaillon,*
Au sommet du mât royal,
Si tu vois la terre d'Espagne,
Ou les plages du Portugal.

— *Je ne vois point la terre d'Espagne,*
Ni les plages du Portugal.
Je vois sept épées pour te tuer.
Toutes pour te tuer.

— *Monte, monte, moussaillon,*
Au sommet du mât royal,
Si tu vois les terres d'Espagne,
Ou les plages du Portugal.

— *Ah ! je vois les terres d'Espagne*
Et les plages du Portugal.
Je vois aussi trois jeunes filles
Dedans un jardin d'orangers.

Une, assise, est en train de coudre,
L'autre tourne son rouet,
Mais la plus belle de toutes,
Au milieu, est en train de pleurer.

Cette vision des trois jeunes filles, parmi les fleurs odorantes et les fruits, symbole de la patrie enfin retrouvée, permet à l'idylle de se mêler à l'épopée des grandes découvertes maritimes — et incorpore à l'histoire du petit mousse le folklore des rondes enfantines, où il faut choisir une fiancée, donner un gage à la plus belle, savoir choisir entre un royaume et une fille, entre une nef — et quelle nef, la nef Catherinette elle-même — et la saveur des lèvres de la bien-aimée.

Si le théâtre populaire reprend ainsi quelques-uns des thèmes de la civilisation européenne du moyen âge sous les Tropiques, il est aussi capable d'originalité et de se donner ses propres thèmes dramatiques. L'exemple le plus typique est celui de *Danse, mon bœuf, danse*, que l'on retrouve, sous des formes diverses, de l'Amazonie jusqu'à la pampa, par conséquent de l'extrême nord à l'extrême sud du Brésil, et qui d'ailleurs, sous l'influence du cirque, de la radio, des revues de fin d'années, ne cesse de se transformer pour prendre les formes les plus inattendues. L'origine de ce ballet reste encore un mystère. Peut-être y a-t-il, ici aussi, à ses débuts un élément européen, la promenade du bœuf gras à Pâques, que nous avons connue lorsque nous étions tout petit, et qui semble maintenant avoir disparu de nos campagnes. Peut-être également, comme le suggère Arthur Ramos, les Bantous totémiques de l'Afrique-Équatoriale portugaise ont-ils repensé cette procession animale à travers leur mentalité mystique et y ont-ils ajouté le rituel de la mort et de la résurrection du bœuf-totem. Cependant, le noir n'occupe pas en général une grande place dans le *Bœuf, mon bœuf, danse* qui domine surtout dans les régions d'élevage, où il y a peu d'Africains, mais où coule par contre le sang indien. Il est difficile de retrouver les chemins historiques qui ont conduit les trois races constitutives de l'ethnie brésilienne, la blanche, la rouge et la noire, à créer, de leur fraternelle coopération, ce ballet multicolore, où le comique s'associe à un cauchemar surréaliste.

Bien que l'on rencontre cette danse un peu partout au Brésil et qu'il existe même au Mexique un divertissement qui ait quelque analogie avec

la Danse, mon bœuf, danse, il me semble que l'on doit lier ce ballet à la zone d'élevage du Nord-Est, aux terres de sécheresse et de plantes épineuses, à la civilisation du cuir. La pièce a dû prendre naissance, avant de connaître une plus vaste expansion, parmi ces vachers, en général taciturnes, carapaçonnés de cuir, que le film de *O Cangaceiro* a popularisés en France. Tout leur folklore, en effet, tourne autour de la pluie et du bœuf. Leurs aèdes célèbrent, au cours des veillées, les exploits de leurs taureaux, ceux qui ne veulent pas se laisser domestiquer, ceux qui fuient vers les savanes lointaines pour échapper aux lacets de l'homme, le Bœuf Étoile, le Bœuf Espoir. On dirait que sur cette terre ardente, brûlée de soleil, craquelée de chaleur, ces vachers ont senti le lien mystique qui unit le bœuf au soleil et retrouvé, dans leur solitude, une catégorie archaïque du sacré.

Le schéma du jeu est simple. Une troupe déguisée parcourt pendant des journées les chemins caillouteux qui conduisent d'une ferme à l'autre. A chaque maison, elle demande la permission au maître de s'amuser dans la cour. Le bœuf, fait d'une carapace en carton, recouverte d'une étoffe tachetée de teintes violentes, danse pour la plus grande joie des spectateurs, donnant des coups de corne à droite et à gauche, épouvantant le public par ses cabrioles, jusqu'au moment où, exténué, roué de coups par le nègre qui le conduit, il s'affaisse sur le sol et meurt. Alors a lieu « le testament du bœuf » qui rappelle, sous une forme plaisante, ces deux Testaments que Villon a écrits chez nous, dans la prison, entre les rires et les larmes. Mais qui rappelle aussi les coutumes africaines du partage du gibier chez les chasseurs de la brousse, partage qui ne se fait pas au hasard, qui est réglé par la tradition, selon la structure sociale du clan, au chef tel morceau, au prêtre tel autre, au chasseur telle portion, à son père, à son beau-père, aux femmes et aux enfants telle autre portion bien déterminée. Ce qui laisse à ce Testament la même équivoque que celle que nous avons rencontrée aux origines du ballet, entre l'Europe médiévale et le totémisme africain.

Le filet
Pour le coloné[1]
La chair de la queue
Pour les jeunes pas bilieux
La tripe bien lavée
Pour les femmes mariées...

Le vacher arrive, il fait poursuivre le nègre coupable par le *Capitaine de la brousse,* qui réussit finalement à l'attraper et à l'enchaîner. Puis il appelle le médecin, espèce de clown de cirque, armé d'une lancette et de la seringue à lavement. Dans d'autres versions, le médecin est remplacé par le curé, qui joue le rôle de sorcier, avec sa robe noire et

1. On donne le nom de colonel, à l'intérieur du *sertão,* aux grands propriétaires fonciers, bien qu'il n'existe plus depuis longtemps de garde nationale.

ses patenôtres. Dans les deux cas cependant, le même complexe joue, celui du ressentiment de l'homme rural contre celui qui vend, pour de l'argent, la santé du corps ou le salut de l'âme, la réaction de l'homme qui préfère le rebouteux au médecin, réaction liée à l'anticléricalisme d'hommes pourtant profondément catholiques. En tous cas, le médecin, d'un lavement, ou le curé, de quelque signe de croix, ressuscite le bœuf qui se lève sur ses pattes, tressaille un peu et se remet à faire des cabrioles. La ronde se forme, entraînant tous les personnages du drame, fêtant le triomphe de la vie sur la mort, avant le départ vers d'autres fermes et l'apparition des premières étoiles.

Mais sur ce schéma primitif, qui ne comprend que quelques personnages, — le bœuf « Janvier » ou « Étoile », le conducteur nègre, sa femme Catherine, le Maître : le « Cheval Marin », peut-être parce que les Portugais venaient de l'autre côté de l'Océan et conservaient ainsi un prestige marin pour leurs esclaves et leurs serfs, le Capitaine chargé de poursuivre les esclaves fugitifs, — la fantaisie populaire a brodé un tissu de cauchemar. On dirait que tout ce qui se cache au fond de l'âme paysanne de terreur superstitieuse devant les monstres de la nuit, devant les bêtes inommées de la forêt et que toute l'angoisse des premiers colons en face d'une terre barbare, remontent du passé pour s'extérioriser ou se sublimer dans la poésie du ballet : des Êtres étranges, les Serpents aux yeux de feu, le Turubibita, le « Grandit, grandit » monté sur ses échasses, et qui se rapetisse ou s'allonge suivant les occasions, les Ames de l'autre monde, enveloppées de leurs suaires glacés, l'homme à la tête de citrouille, regardant de ses orbites fixes, deux trous bien ronds percés dans la courge, toute une armée de dragons et de spectres, d'animaux fantastiques ou d'ogres dévorants viennent s'agiter, faire flotter leurs voiles blancs, jeter l'épouvante et mêlent au ballet du bœuf mort et ressuscité le ballet mythique des Dieux et des Morts.

Dans le sud au contraire (si l'on excepte l'État de Santa Catarina, où il y a aussi un monstre qui effraie les enfants, le bermuncia), c'est l'élément comique qui domine. Le *Bœuf, mon bœuf, danse* devient alors le centre de toute une série de saynètes caricaturales ou satiriques, analogues à celles de nos soties ou fabliaux, le gendarme trompé par le voleur, le marchand ambulant et la femme rusée, la belle-mère acariâtre et son gendre affolé, le mari pris entre les criailleries de sa femme et les sourires de sa domestique mulâtresse. On se trouve ici dans une civilisation plus paisible, où l'Africain a introduit le goût du rire et le Portugais celui des plaisanteries. Le sacré a disparu. Le noir danse la samba. La femme remue ses fesses. Le nègre qui conduit le bœuf se transforme en clown pour égayer le public de ses histoires ou de ses grimaces, la face recouverte de farine, la bouche ouverte comme une grande fleur rouge au milieu de tout ce blanc. Et au lieu du monstre Turubibita, une chanteuse de radio égrène une enfilade de couplets sentimentaux.

Non, il ne faut pas chercher le véritable *Bœuf, mon bœuf, danse* dans la région de Rio, parmi les anciennes cités impériales de la canne à sucre ou du café, mais dans les zones des cactus, de la terre sans eau, des vachers pesants, bardés de cuir. Les éléments les plus primitifs et les plus lyriques du ballet, ce sont, autour du cadavre du bœuf, avant que la vie lui soit rendue, tous ces monstres émigrés de la grande forêt tropicale, des *tabas* d'Indiens nus, ou portés par les Africains de leurs pays d'origine, dévoreurs d'hommes ou mangeurs d'enfants, ces anciens masques qui présidaient aux danses rituelles des indigènes, interdits aux femmes et aux enfants, sous peine de mort, et qui gardent encore leur pouvoir terrifiant, ces antiques Dieux d'Initiation, secrets et redoutables, qui seront incorporés à la fête populaire. Ce sont ces craquements de branches, ces gémissements du vent, ces bruits nocturnes que le paysan a transformés en bêtes imaginaires, en spectres de gens assassinés sur une route déserte, en suicidés remontant des lacs salés, en serpents onduleux, en mules sans tête, en loups-garous hurlant à travers champ. Lorsque la nuit descend sur la troupe dansante au milieu d'une humble cour de ferme, ajoutant la peur séculaire de l'homme devant les ténèbres à l'angoisse mystique devant le mystère de la mort du bœuf, alors le ballet prend bien l'allure d'un cauchemar. Et il n'y a plus, pour faire fuir les terreurs et apporter la paix aux hommes, que la bénédiction de la Croix du Sud qui s'allume lentement en haut de la coupe céleste, comme les cierges d'une cathédrale.

ROGER BASTIDE

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

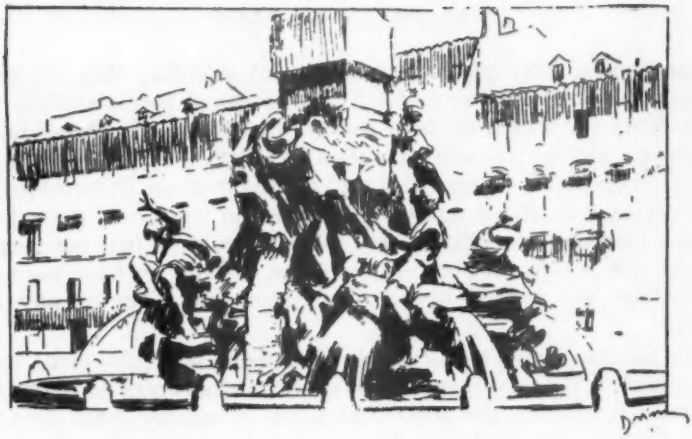
PIERRES FLAMANDES

par Yvan Christ (*Editions Monde-Paris. Diffusion française, 96, bd Montparnasse*)

Bel album précédé d'une pertinente étude de notre collaborateur Yvan Christ. Le travail porte sur les monuments civils et religieux de Flandre et sur ceux de la France septentrionale et des Pays-Bas qui leur sont apparentés. Les influences qui s'exercent dans ce cadre sont d'abord anglo-normandes et rhénanes ; un chef-d'œuvre sur ce plan : l'admirable cathédrale de Tournai. Du gothique dit brabançon la « pièce » la plus saisissante est en Hollande la cathédrale Saint-Jean, à Bois-le-Duc. Au XVIe siècle, le gothique flamand se baroquise. Il y a là une tendance du génie national qui explique l'accueil fait cent ans plus tard aux messages des architectes italiens. Tout en ce pays tend à s'orner. A la richesse des maisons gantoises du quai aux Herbes répond le faste de la Grand'Place de Bruxelles. Au reste, des beffrois aux béguinages, la liberté d'inspiration, la fantaisie qui ont fait naître les monuments rassemblés dans cet album enchanteront le lecteur. On goûte là les effets d'un luxe heureux. Une certaine richesse, le goût pour une orfèvrerie de la pierre seraient-ils liés à l'humeur marchande d'un peuple ? Faut-il rapprocher Venise et la Flandre et les opposer à la France du XVIIe siècle ? *Le classique, il faut en convenir,* écrit P. Fierens, *n'est pas flamand.* D'un certain point de vue, ce livre peut être rapproché de *l'Europe blessée,* ouvrage que nous avons signalé : d'Ypres à Louvain, Comines, Arras, que de monuments mutilés ou anéantis au cours des dernières guerres !

M. T.

(Suite de la chronique bibliographique page 135.)



IMAGES DE ROME

par Denise Bourdet

Il y a vingt-cinq ans ce qui frappait encore le voyageur qui arrivait à Rome pour la première fois, c'était ce que Stendhal appelait la « solitude immense » qui s'étendait à plusieurs lieues autour d'elle. Contemplée de ses collines, elle paraissait petite et ronde comme une perle, enchâssée dans une plaine bleutée où des pins séculaires ouvraient leurs parasols, coupoles d'ombres succédant à des coupoles de pierre.

A présent la campagne romaine est une banlieue ultra-moderne, dont les immeubles à sept étages se bousculent jusqu'à la villa Adriana, jusqu'à la villa Aldobrandini. Les fils à haute tension suivent ou enjambent la voie Appienne, de nombreux scooters sont appuyés contre les tombeaux où des statues mutilées veillent sur leurs ruines. Sur l'un d'eux des enfants ont installé une balançoire. Des cours de fermes entre des murs romains exposent leur fumier, leurs volailles. Des restaurants et des casse-croûtes désignent l'entrée des catacombes, les lilas et les glycines pèsent sur leurs fragiles constructions, partout la vie remplace la mort. Seules à l'horizon, la ligne des monts Albains et à l'ouest la barre dorée de la mer demeurent inaltérables.

Le soir, Rome est dessinée par les lumières. Les fontaines, les obélisques, les grandes basiliques, la place du Capitole sont illuminés avec art. Mais plus haut que le dôme de Saint-Pierre, un écusson géant éclairé au néon, célèbre une marque de *panettone*, un autre offense le ciel nocturne en y inscrivant en rouge et bleu le nom d'un vermouth.

Le jour, la circulation est indisciplinée et dangereuse. Combien

bruyante aussi, bien que les klaxons soient interdits. Mais les vespas, infiniment nombreuses, se faufilent à plein gaz et même arrêtées leurs conducteurs tiennent à en faire ronfler les moteurs. Le fleuve ininterrompu des piétons s'écoule au milieu des chaussées, les trottoirs sont trop étroits pour lui, et souvent il n'y en a pas. Sort-on avec quelque ami, se réjouissant de flâner à travers la ville, on s'aperçoit qu'un tapage infernal empêche tout échange de propos, et qu'il ne faut pas songer à marcher côte à côte, tant on est heurté par la foule, ou frôlé jusque sur les trottoirs par des autobus qui les empruntent pour exécuter leurs virages.

Mais pourtant, sur l'escalier de la Trinité-des-Monts des oisifs restent assis au soleil, et l'on voit encore des ruelles abandonnées entre des murs couronnés d'arbustes, des portails encadrés de marbre entre deux boutiques sordides, des fontaines dévorées par la mousse, des placettes de comédie italienne, des charrettes tirées par un mulet le long des courbes encaissées du Tibre, enfin l'on éprouve toujours ces continuelles surprises qui sont un des charmes de Rome.

Les Romains connaissent admirablement leur ville, chacun d'eux y a son coin favori, son église préférée qu'il veut faire admirer. Et ils ne manquent pas de s'appuyer sur d'illustres références. « Allez voir San-Pietro-in-Montorio. C'est par sa description que commence *Henri Brulard*. C'est en pensant que la *Transfiguration* de Raphaël, avant d'être « enterrée au fond du Vatican », y est restée deux cent cinquante ans, que Stendhal s'est écrié : Ah ! dans trois mois, j'aurai cinquante ans, est-il bien possible ! ».

San-Pietro-in-Montorio, c'est sur le Janicule une église sur une terrasse, et Rome offerte au regard. Le religieux qui fait visiter le temple que Bramante construisit au milieu d'un cloître exigu, sait un peu le français et est tout heureux de s'en servir. Il fait remarquer les proportions savantes qui donnent un noble aspect à ce petit édifice. Dans sa crypte minuscule toute ornée sur fond bleu pâle de stucs qui représentent la Passion du Christ, il soupire langoureusement : « C'est un vrai boudoir ». Dans l'église où des balustres de marbre sont faits d'angelots nus et potelés, il dit en les caressant de la main : « Comme ils ont du chic ». Ce capucin est charmant et son accent donne un ton d'exquise innocence à ses considérations.

« Allez voir, disent encore les Romains qui ont des lectures, San Onuphrio, que Chateaubriand aimait tant. » Lorsque celui-ci vint à Rome pour la première fois, en 1803, comme secrétaire d'ambassade auprès du cardinal Fesch, il assista le soir de son arrivée, d'un balcon aux environs du château Saint-Ange, à un feu d'artifice. Une fusée tomba près de Saint-Onuphre qu'elle éclaira un moment. Dès le lendemain, il s'y rendit. C'est là que le Tasse mourut et qu'il est enterré, Chateaubriand ne pouvait manquer d'en être ému, et ce lieu du Janicule devint une de

ses promenades de prédilection. « Si j'ai le bonheur de finir mes jours ici, je me suis arrangé pour avoir à Saint-Onuphre un réduit joignant la chambre où le Tasse expira... dans un des plus beaux sites de la terre, parmi les orangers et les chênes verts, Rome entière sous mes yeux, chaque matin, en me mettant à l'ouvrage, entre le lit de mort et le tombeau du poète, j'invoquerai le génie de la gloire et du malheur. » C'est cette phrase des *Mémoires d'outre-tombe* que notre ambassadeur auprès du Saint-Siège, le comte Wladimir d'Ormesson, fit graver sur une plaque, posée à Saint-Onuphre. L'endroit est toujours un des plus beaux sites de la terre, des chênes verts sont encore en bouquet auprès d'une vasque, et sur un tertre de gazon entouré de murs roses, les fleurs d'un arbre de Judée éclairent l'ombre d'un chêne dédié au Tasse. Balcon du ciel d'où Rome semble toute pareille à celle qui plaisait à Chateaubriand.

LES FOUILLES DE SAINT-PIERRE

Il n'y a pas si longtemps que l'on apercevait Saint-Pierre au bout d'une rue étroite. Lorsque l'on débouchait sur la place, la colonnade du Bernin en paraissait encore plus vaste, et les gigantesques proportions de l'Église donnaient l'impression que l'on arrivait dans un autre monde. Napoléon avait eu le dessein de marquer son entrée dans Rome par la démolition des maisons encombrant les abords du Vatican. Il n'en eut pas le temps, mais Mussolini n'hésita pas à exécuter ce projet. Un terrain vague remplaça d'abord ce quartier populaire, et depuis environ trois ans une voie triomphale va des quais du Tibre jusqu'à la place Saint-Pierre. Vue des marches de la basilique, elle s'accroche mal à la colonnade et les obélisques mesquins qui la bordent et supportent de vilains lampadaires ne sont pas d'un effet heureux. Les boutiques de cadeaux-souvenirs et d'objets pieux s'y succèdent, quelques cafés aussi permettent aux pèlerins harassés de se reposer. Les cars et les autobus qui arrivent maintenant jusqu'à la place y couvrent le bruit des fontaines, et l'immense cité vaticane a perdu un peu de son inaccessible mystère.

Celui-ci demeure pourtant dans ce qu'on appelle les grottes de Saint-Pierre, grande crypte formée par la basilique de Constantin. Lorsque l'on voulut en 1939 y placer le lourd sarcophage de Pie XI, on dut creuser profondément pour lui faire sa place. Et l'on découvrit un cimetière où des sépultures chrétiennes avaient succédé à un columbarium païen. Par un passage creusé à travers le mur de la basilique constantinienne, on commença des fouilles, qui ne sont montrées au public que sur une autorisation spéciale, les accès en sont étroits et l'on n'y peut circuler que par petits groupes.

On y voit des peintures et des mosaïques appartenant au culte de

Bacchus. Une longue inscription sur un mur publie le Testament de Popilius Héraclée. Une salle est creusée de niches, mais les statues dissoutes n'y ont laissé que l'ombre de leurs gestes, comme les victimes de Hiroshima la leur à l'endroit où elles furent foudroyées. Des chapelles funéraires et de riches mausolées en stuc sont les premières tombes chrétiennes. Dans la salle des mosaïques constantiniennes, l'une d'elles représente le Christ comme Apollon sur un char, et des rinceaux de feuilles de vigne évoquent encore Bacchus. Des graffiti datés du IIe siècle prouvent que les pèlerins eurent toujours le mauvais goût de laisser une trace de leur visite. Un autel à la mémoire de Calixte II est décoré d'émaux, précurseurs de ceux de Limoges. Une inscription du IVe siècle célèbre les travaux d'asséchement qu'ordonna saint Damase. Pourtant l'humidité de ces lieux est toujours grande, et aux dépenses occasionnées par les fouilles, s'ajoutent celles de l'entretien. La lumière électrique n'y est pas ménagée, ainsi peut-on éviter de s'appuyer contre un mur suintant ou de poser le pied dans une flaque. De petits escaliers de briques permettent de s'enfoncer davantage, et d'arriver au-dessus du tombeau de Saint-Pierre.

Un coup de pioche fit découvrir à l'archéologue Grisard une sorte de puits où il descendit, pour trouver une *memoria* du IIe siècle. Quelques ossements, mais aucun os de la tête, restaient encore sous un petit mausolée à colonnes, ce qui semble authentifier le squelette de saint Pierre dont le crâne fit partie des reliques pontificales. Constantin fit enfermer le mausolée entre des murs de marbre vert, comme l'on met dans un écrin un objet précieux. Autour de cette tombe il y en a douze autres : saint Pierre, dit-on, fut enterré dans le champ des pauvres, où l'un de ses disciples appelé Marcel transporta son corps après qu'il eut été crucifié. (Sur l'emplacement, a-t-on cru, de San-Pietro-in-Montorio.)

Les fouilles entreprises ne pourront dégager complètement le mausolée sacré. Il n'y faut pas songer, car on devrait pour cela déplacer le baldaquin du Bernin qui se trouve juste au-dessus de lui. (On sait que ce baldaquin est sous la coupole de l'Église Saint-Pierre, donc la tombe de l'Apôtre est également placée exactement sous celle-ci.)

Les visiteurs ne peuvent donc que s'approcher un à un d'une brèche ménagée dans un mur de briques, à travers laquelle s'aperçoit un pan de marbre vert, découpé lui-même pour laisser paraître une des colonnettes de pierre du mausolée. Et l'on pense à ces porte-plumes en os que les enfants aimaient jadis, car s'ils mettaient l'œil contre une petite lentille de verre incrustée dans le manche, ils découvraient un site qui les faisait rêver.

Ici, devant le trou de ce mur, on rêve à cette foi séculaire qui d'un humble champ funèbre, amena ces ossements vénérés à reposer sous la coupole de Michel-Ange.

LES MONSTRES DE BOMARZO

Les excursions à faire autour de Rome ne manquent pas et sont toutes célèbres, mais celle de Bomarzo est plus imprévue. C'est non loin de Viterbe, un petit village sur la hauteur, dominé par les ruines d'un château Orsini du XVIe siècle. La voie Flaminienne que l'on emprunte d'abord pour sortir de Rome est, comme partout en Italie, bordée d'affiches publicitaires qui la déshonorent par leur taille et leur nombre. De géantes beautés exhibent leurs appâts en l'honneur des bas X et des soutien-gorge Y, ou d'absurdes Ophélie en fourreau de satin noir, serrent des gerbes de fleurs sur leur sein pour prôner un parfum. Un chat effrayant est prêt à mordre qui n'adoptera par certaine marque de laine. Un fabricant de céramique jalonne la route d'un appareil d'hygiène où se noie, il vaut mieux ne pas chercher pourquoi, un affreux bébé. Le pneu Z est obsédant : trois hommes plus grands que nature, découpés en silhouette, sont immobilisés devant sa roue gigantesque. Et de loin, ce groupe consterné fait croire à un accident, car les Italiens ont le génie du trompe-l'œil, mais jadis il servait à de meilleures fins. Heureusement peu à peu la route devient plus sauvage, des champs d'oliviers dispensent une ombre parcimonieuse, et Bomarzo se découpe sur un ciel pur. La grand-rue est modeste, un seul petit café à rideaux de perles vend aussi des bonbons, et la population badaude s'empresse autour d'une auto chargée de gens de la ville, il n'en vient pas si souvent. De la place en terrasse, où la vue est plaisante, on descend suivi d'une troupe d'enfants par un sentier abrupt jusqu'au parc Orsini. On passe devant un charmant lavoir, des femmes en remontent marchant avec noblesse, un panier de linge sur la tête, dont l'équilibre n'est pas rompu lorsqu'elles se retournent pour suivre des yeux cette petite caravane, qui pose avec hésitation les pieds sur ce chemin pareil à un lit de torrent et s'afflige d'avoir à le refaire en sens inverse, et pour grimper cette fois.

Enfin voilà le parc Orsini, ou ce qu'il en reste. C'est un immense champ vallonné et broussailleux où de loin en loin quelques arbres forment d'épais bosquets. Au milieu de cet abandon ce que l'on distingue d'abord, c'est un temple palladien de proportions si parfaites avec son dôme et ses doubles colonnades, que de près l'on s'étonne de sa petite taille. Mais les enfants s'impatientent si on l'admire trop longtemps, ils ont mieux à offrir.

En effet ils savent les secrets de tous ces fourrés et connaissent leurs plus faciles approches. Et fièrement ils vous mènent devant les « famosi mostri ». Ces monstres ne sont que d'extravagantes et colossales statues que les Orsini, expliquent-ils, faisaient sculpter par leurs « esclaves ». Assez grossièrement d'ailleurs mais non sans imagination. Sans

doute des blocs de grés parsemaient-ils le parc des Orsini, et plutôt que les faire enlever ils voulurent les utiliser. La forme de certains d'entre eux inspira sûrement leurs sujets. Une tortue sert de socle à une furie aussi démesurée qu'elle. Une baleine est plus grosse qu'une baleine. Un sphinx obstiné défie Jupiter lui-même. Une louve s'apprête à happer un effroyable dragon. Haut de sept à huit mètres, un hercule écartèle à deux mains une femme que l'on aurait crue, à voir ses proportions, capable de lui résister. La « bouche de l'Enfer », dans un masque de cauchemar, s'ouvre sur une salle ornée d'une table de pierre où l'on dînerait à douze. Une déesse couchée, monumentale et mamelue, est appelée par les enfants la Belle au Bois Dormant. L'éléphant... Ah ! l'éléphant est charmant. Il a beau serrer dans sa trompe un guerrier qui contorsionne douloureusement sa stature cyclopéenne, on lui trouve de la gentillesse à porter sur son dos, au lieu d'une tour fragile comme le font ses congénères, une maison carrée en granit dont la fenêtre est ouverte d'accueillante façon. Et puis il fait penser à celui de plâtre où Gavroche logeait place de la Bastille, il attendrit. Les gavroches de Bomarzo en essaient souvent l'ascension, la fenêtre est si tentante. Et quel terrain de jeux pour eux que ces lieux insolites, où lâchés en liberté ils ne peuvent rien casser.

Au retour on passe devant la villa Lante, à Bagnaïa. Quel repos pour l'esprit que l'harmonie jumelle des deux palais de Vignole et l'ordonnance des parterres de buis sous les fontaines en cascades ! Et cela donne le courage d'affronter à nouveau des monstres, ceux des affiches de la voie Flaminia.

LE CIMETIÈRE MILITAIRE FRANÇAIS

Il mérite plus de visites qu'il n'en reçoit. Sur les pentes du Monte-Mario il s'étend à l'emplacement même où Mussolini avait décidé de faire ériger sa statue de vainqueur. C'est dire qu'il est admirablement situé sur une colline qui domine Rome. Une messe y est célébrée en plein air pour le dixième anniversaire de la bataille du Mont-Cassin où huit mille soldats français furent tués. Deux autres cimetières militaires français, l'un à Naples l'autre à Cassino, ont accueilli également leurs dépouilles, et ici au milieu des cyprès, trois mille tombes dressent les unes contre les autres leurs petites croix de pierre blanche toutes pareilles, entourées de pelouses fleuries où un dallage de granit noir trace des chemins.

Les tombes marocaines sont tournées vers la Mecque, et des cactus, des palmiers, des oliviers parmi les fontaines qui coulent sur des azulejos font de ce coin un rappel de l'Afrique, et un soleil éblouissant lui donnait ce jour-là une lumière pareille. Pour s'en protéger, les ambassadeurs de France, le comte Wladimir d'Ormesson et M. Fouques-Duparc, tenaient leurs hauts-de-forme en écran au-dessus de leurs têtes.

Au milieu du cimetière, l'autel est une grande table de pierre surmontée d'une croix aussi simple que celles des tombes. Derrière lui, les plumets rouges des carabiniers se découpaient dans le ciel bleu, et un détachement de soldats italiens rendaient les honneurs. On espérait la présence du maréchal Juin, il ne vint pas on devine pourquoi, et le général d'armée Carpentier le remplaça. Mgr Baron dit la messe, chantée à trois voix, et le R. P. Carré parla avec son habituelle noblesse de « ceux de France qui tombèrent sur la Terre d'Italie pour nos libertés ».

Ce cimetière honore dignement de tels morts. Les quelques familles qui ramenèrent les leurs, de cette Terre d'Italie en France, ne le connaissaient peut-être pas. Par cette chaude matinée de printemps, tenu et orné comme un beau jardin, il respire une paix que la commémoration d'une bataille rend encore plus évidente. Et ses tombes similaires se confondent dans une fraternité inespérable.

DENISE BOURDET

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

LA GRÈCE

vue par *Odé*

On connaît la collection *Odé*, digest d'histoire, guide pas tout à fait guide, anthologie, pas tout à fait anthologie. Chaque volume groupe des textes divers et inégaux. Les uns sont des « morceaux de littérature », les autres des comprimés de renseignements. Pour la Grèce, Vaudoyer, Morand, Peyrefitte sont intervenus et beaucoup d'autres. Il y a donc de l'excellent, du moins bon, du beaucoup moins bon... de belles photos, mais aussi nombre de compositions bizarrement coloriées. Un Apollon Pythien se débat dans une gelée de groseille diaprée...

L. T.

LES COUPEURS DE TÊTES DE L'AMAZONE

par Lewis Cotlow *(Hachette)*

Ces Indiens qui coupent les têtes, les désossent, les réduisent, en font des objets de vitrines qu'on paie très cher (il est bien entendu *interdit* de les acheter, mais...), si l'on oublie cette spéciale manie, sont des hommes paisibles. L'auteur de ce curieux récit a eu avec eux des relations idylliques. (Un de ses chapitres est intitulé *Un Tueur au cœur d'or*). Ce fut sa plus grande surprise, mais il en connut d'autres : pour célébrer la mort ses nouveaux amis s'habillent gaiement, pour pêcher ils prennent leur arc et percent de flèches le poisson.

L. T.

LONDRES RESTITUÉ

par Mermod *(Lausanne)*

Un livre réalisé avec un goût parfait. C'est une anthologie de textes consacrés à Londres. Du cher Boswell qui aime faire l'amour au-dessus de la Tamise jusqu'à notre collaborateur Henri Thomas regardant des ouvrières « en costume d'ouvrier » arrachant les mauvaises herbes à la fourchette au pied de la statue de Robert Burns. Des photos piquent le texte : reproductions de tableaux ; Sargent, Sisley, Dufy. Un ravissant petit livre à poser sur secrétaire de dames.

L. T.

(Suite de la chronique bibliographique page 156.)

par THIERRY MAULNIER

CRISE DU THÉATRE ?

La saison s'exténue. Le T.N.P. et la Compagnie Madeleine Renaud-Jean-Louis Barrault ont cessé leur activité à Paris sans rendre aux autres salles les spectateurs qu'elles attendaient de ce double départ. Celles des pièces qui n'en sont pas encore à l'agonie se jouent dans des salles à moitié vides ; *les Quatre Vérités* de Marcel Aymé, *l'Ennemi* de Julien Green n'ont eu qu'une carrière relativement courte ; *l'Alouette* a cessé de faire le plein, et même aux Ambassadeurs, pour *le Mari, la Femme et la Mort* d'André Roussin, il y a des fauteuils vides. Ces deux derniers cas sont les plus remarquables, car les deux ouvrages avaient reçu de la critique un accueil qui semblait leur promettre les triomphes d'*Antigone* ou de *la Petite Hutte*. Ce n'est pas que la vogue d'Anouilh, ou celle d'André Roussin soit en déclin. C'est que les temps sont devenus plus durs pour le théâtre. Qu'on m'entende bien : en tant qu'art, le théâtre n'est pas menacé. Ni le cinéma, ni la radio, ni la télévision ne sont en mesure de lui prendre sa place. En tant qu'industrie, le théâtre subit dans une certaine mesure les conséquences d'une certaine raréfaction de l'argent. Comme toutes les autres formes de divertissement, il prospère dans les périodes d'inflation, où l'on est incité à la dépense ; la stabilisation monétaire ne lui vaut rien. En outre, la concurrence de l'automobile se fait redoutable. Le nombre des voitures en circulation en France a doublé au cours des cinq ou six dernières années. Paris se vide à chaque week-end à partir du 15 avril, et cet exode hebdomadaire se fait sentir durement sur les recettes du samedi soir et du dimanche, en principe les meilleures. Mais l'auto — et avec elle le *scooter* — nuit aussi, de façon moins directe, aux représentations de la semaine. Elle est un capital qu'il faut amortir, elle est une cause de dépenses supplémentaires, essence, garage, voyages, une source de tentations et une grande consommatrice de loisirs. Ce qu'on lui donne d'argent et de temps est nécessairement pris quelque part. Au théâtre.

Au cinéma — car le cinéma souffre aussi. Aux tailleurs, aux fourreurs, aux couturiers. Le théâtre n'est pas menacé de mort. Mais il est peu à peu ramené aux conditions normales, c'est-à-dire médiocres, qui étaient ses conditions d'existence avant 1939. La plupart des salles sauront s'adapter, sans doute. Quelques-unes disparaîtront, selon toutes probabilités. Il y a, semble-t-il, à Paris un peu plus de théâtres que Paris n'en peut nourrir. Mais un autre problème se posera alors, qui sera, qui est déjà celui du chômage des comédiens. Alors que l'industrie théâtrale semble aux prises avec une « récession », jamais l'art dramatique n'a exercé une telle fascination sur la jeunesse. Jamais les candidats au concours d'entrée au Conservatoire n'ont été aussi nombreux : deux ou trois fois le chiffre d'avant guerre. Quant aux élèves des innombrables écoles et cours privés d'art dramatique, ils sont actuellement, selon des chiffres dignes de foi, *quatorze mille*. Quel espoir peut-il y avoir pour les neuf dixièmes d'entre eux ?

Il y a pourtant un espoir pour le théâtre, que son public traditionnel, le public des anciennes classes aisées appauvries, et celui des nouveaux venus à la bourgeoisie de culture un peu trop sommaire pour s'intéresser à l'art dramatique dans ce qu'il a de plus valable, l'un et l'autre du reste sollicités par d'autres occasions de dépense, ne peuvent plus faire vivre que difficilement. Cet espoir est dans la conquête d'un nouveau public. Les nécessités commerciales, qui imposent à toute entreprise, si elle veut prospérer, d'élargir les bornes de son marché lorsque ce marché est parvenu à son point de saturation, s'accordent ici avec le bienfait d'une plus grande diffusion de la culture. Des millions de Français, l'immense majorité des salariés aux ressources modestes pour qui le théâtre est trop cher, la quasi-totalité des paysans pour qui le théâtre est trop cher et trop loin en même temps, ignorent à peu près complètement l'art dramatique. L'art dramatique peut s'ouvrir à eux, ou aller à eux. La solution est dans le rayonnement, autour de ce centre parisien où presque toute la vie théâtrale est concentrée, d'un art dramatique de qualité supérieure. Je dis bien : de qualité supérieure, car on ne conquiert pas un nouveau public au théâtre par la médiocrité. Ni par la médiocrité des œuvres — et ce serait une erreur de croire que la comédie de pur divertissement dans ses formes commerciales trouvera plus facilement l'accès des couches vierges du public que le théâtre de grand style : c'est le contraire qui est vrai — ni par la médiocrité de l'interprétation.

A cet égard, il est certain que le Théâtre National Populaire sous la direction de Jean Vilar a obtenu des résultats. Je profite de l'occasion pour répondre à certains lecteurs qui ont interprété ce que j'en avais dit ici comme une critique de l'œuvre de Jean Vilar. Les spectacles de Jean Vilar ne sont pas *sacrés*, plus qu'aucun autre spectacle, et il convient de dire ce qu'ils ont d'imparfait lorsqu'il y a lieu, comme il convient de le dire de n'importe quel spectacle. J'ai cru utile, je crois

utile d'apporter un peu de modération au zèle de certains thuriféraires pour lesquels le T.N.P. serait désormais le seul dépositaire des espoirs du théâtre français. J'ai cru bon, je crois bon, de rappeler que le T.N.P. qui nous a montré des spectacles magnifiques, n'a joué jusqu'à présent — ne serait-ce que parce qu'il est venu tard — qu'un rôle secondaire dans ce qui est le principal renouvellement de l'art dramatique français à notre époque, le renouvellement par les textes. J'ai cru bon, je crois bon de rappeler aussi que du point de vue qui est proprement celui de la mise en scène, il y a eu à notre époque une « révolution » tout aussi importante, sinon plus importante que la rupture avec la tradition du « théâtre à l'italienne », c'est la rupture avec le jeu oratoire, avec cette *imitation* conventionnelle des sentiments et des émotions par les effets de geste et de voix que Diderot, qui n'y connaissait rien, croyait être le fin du fin de l'art dramatique. La découverte de cette vérité d'évidence que l'art du comédien n'est pas de *feindre* des sentiments mais de les *vivre* ; et les vrais « révolutionnaires » à cet égard ont été des hommes comme Pitoeff, Dullin ou Rouleau. Mais, ces réserves faites, la part de Vilar dans le théâtre contemporain reste enviable, et la place prise par le T.N.P. sous sa direction dans la vie de l'art dramatique français mérite le respect. A beaucoup d'égards et tout particulièrement dans cette prospection d'un nouveau public, que le T.N.P. a réalisée avec l'aide — décisive — d'une vedette de cinéma célèbre, Gérard Philipe, et avec le concours des grandes associations « culturelles » et des syndicats. Aussi bien le problème qui se pose en ce qui concerne le T.N.P. n'est pas de lui ôter les moyens particuliers qu'il a à sa disposition pour répandre en France la connaissance et l'amour du théâtre. C'est de donner ces moyens à d'autres. C'est de faire en sorte qu'il n'y ait pas de privilège et pas de monopole.

J'avoue être un peu choqué quand je vois la revue du Théâtre National Populaire, à bien des égards fort intéressante, faire état sans commentaires, mais dans une intention visiblement malveillante, des trente ou quarante millions de subvention mis par le ministère en un an à la disposition de l'ensemble des théâtres de la capitale pour monter plusieurs dizaines d'œuvres de qualité bien entendu inégales : note qui a pour but de laisser entendre que ces trente ou quarante millions seraient mieux employés au profit du seul T.N.P. Or, le Théâtre National Populaire reçoit à lui seul, à titre de subvention directe, une somme supérieure au total de celles qui sont allouées à l'ensemble des théâtres privés, sans parler des ressources supplémentaires qui résultent de la location de la salle de Chaillot lors des représentations du T.N.P. en province et à l'étranger. D'où il résulte que l'apport du mécénat d'État à chacune des représentations du T.N.P. est plusieurs dizaines de fois supérieur à celui qui va à des représentations d'un intérêt artistique souvent équivalent (ne seraient-ce que celles de Jean-Louis Barrault, par exemple, ou que les pièces, montées un peu partout, de Montherlant, de

Sartre, de Camus, de Green, de Mauriac, de Gabriel Marcel, de Pirandello, des grands Américains). J'entends l'objection qu'on va me faire : l'aide de l'État au T.N.P. est justifiée par le fait que ce théâtre met à la disposition du public des fauteuils à 400 francs au lieu de 1 000 francs. Mais bien des directeurs de théâtre seraient ravis, soyons-en sûrs, d'abaisser le prix de leurs fauteuils pour des spectacles tout aussi susceptibles que ceux du T.N.P. d'attirer le public « populaire », si on leur en donnait aussi largement les moyens. La vérité est que l'aide toute particulière donnée au T.N.P. a l'immense avantage d'ouvrir l'accès du théâtre à un public qui serait sans doute privé de théâtre sans cela. Mais, limitée au T.N.P., elle a l'inconvénient d'abandonner à leur sort d'autres entreprises théâtrales également valables et même de se tourner contre elles en permettant au T.N.P. une sorte de *dumping*. Bien des spectateurs, au moment de faire leur choix, peuvent se dire : « Allons plutôt au T.N.P. C'est moins cher. » Un effort parfaitement valable pour favoriser la diffusion de l'art dramatique se trouve donc, en fait, jouer au bénéfice exclusif d'une seule troupe, d'un seul metteur en scène, d'un seul style théâtral. Or, Jean Vilar lui-même, j'en suis sûr, ne prétend pas représenter à lui seul tout ce qui, dans le théâtre français, mérite de faire l'objet de l'initiation théâtrale d'un nouveau public.

*
**

Les considérations où je me suis laissé entraîner par la crise actuelle du théâtre me laissent peu de place pour commenter une actualité où il y a d'ailleurs peu d'événements marquants. Je veux signaler toutefois, au Théâtre Hébertot, l'intéressante série des représentations de *Mon Cœur dans les Highlands*, de William Saroyan. Cette œuvre peut-être un peu mince, mais charmante, où l'on respire un air de fraternité humaine très émouvant, est une pièce presque sans histoire, une série d'images de la vie de quelques bohèmes sans le sou, mais riches de gentillesse et d'espoir, dans une quelconque petite ville américaine : un poète qui ne parvient pas à se faire éditer, un vieil acteur déchu, des enfants. Il y a là une grande délicatesse de touche et une pitié sans amertume. Michel Vitold est parmi nos metteurs en scène un de ceux qui savent le mieux faire travailler les acteurs.

THIERRY MAULNIER

VICTOR HUGO 1954

par MARCEL THIÉBAUT

DANS ses premières biographies : *Shelley, Disraeli, Byron,* Maurois faisait une cure d'émotions personnelles en se glissant à l'intérieur de ses personnages. Il a développé jadis ce thème de la libération par la biographie, de la « biographie comme moyen d'expression » dans un élégant petit volume du Sans Pareil intitulé *Aspects de la Biographie.* Depuis lors, avec Proust, George Sand, aujourd'hui Hugo, il a adopté une méthode de pesée psychologique, non pas plus scrupuleuse (elle l'était certes déjà) mais peut-être un peu plus « inconcernée », méthode qui n'exclut nullement la sympathie ou l'admiration à l'égard du *biographié* mais lui laisse peut-être plus d'autonomie que la première et donne littérairement des résultats non moins valables.

Son *Olympio ou la Vie de Victor Hugo* est un ouvrage d'une qualité très rare. Fruit de longues réflexions sur les témoignages rassemblés (dont certains, importants, étaient d'ailleurs inédits), ce livre enchante par la pénétration psychologique qui ne cesse d'y paraître et la merveilleuse intelligence de la composition. On aime aussi à y deviner le commentaire du biographe. Discret, celui-ci se garde de rompre la trame de son récit, mais sait fort bien pourtant suggérer sa pensée soit par le choix des traits ou de l'éclairage, soit par quelque réflexion rapide où passe un jugement qui est toujours la raison même.

Une mise au point des problèmes Victor Hugo s'imposait. D'abord parce que la publication des inédits du poète ne s'est jamais interrompue. C'est ainsi que tout récemment Henri Guillemin a publié *les Souvenirs Personnels de* 1848 *à* 1851 (Gallimard) et *les Carnets Intimes de* 1870-1871. Ces textes succèdent à *Tas de Pierres, Pierres, Océan,* autres liasses de notes et de souvenirs de Hugo qui ont vu le jour il y a une dizaine d'années. Il ne s'agit pas là de broutilles abandonnées dans les tiroirs mais de textes importants. Et extrêmement « intimes » en effet le

plus souvent. Mais les éditeurs n'avaient pas à redouter l'indiscrétion posthume. Hugo lui-même avait écrit : « *Tous les fragments que je laisserai depuis les plus étendus jusqu'aux fragments d'une ligne ou d'un vers, je désire qu'ils soient classés et publiés.* »

La publication de ces textes tirés de l'énorme dossier « *Moi* », a été soutenue par toutes sortes de travaux d'érudits et d'essayistes. Paul Souchon qui s'est consacré au secteur Philémon et Baucis a écrit de nombreux ouvrages sur Hugo et Juliette Drouet ; des dix-huit mille lettres remises par Juliette à son « Toto adoré » il a tiré *Mille et une lettres d'Amour* (Gallimard). Louis Guimbaud a suivi Hugo jusque dans son cabriolet, Raymond Escholier a mis en place le cortège des maîtresses dans plusieurs ouvrages documentés et vivants. Bref, qu'on étudie les livres de Hugo lui-même ou ceux qui lui sont consacrés on ne peut plus aujourd'hui se faire d'*Olympio* la même idée que les essayistes d'il y a quarante ans ; et en ce qui concerne la vie même, un ajustement de ces nouveaux matériaux était devenu nécessaire. André Maurois l'a réussi avec un rare bonheur.

Dans le recueil *Pierres*, on lit ces vers de Hugo sur son adolescence :

Je vivais griffonnant avec une encre honnête
Force thèmes latins et peu de billets doux
Inflammable et pour sens ayant des amadous...

Ce genre d'amadous n'était pas inconnu des parents Hugo. Le général était doué de cette sensualité violente dont son fils devait hériter ; de sa mère, la « chouanne », qui n'était pas moins passionnée, il allait recevoir en héritage l'obstination. En préface aux romans de Victor Hugo le roman de Sophie Trébuchet se propose. Elle cachait son amant, Lahorie, au fond du jardin des Feuillantines et, en dépit des menaces policières, s'accrochait à lui avec une intrépidité de lionne. Quand il s'agissait d'aller rejoindre son mari en Corse elle mettait autant d'énergie à refuser que le poète en devait mettre un jour à s'accrocher à son roc de Guernesey. Les îles étaient un test de volonté dans la famille.

Les enfances espagnoles de Hugo ont exercé une influence profonde sur sa vie. Après 1870, il songeait encore à la petite Pepita aperçue à Madrid au Palais Masserano. On doit à ce souvenir une des plus ravissantes poésies de *l'Art d'être Grand-Père, Pepita*, où Larbaud enfant devait aller puiser à son tour la tentation de l'Espagne. On sait au reste tout ce que l'œuvre de Hugo doit à son goût pour l'âpreté castillane et le sentiment de l'honneur espagnol. *Ruy Blas, Hernani, la Légende des Siècles* et cent traits dans ses écrits attestent cet attachement. D'après Maurois ce serait même à ce « *bref contact avec l'Espagne* » qu'il faudrait attribuer le goût *des mots sonores et des sentiments emphatiques*. Ce n'est pas impossible à moins que ce goût ne fût simplement inné. Mais nous aimons en France

voir dans nos défauts une importation étrangère. Jules Lemaître (cité par Gregh) parlait de Hugo comme d'un « *Espagnol retentissant, d'une espèce de Lucain énorme* ».

L'aventure Hugo-Adèle-Sainte-Beuve est extraordinaire. Maints critiques l'ont sondée, dont Henry Bidou naguère dans cette revue, et Hugophiles et Beuvophiles peuvent encore à ce propos se prendre aux cheveux avec une conviction qui étonne. S'il n'était pas toujours vain de prophétiser dans ce domaine on aurait pu croire que le bonheur de Hugo jeune marié était assuré. A vingt ans, quand il épouse Adèle Foucher, il l'aime depuis longtemps et elle l'aime. Il est jeune, beau, ardent. Vierge encore, lui, oui, en dépit des « amadous », il a rêvé avant le mariage de passer une nuit avec Adèle puis de se tuer pour elle. Puis, plus sagement, il l'a épousée, ce qui n'était d'ailleurs pas tellement simple, car il y avait opposition de la famille et manque d'argent. Mais Hugo avait confiance en lui-même et en la vie. Et tout de suite le Destin montra que de plusieurs points de vue il avait raison. En quelques années, il devint célèbre, un prince de la jeunesse ; romans, poèmes, théâtre, en tout domaine son génie éclatait ; de beaux enfants surgissaient au foyer ; la cassette du ménage s'emplissait et le jeune Hugo conquérait Paris. N'était-ce pas le bonheur? Lui ne le mettait pas en doute. Mais Adèle, contre toute attente, se découvrait malheureuse et commençait d'accueillir avec faveur les onctueux roucoulements du dévotieux ami du ménage, le jeune Sainte-Beuve qui pourtant était laid et fort désargenté. Un jour allait venir même où elle serait sa maîtresse et à ce moment le critique triomphant s'offrirait, avec les délices de la victoire, le luxe de quelques petites folies comme de se costumer en femme pour aller rejoindre la bien-aimée. Lisez là-dessus le curieux récit d'André Billy dans son beau *Sainte-Beuve*.

Avant d'en arriver là, on avait vu se succéder maintes scènes étonnantes. Hugo d'abord n'avait rien soupçonné. Lui était pur, droit, inattaquable — et fort occupé. Il fallut que Sainte-Beuve se démasquât ; il n'y manqua pas, parut même y prendre plaisir et sur ce chapitre on ne le vit jamais discret. Il fut aussi extravagant. Il commença par reprocher à Hugo, par lettre privée, de laisser maints jeunes gens s'approcher trop aisément d'Adèle ; par la suite, dans un article, il déplora publiquement que le poète osât, en écrivant ses vers, songer à deux inspiratrices (Adèle et Juliette Drouet). Reproche qui ne peut être mis qu'au compte d'une prodigieuse inconscience ou d'une puissante perfidie.

Il paraît vraiment difficile de prendre le parti de Sainte-Beuve dans cette affaire, mais les belles attitudes de Hugo donnent, elles aussi, parfois à rêver. Maurois, sur ce plan, esquisse de fines mises au point. Un jour, Hugo très dignement, dit à Sainte-Beuve : il faut qu'Elle choisisse entre nous. Il est bon de savoir qu'à ce moment Adèle avait quatre enfants et le critique toujours pas d'argent. Sainte-Beuve se déroba.

Quelques jours plus tard, Hugo conta la scène à sa femme et lui montra quelques lettres *fiévreuses* de leur ami (pour Adèle même, Sainte-Beuve n'était à ce moment qu'un ami). « *Hugo n'était pas un bon connaisseur d'âmes*, note simplement Maurois. *Comment penser qu'elle n'excuserait pas bien plutôt Sainte-Beuve d'avoir repoussé une offre évidemment absurde que son mari d'avoir accepté l'idée de la perdre ?* »

Reste à savoir pourquoi l'époux illustre fut supplanté par celui que Hugo devait (dans *Tas de Pierres*) appeler « *le serpent à sonnettes* ». On dira que ce genre de mésaventure n'a pas besoin d'être expliqué. Peut-être au contraire l'accident a-t-il une signification liée à la nature même de Hugo. Nous y reviendrons. Quoi qu'il en soit, dans toute l'affaire, le poète eut ce qu'on est convenu d'appeler le *beau rôle* et cela jusqu'à l'ultime et étrange épisode malicieusement monté par le sort : cette réception à l'Académie française où Hugo dut accueillir personnellement celui qui avait trompé sa confiance. Le discours de Hugo fut d'ailleurs magnanime. Ce qui reste, pour nous, de plus odieux dans l'attitude de Sainte-Beuve, c'est qu'il fut à la fois traître en amitié et jaloux du génie de Hugo. C'est trop.

Le cas de Juliette Drouet n'a pas cessé de faire couler de l'encre. L'histoire de son amour est, il est vrai, émouvante : la pécheresse bien entretenue qui se fait pauvre pour mieux mériter le bien-aimé, le *back-street* éternellement et doucement supporté, la résignation entre toutes méritoire de l'actrice acceptant que Hugo ne lui donne pas de rôles dans ses drames — ou même les lui retire, la lampe d'adoration jamais éteinte, le linge perpétuellement raccommodé dans la solitude, le dévouement actif, le dévouement passif, tous les dévouements, à Paris, à Bruxelles, à Guernesey, partout, trois lettres par jour écrites chaque jour, toutes les pensées consacrées au poète jusqu'à la dernière, il n'est rien dans tout cela qui ne soit exemplaire. En 1883, Hugo adressa sa photographie à Juliette avec cette dédicace « *Cinquante ans d'amour, c'est le plus beau mariage.* » Ce que Maurois commente « *Juste hommage à celle qui, après une vie troublée, avait donné l'exemple d'un sacrifice total à un amour rédempteur.* » Cela est vrai et chacun admire Juliette. Et pourtant, quand on a lu ses *Mille et une Lettres d'Amour* on éprouve un léger malaise. Certes, il y a là des billets émouvants, et d'autres révèlent une gentille malice de l'esprit. Impossible cependant de partager l'admiration exaltée de Souchon qui plaçait Juliette, non seulement « *parmi les plus grandes amoureuses de tous les pays* » mais « *au premier rang des épistolières à côté de mademoiselle de Lespinasse* ». Sur ce point, je me sens beaucoup plus près du jugement de Claude Roy (*La Vie de Victor Hugo*, Le Tambourinaire). « *Les étonnantes, monotones et sublimement rasantes lettres de l'adorable Juliette Drouet* », écrit-il. Et il est vrai qu'il y a dans cette montagne de lettres trop d'extases et d'agenouillements. On est trop éloigné de l'humain. Juliette ne craint pas d'appeler Hugo « *mon divin*

maître », de lui écrire « *Tu es mon Christ vivant, tu es ma foi, tu es mon Dieu que j'adore à genoux* » et quand elle vient d'assister à sa réception à l'Académie : « *C'est comme une vision du ciel dans laquelle j'aurais vu Dieu dans toute sa majesté, dans toute sa beauté et dans toute sa gloire.* » Cela manque un peu de simplicité et touche à l'exercice sublime. Hugo, par son attitude, n'avait-il pas un peu trop facilité l'instauration de cette attitude monstrueusement adorante, fruit d'une perpétuelle résolution ? La contrepartie de pareilles effusions devait être singulière. Quand Hugo prenait une nouvelle maîtresse, il écrivait à l'agenouillée Juliette « *sois heureuse comme tu es bénie* ».

L'appétit amoureux de Hugo resta jusqu'à la fin inapaisable. Escholier a consacré à ses manifestations un livre amplement documenté (*Un Amant de Génie*, Fayard) dont la dernière partie pourrait être intitulée *le Faune*. Passé le temps de madame Biard, héroïne d'un fameux flagrant délit et coupable d'une rosserie impardonnable à l'égard de la pauvre Juliette, passé le temps d'Alice Ozy, de Dorval, de Rachel, celui des princesses et celui des servantes de Guernesey, on arrive au temps héroïque où le septuagénaire, désespérant les siens, affirme encore dans les plus modestes boudoirs sa prodigieuse vitalité. En 1871, il conquiert Marie Mercier, dix-huit ans, veuve d'un communard fusillé. « *Il me vantait tout ce que nous avions aimé mon mari et moi*, écrivait la jeune femme, *la Liberté, la Justice, la République* ». Mais de l'admiration partagée des institutions démocratiques elle passa si vivement à celle de l'homme qu'elle désira qu'il lui fît un enfant. Puis il y eut la capitulation de Sarah Bernhardt, celle de Judith Gautier, celle aussi de la fameuse Blanche, la « *lingère dangereusement belle* ». Ce n'est pas tout : en 1872, Hugo avait écrit sur son carnet : *La primera negra de mi vida.*

Ce qu'il pensait lui-même parfois de ces obstinés élans il l'a glissé dans une note de *Pierres*, naguère publiée par la *Revue de Paris* :

La volupté, bouche glacée
Eteint l'âme sous son baiser.

Mais à peu près à la même époque, il envoyait à Judith Gautier un de ses plus admirables poèmes, la réplique de la *Confession Délirante* de Chateaubriand, le chant du cygne d'un amoureux crépusculaire :

La mort et la beauté sont deux choses profondes
O femmes, voix, regards, cheveux noirs, tresses blondes
Brillez, je meurs ! ayez l'éclat, l'amour, l'attrait,
O perles que la mer mêle à ses grandes ondes,
O lumineux oiseaux de la sombre forêt.

Ce qui est bien le chant d'un gladiateur à qui la mort arrachera bientôt ses armes, mais dont « *l'âme* » n'est nullement « *éteinte* ».

Thibaudet a écrit, dans cette revue même [1], qu'on admirait Hugo, mais qu'on ne l'aimait pas, et qu'il n'y avait pas de climat Hugo, tandis qu'il y a, par exemple, un climat Lamartine. Que d'ailleurs, cela pouvait s'expliquer par la perpétuelle tendance de Hugo au monologue, laquelle apparaît aussi bien dans ses poèmes que dans son théâtre (où il est bien vrai que chaque personnage semble ténoriser son couplet sans se préoccuper des réponses). Ces observations reviennent à l'esprit quand on lit une biographie de Hugo. Elle ne s'enlace pas à l'œuvre comme il arrive avec Benjamin Constant, Stendhal ou Tolstoï, dont toute la vie est préparation de l'écrit et l'écrit réajustement de la vie — si bien qu'œuvre et vie restent constamment de plain-pied. Hors trois recueils de poèmes, l'œuvre de Hugo paraît se développer dans un univers indépendant. Balzac est dans le même cas. L'inspiration de ces deux hommes de génie ne demande aux faits qu'une insignifiante impulsion. Leur puissance de re-création est telle qu'on reconnaît à peine les matériaux qu'ils utilisent. On dirait qu'ils fixent des éléments venus d'ailleurs.

Hugo pouvait *à la fois* être le plus précis des observateurs, comme il apparaît dans *Choses Vues* et regarder au-delà de ce qu'il observait : « *Je suis un homme qui pense à autre chose* », lit-on dans *Pierres*. Baudelaire a écrit des pages extraordinaires sur l'aptitude de Hugo à passer d'un objet à l'imagination de l'infini dans le temps et dans l'espace. Présent, il ne l'était jamais tout à fait ; le mouvement de bonté qu'un être proche faisait naître en lui se muait en un lointain élan de fraternité universelle. Tout en son esprit aspirait aux absolus, aux substantifs à majuscules. C'était un homme sans frontières et qui portait son véritable univers au-dessus de lui comme un cyclone. Son aptitude à fuir vers les idées générales... ou les nuées se doublait d'une inclination inconsciente pour le geste de théâtre qui donnait souvent une froide gravité à sa vie intime.

Ce n'était pas sans raison que Sainte-Beuve écrivait « *Auprès de lui, on éprouvait plus de respect que de sympathie ; on se sentait devant un génie non devant un homme.* » A moins qu'elles ne cherchent une aventure flatteuse, les femmes préfèrent l'homme. Je pense que si Adèle délaissa pour Sainte-Beuve son mari, c'est que, croyait-elle, celui-ci ne *la voyait pas* (sur les photographies on peut se convaincre, encore aujourd'hui, de l'extraordinaire densité des trains d'ondes qui traversaient et comme brouillaient son regard). Sainte-Beuve avait une autre méthode : pour lui, Adèle n'était pas transparente, mais opaque, il lui prenait la main, lui parlait d'elle, et pour lui prouver davantage encore qu'elle existait, lui demandait de le guider, de le convertir. Bref, il la rassurait.

Ce n'est qu'une hypothèse sur le comportement du poète en face des femmes et l'on peut objecter « Juliette ». Oui, mais Juliette fabriquait Hugo devant son écritoire et elle le vénérait comme un dieu. Solution

1. *Situation de Victor Hugo* (*Revue de Paris* du 15 mai 1935).

parfaitement raisonnable, elle aspirait à le joindre en plein ciel, sentant peut-être qu'elle n'avait pas tant de chances de le rencontrer vraiment ailleurs.

***

Victor Hugo n'est jamais resté étranger à la politique. Bien au contraire. Il fut, sans trop se contredire, monarchiste, bonapartiste, orléaniste, républicain. Voilà pour les pensées. Quant à la conduite, il a voulu être pair de France, il l'a été. Puis député : il fut député. En tant que tel, il se montra courageux, modéré, lucide. Lisant Maurois, on admire particulièrement, comme jadis lisant le *Hugo* de Pierre Audiat, l'attitude du poète en 1848. Il fit honneur d'abord à un attachement ancien en réclamant la Régence (ce qui faillit lui coûter la vie), puis à la Chambre lutta impartialement contre la droite et la gauche pour défendre ses idées. Elles étaient sages, mais comme il était indépendant, étranger à toute manœuvre, il n'avait aucune chance de les faire adopter.

Quand on lit ses admirables *Souvenirs Personnels* de 1848, récemment publiés par Guillemin, on voit avec quel soin il suivait les débats, avec quelle présence d'esprit il y prenait part. Activité d'ailleurs inutile. On ne le suivait pas. Il avait ces vues larges qui dégoûtent les assemblées, lesquelles travaillent à la petite semaine. On lit dans ses notes « *La misère amène les peuples aux révolutions, et les révolutions ramènent le peuple à la misère* » ou encore « *Je n'ai pas poussé l'amour de l'ordre jusqu'au sacrifice de la liberté ; je n'ai pas poussé l'amour de la liberté jusqu'à l'acceptation de l'anarchie.* »

Sagesse vaine ; les partis exigent qu'on se compromette avec eux jusqu'à l'absurde ; Hugo n'était fait ni pour le journalisme ni pour la vie parlementaire. Son destin était ailleurs : il était prophète. On remarque en lui, dès la jeunesse, une assurance dont les manifestations stupéfient. A quatorze ans, il écrit à son père (pour le rappeler au sentiment des convenances à l'égard de sa mère) avec l'autorité d'un grand-père parlant à son petit-fils. C'est l'année où il déclare : « *Je veux être Chateaubriand ou rien.* » A dix-huit ans, il explique dans une ode ce qu'il admire en Chateaubriand : il a du génie — oui, mais aussi le Sénat parle par sa voix, il éclaire la France, il rassure la liberté et « l'anarchie pâlit devant son front tranquille ». C'est exactement l'image que Hugo se fera de lui-même quelques années plus tard. Il précisera sa situation dans les *Voix Intérieures*. Quand il parle, « la foule ravie » voit sortir de l'ombre son « front majestueux ». Ceux qui se penchent sur lui « voient des abîmes ». Ceux qui l'envient sont *vils* et lui est *grand*. En somme, il est Moïse, Isaïe. Il brasse l'histoire (peu accoutumée à ce traitement) dans des vers splendides et, en librairie, tutoie paisiblement les princes. Si homme politique il n'a pas d'influence, poète il en a. Le culte napoléonien qu'il instaure est à l'origine du Second Empire qu'il combattra. C'est lui qui a préparé l'avènement de l'idole détestée.

Percevant sourdement qu'il s'arrange mal avec les hommes d'État il se sent, comme Hernani, une vocation de solitaire, voire de proscrit. Ce ne sont pas les événements qui modèlent sa vie mais son inconscient. Après le Coup d'État il ne fuit pas Napoléon, il est *attiré* par l'exil, par l'Océan, *aspiré par son avenir*, dirait Claudel. De Guernesey, il pourrait vite revenir. A supposer qu'un Gœthe ait quitté sa patrie dans de semblables circonstances (supposition audacieuse) il n'aurait pas prolongé l'épreuve, jugeant plus sage de chercher à guider l'empereur que d'essayer de l'abattre. Hugo, non. Il a sa vocation d'exilé à remplir. De réprouvé aussi et de flambeau.

Seul au milieu des tempêtes océanes, il a trouvé là son climat. Celui qu'il faut pour concurrencer la Bible et singulièrement l'Apocalypse. Pendant ces dix-huit ans d'exil il sera constamment sublime. Sa pensée toute puissante roule au travers des siècles. Le génie épique de la France fait en lui sa première et dernière apparition. Avec les ouragans, autour de lui, la folie rôde. Le destin de la famille est de côtoyer la démence : le frère de Hugo est fou, sa fille sera folle. Mais lui peut aller au bout des horizons près des dieux ou des titans sans que la maîtrise de soi vacille. Assisté par les tables tournantes, il s'entretient la nuit avec Molière, avec Jésus-Christ, Anacréon, le lion d'Androclès, la Critique (!). A l'aube, sortant dispos de ces joutes avec des ombres menaçantes, il s'installe paisible à son bureau.

Il est doué de cette puissance verbale vague et fascinante qui ne suffirait pas pour mener un État (sauf à l'abîme), mais pousse les peuples à crier « Avec nous ! » Quand il rentre en France, après notre défaite, il est follement acclamé. Pourtant, il n'a pas d'influence. Il n'est pas communard, mais trouve qu'on est inutilement cruel avec les insurgés. « *Raison des deux côtés. Tort des deux côtés* », écrit-il dans ses notes. Encore cette situation de juste milieu qui le perdrait s'il n'était pas un homme-drapeau de qui l'on n'écoute que des proclamations claironnantes et espacées. Il ne cessera plus, dès lors, d'être l'objet d'un culte. Pour ses quatre-vingts ans, tout le peuple de Paris défile sous ses fenêtres. Trois ans plus tard, deux millions de personnes suivront son cercueil. C'est une mort-apothéose.

Cette épopée poético-politique est sans précédent. On ne peut dire qu'elle ait été sans lendemain. Avant lui, des écrivains, comme Voltaire, défendent une cause, des idées. Ils sont populaires par passades, mais ne jugent pas eux-mêmes qu'ils incarnent la pensée d'une nation. Chateaubriand, certes, n'a pas songé à se vouer au peuple. Hugo s'imagine que l'âme de la France tout entière passe en lui. Il est l'instaurateur d'une nouvelle attitude de l'homme-de-génie en face des foules. Ses triomphes populaires, depuis lors, ont fait lever bien des espoirs, ils en font lever encore.

Prophète, Hugo n'a pas su toujours déchiffrer l'avenir. Pourtant, son

bilan est plutôt positif. En 1870, il écrit « *Dans cent ans, il n'y aura plus de guerre, il n'y aura plus de pape* », ce qui reste douteux. Par contre, comme Amiel, comme Tocqueville, il a vu l'avenir de la Russie. On lit cette note dans *Pierres* : « *Venue inévitable d'un Spartacus russe* ». Après 1870, il a annoncé la revanche et prévu la nécessité d'un rapprochement franco-allemand. Il aurait voulu — ceci n'est plus prophétie mais programme — faire reconnaître les droits de la femme, établir l'instruction gratuite et obligatoire, instaurer les États-Unis d'Europe. Escholier conte dans *Victor Hugo, cet Inconnu*, que le Président Wilson vint un matin, incognito, place des Vosges et se fit traduire une des déclarations de Hugo : « *Je représente un parti qui n'existe pas encore... Ce parti fera* le xxe *siècle... Il en sortira d'abord les États-Unis d'Europe.* » L'idée, vers 1880, paraissait folle. Mais parlant de Shakespeare et pensant à lui-même, Hugo avait écrit « *Pour qu'un esprit donne toute sa clarté, il lui faut la mort.* »

Quand on a achevé la lecture d'une biographie de Hugo sans cesser de se demander — même en face du beau livre de Maurois — pourquoi la vie du plus grand de nos poètes n'est pas poétique on se retourne infailliblement vers son œuvre. Quelle est son influence aujourd'hui ? Après avoir fait « tirer » (cas unique) des livres de poésie par centaines de milles, après avoir été vénéré comme un dieu, Hugo a été délaissé, déchiqueté, puis traité de lion empaillé et de simple imbécile. Les symbolistes l'ont dédaigné ou accablé, Gide a prononcé le fameux *Hugo, hélas !* Les partis en voulant l'utiliser l'ont abaissé. Et puis il y eut un long silence plein d'une distante considération. Aujourd'hui, après maintes rééditions de textes ou d'anthologies, après ces biographies et cette salve d'inédits, peut-on parler d'une renaissance de Hugo ?

Pour le théâtre, les tentatives de résurrection théâtrale qui ont récemment appuyé ce mouvement n'ont pas été heureuses. *Hernani* semble décidément injouable, *Ruy Blas* broché de vers splendides est bien décevant, hors la partie comique qui « tient » (comme « oncle à héritage de Rostand », Hugo reste imbattable). Les romans ? *Notre-Dame de Paris* recrute toujours une clientèle étonnée, *Les Misérables* en trouvent une actuellement, grâce à la télévision... (que de beautés, mais que de pathos !) Quant au poète entre les écoliers résignés, un groupe de critiques enthousiastes, un public plein de respect mais abstentionniste, comment peut-on établir son bilan en 1954 ?

Il y a en Hugo, on doit en convenir, une inclination qui exaspère, ce goût de la grandiloquence qui lui valut d'être baptisé « le garde national épique ». Il a lui-même établi dans *Pierres* une liste des mots qui représentaient son arsenal ordinaire. Elle est assez fâcheusement révélatrice. « *Fauve, sinistre, monstrueux, mystérieux, crépusculaire, sépulcral, informe, spectral, ténébreux*, etc. » A quoi correspond sur le rayon des idées une imposante collection de truismes. Baudelaire, qui pourtant

admirait passionnément Hugo, évoque avec un sourire sa « *sagesse abrégée faite d'axiomes irréfutables* ». A la colonne débit il faut inscrire aussi l'abus de l'antithèse, l'humeur précheuse, les litanies moralisantes. Pauvres marins ! Sublime charité ! Beauté de la prière ! Noblesse du taudis ! N'insultez pas une femme qui tombe. Cela va de pair avec l'explosion des thèmes à majuscules « *O Végétation ! Esprit ! Matière ! Force !* » pour ne rien dire des ailes accolées par lui *ad æternum* à *Liberté*, à *Fraternité*. Poète ou homme politique, Hugo s'accommodait aisément des boursouflures électorales. A Louis Bonaparte, au lendemain du coup d'État « *Changez-vous, preux de France, en brigands de Calabre.* » Homais n'aurait pas trouvé le vers, mais l'idée.

Il y a une facilité Hugo, une prolifération inapaisable des pensées les plus courtes irritante pour notre siècle pressé. Pourquoi Napoléon Ier avait-il le regard si grave ? Parce que le soldat « qui fonde » est comme la terre. Ici quarante vers sur les germes qui « émeuvent » l'*âme* de la terre. C'est fastueux comme un manteau pailleté jeté sur une forme vide. En fait, la foisonnante métaphore est totalement vaine, comme cette autre tirade (entre mille choisie) où le poète bénit la médiocrité de l'homme. Si l'homme n'était pas médiocre, il ne se distinguerait pas de Dieu. Alors il n'y aurait pas d'homme.

Il y a un secteur de la vie moderne où ce Hugo prolixe paraît d'abord n'avoir pas « vieilli » : la vie politique. Pourtant les discours d'emphase n'abusent plus guère ceux qui les prononcent. La conviction de Hugo, par contre, était solide et majestueuse : « *Le poète doit marcher devant les peuples* ». Du moins, s'il est grand. Or, Hugo se savait grand. Propos du coin de feu : « *Tous les grand hommes : Napoléon, moi-même*, etc. »

Il faut donc poser des « caches » (certaines considérables) sur maints volumes de l'œuvre complet. Après cela, on retrouve, émouvant, capable de donner le vertige, de tirer des larmes, le plus grand poète de France, un des « trois grands » de l'Europe entière. Un génie universel qui n'ignore rien de l'homme et peut parler avec une perfection égale de l'amour, de la guerre, de la famille, de l'océan, des brins d'herbes, des crapauds. Son imagination excelle à créer le monstrueux. Il troublerait les gardiens de l'Enfer avec ses inventions. Après une pointe en boomerang dans la cruauté, il revient toujours, il est vrai, sur la plateforme « pitié », où nul ne l'égale. Mais Baudelaire encore avait vu l'essentiel : il sait que *le mystère est partout* et peut le rendre sensible, comme tout ce qui est grand et pour les autres insaisissable : ivresse d'amour, ou extase religieuse.

Chaque poème de lui découvre un climat nouveau, une musique nouvelle. Il invente le rythme et les accords de sons qui, même s'il n'y avait pas de mots, annonceraient le ciel de Booz, la chute de Satan, le Bûcher d'Hercule. Les syllabes avec lui deviennent des philtres. Il rend la jeunesse ou comble d'angoisse. Quand son Satyre, devant l'assemblée des

dieux, grandit soudain, immense comme l'Athos, ruisselant de fleuves et de lacs, nous éprouvons la joie terrible, prométhéenne que Hugo a voulue.

Quand les clichés ne les coulent pas comme du plomb, un même élan joyeux entraîne tous ses poèmes. Il préexiste à eux, c'est l'influx Hugo ; comme l'électricité, il peut animer toutes les formes, mais a toujours le même frémissement vital. On dirait qu'il traverse la vie du poète, vient du passé, fuit vers l'avenir. Une idée jetée dans ce torrent participe aussitôt à son ampleur impétueuse. Jamais l'ombre d'une hésitation dans l'attaque d'un poème et le souffle est assez large pour entraîner d'un seul élan les vers et les strophes. Plus qu'une respiration d'homme, c'est un élan de marée.

Techniquement, le métier chez Hugo est incomparable. Toutes les possibilités de la métrique ou de la rime il les a sondées et les poètes après lui lui ont dû presque tout, même ceux qui l'ont accablé. « *Quand on se figure ce qu'était la poésie française avant qu'il apparût et quel rajeunissement elle a subi depuis qu'il est venu, il est impossible de ne pas le considérer comme un esprit providentiel* », a écrit Baudelaire. Et depuis lors, il n'est pas un poète qui ne se soit inspiré de lui : Mallarmé, Lautréamont, Rimbaud lui-même, Péguy..., les surréalistes... Et Claude Roy a raison d'ajouter qu'il est aussi l'inventeur de l'impressionnisme en poésie.

Cette maîtrise ne sera jamais mise en doute. Tandis que sur le « taux » de l'intelligence Hugo les débats restent ouverts. « Il est incapable de raisonner », disait Lanson, ce qui est excessif. Certains célèbrent en lui aujourd'hui un critique d'une extraordinaire pénétration. *William Shakespeare* invoqué comme preuve ne convainc pas. Ce ne sont qu'images dont la valeur évocatrice reste douteuse (« *Shakespeare, le condor seul donne quelque idée de ses larges allures* ») ou affirmations gratuites (« *La production des âmes c'est le secret de l'abîme.* ») Il se peut, d'ailleurs, que sous le flot des métaphores se développe une pensée profonde, mais convenons alors que c'est le langage des premiers devins : on ne l'interprète pas aisément.

Ce mode de pensée archaïque est, il est vrai, familier à Hugo. Il se fût trouvé à l'aise avec la Sybille. Tout dans son œuvre implique une étonnante liberté à l'égard du temps. Son inspiration épique fait penser aux romanceros, elle semble déjà séparée de nous par des siècles ; il est vrai qu'il tient aussi des prophètes de l'ancien testament, des poètes Louis XIII et, pour les rêveries politiques, du XXIe siècle peut-être. L'hiatus qui existe entre sa vie et son œuvre existe aussi entre son œuvre et son temps. Un jour viendra, sans doute, où, se penchant sur les deux ou trois volumes d'anthologie, coffret merveilleux à quoi seront réduits les lourds volumes de Hugo, des hommes se diront, s'ils les ont lus en même temps qu'une biographie : « C'est curieux, cet homme on dirait qu'il n'écrivait pas à son époque. »

EDMOND JALOUX OU L'ANTI-HUGO

Le recueil d'essais d'Edmond Jaloux que l'on vient de publier (*Visages Français*, Albin-Michel) contient maintes vues personnelles, toutes passionnantes, sur la littérature. D'un certain point de vue, elles peuvent être considérées comme l'expression de l'attitude intellectuelle la plus radicalement opposée aux « positions Hugo ». Ce que Jaloux aimait dans notre littérature (et dans *la* littérature) était plus ou moins lié à la modération, la pudeur, la délicatesse, la sagesse paysanne (*confer* « celle de Jeanne d'Arc au procès ») et la vie intérieure. Ses dieux lares étaient Vauvenargues, Joubert, Racine, La Fontaine, Chénier, Marivaux, Nerval, Mallarmé, groupés symboliquement autour de quelques œuvres aimées : *La Princesse de Clèves, Dominique, Le Lys dans la Vallée.* Le « *verbalisme apocalyptique* » d'un Hugo ne lui plaisait pas. Hugo, dit-il, manque de cette humilité latente qui est un des traits de notre caractère national ; Hugo aime l'univers, il n'aime pas l'homme ; il ignore le véritable amour. Si l'on demandait à quelques milliers de personnes, dit Jaloux, qui a le mieux représenté l'homme de notre race, « *aucune ne répondrait Victor Hugo* ».

Dans ces *Visages Français*, il n'est guère d'étude où Hugo, devenu base de trigonométrie littéraire, ne soit égratigné directement ou non. A propos de Flaubert, Jaloux note que la description de la Révolution de 48 dans *l'Education Sentimentale* l'emporte de beaucoup sur les scènes révolutionnaires des *Misérables* « *parce que Hugo se soucie peu d'être vrai, désirant se montrer épique* ». Sur la prééminence de Flaubert, dans le cas considéré, je suis d'accord avec Jaloux, mais non sur la raison invoquée. Hugo était spontanément épique ; sa volonté n'était pour rien dans l'affaire. Sa nature le contraignait à se tourner vers la foule, à se confier à un merveilleux mégaphone poétique.

Ce qu'aiment les esprits du type Jaloux, au contraire, c'est le repli sur soi dans l'apaisement d'esprit conquis. La poésie qu'ils défendent est une ascèse, un moyen d'épuration, une distillation patiente des essences.

La position anti-Hugo de Jaloux comporte de curieuses conséquences : par exemple une acceptation sans réserve de la thèse de certains érudits qui, plaçant la naissance du romantisme à la fin du XVIIIe siècle, estiment que la génération de 1830 a lutté pour des idées déjà usées et ne voient surgir le vrai XIXe siècle qu'en 1857 avec *Madame Bovary* et *les Fleurs du Mal.* (On a montré de la même façon que le vrai XVIIIe siècle s'épanouissait à la fin du XVIIe siècle). Cette thèse est fragile, car elle fait bon marché du seul phénomène qui dans le domaine artistique soit valable ; la présence du génie ; le romantisme du XVIIIe siècle était sans génie.

On n'en finirait pas de discuter les thèses de Jaloux. Les préférences du critique pour une littérature Novalis-Nodier-Nerval-Rilke étaient si

vives qu'elles le plaçaient parfois en porte-à-faux quand il s'agissait de considérer des créateurs plus virils. L'intelligence ne lui manquait jamais, mais la sympathie préalable. La définition qu'il a donnée de l'esprit français dans ce dernier ouvrage est séduisante, mais elle ferme la porte à de puissants génies.

Quoi qu'on en pense, dès qu'on opte pour la littérature de méditation intérieure et d'*essences*, on ne peut avoir de meilleur guide que lui : tout ce qu'il dit dans ce livre, à propos de Maine de Biran, des *illuminations subites* dans la vie intérieure et de la « *jouissance ineffable* » qu'on éprouve lorsqu'on entre en harmonie avec l'univers est d'une finesse merveilleuse. Mais si l'on pense à Hugo on devra remarquer ici que certains états d' « *extase énigmatique* » que Jaloux évoque avec une précision d'initié sont tout proches de celui qu'a sans nul doute connu Victor Hugo en écrivant les dernières strophes de *Booz endormi*. Et ceci atténue beaucoup la valeur des attaques qu'on peut mener au nom du goût contre l'auteur de la *Légende des Siècles*.

PARMI LES LIVRES : PAUL VALERY, par *Edmée de la Rochefoucauld* [1]

Les expériences intérieures d'Edmond Jaloux sont toujours nuancées de mystique. En lisant le pénétrant ouvrage d'Edmée de la Rochefoucauld sur Valéry, on arpente un univers où les exercices d'introspection mettent en œuvre une méthode radicalement différente. « *Paul Valéry*, écrit Edmée de la Rochefoucauld, *s'est identifié à Descartes. Tous deux ont eu la résolution de se prendre soi-même pour source.* » Un soi-même résolu à donner à la seule raison l'accès de la tribune.

Valéry, par l'analyse et la méditation, « *cherche constamment le dépassement de l'homme par l'homme* ». A l'écoute d'une naissance, celle d'une technique intellectuelle pure, Valéry a imaginé un être capable de faire taire en lui les échos du monde sensible. Ainsi surgit M. Teste dont Edmée de la Rochefoucauld dit fort bien, d'après une préface « anglaise » de Valéry, qu'il représente le *démon de la possibilité*.

Comme M. Teste, Valéry qui, sous sa nonchalance, dissimulait l'obstination métallique de l'observateur parfait, *s'immolait intérieurement à ce qu'il voulait être*. Il n'est pas un de ses écrits qui ne soit une patiente conquête. Le problème a toujours été pour lui de repousser les limites du moi pensant. Le *Léonard de Vinci* est un *possible* de Léonard et Léonard c'est l'homme.

Au terme d'une excellente étude des principales œuvres poétiques de Valéry, Edmée de la Rochefoucauld montre que pour l'auteur de *la Jeune Parque* l'intérêt premier de ses poèmes fut de lui suggérer des réflexions

1. *Editions Universitaires* (Bruxelles).

sur le poète. Ce n'est pas tout à fait le cas de l'expérimentateur qui s'inocule une maladie pour l'étudier, mais dans cette faculté d'arrêter sans cesse son « inspiration » pour retirer à l'influx créateur sa situation de message de l'au-delà, il y a aussi de l'héroïsme, l'héroïsme au service de la rigueur.

Ainsi qu'il arrive chaque fois qu'on pousse loin l'analyse d'un grand esprit, Edmée de la Rochefoucauld est conduite à indiquer les points de mystère devant lesquels s'est arrêtée la pensée de Valéry. Il est frappant qu'un philosophe du moi ait écrit : « *Ce qui veut en moi m'est profondément étranger. L'homme n'est donc peut-être pas l'unité, l'élément à choisir pour raisonner des choses humaines* » et qu'après avoir tenté de tuer en lui-même l'affectif, il ait constaté que l'intelligence ainsi libérée est conduite à revenir à *l'émotion*. Chassé par un cartésianisme rigoureux, le mystère, la porte franchie, revient par la fenêtre.

Le livre d'Edmée de la Rochefoucauld qui permet de suivre toutes les lignes de crête de l'univers Valéry, aussi bien dans le domaine de la poésie que dans celui de l'architecture ou de la politique, restera un guide précieux pour quiconque veut accéder à la pleine intelligence de ces œuvres où s'affirme tout l'étrange de la clarté.

JULES ROY, PAUL MORAND, FRANÇOISE SAGAN

Il y a des hommes qui, contraints de faire la guerre, se conduisent honorablement parce qu'il le faut, mais, dès qu'ils le peuvent, pensent à l'arrière, à l'avenir civil et surtout à rien. Une autre race d'hommes apporte à la lourde aventure un stoïcisme tendu qui est une forme de la vertu. Les premiers, quoi qu'ils fassent, n'ont qu'une situation d'amateurs, les seconds donnent à la condition militaire de la grandeur. Un halo de beauté morale les enveloppe, comme Vigny. C'est dans ce climat que vit Jules Roy et qu'il écrit ses livres. Nous lui en devions déjà plusieurs, très beaux. Le dernier, *Le Navigateur* (Gallimard), ne le leur cède en rien. C'est une œuvre de résonance profonde où les mots ont une gravité triste d'inscription.

Au retour d'un raid sur l'Allemagne, la nuit, le lieutenant navigateur Ripault doit se jeter en parachute hors de son avion qui va s'abattre quelques secondes plus tard. Il croit tomber en Allemagne, mais il est en Angleterre. Dans une maison isolée, une jeune femme l'accueille. Il reprend pied dans la vie au milieu de la douceur mais sans y croire. Le silence qui l'entoure lui paraît d'un autre monde. Sa vie n'avait été « *qu'une longue clameur qui n'aurait de terme qu'à sa mort* », dit magnifiquement Jules Roy.

Rentré au camp, Ripault ne peut se réinsérer dans son existence ancienne. La peur le visite. Il refuse, alléguant sa santé, de participer à une nouvelle expédition sur l'Allemagne. L'avion qu'on lui avait dési-

gné est d'ailleurs détruit et ses camarades en veulent à Ripault comme s'il y était pour quelque chose. Il est l'objet d'une sorte de quarantaine. Las, absent, il n'ose même pas d'abord aller revoir la jeune femme qui l'avait hébergé ; grâce à elle il pourrait pourtant « *renouer avec la terre* ».

Comme un pilote est l'objet de la méfiance du commandant d'escadre Ripault demande à partir avec lui. On sera ainsi entre réprouvés. Ce choix il l'a fait presque inconsciemment. Ayant échappé miraculeusement à la mort, seul survivant du premier équipage, il n'a plus des réactions de vivant. Il se considère comme un condamné en sursis. Et, en effet, dès son premier raid sur l'Allemagne, son avion tombe en flammes. La dernière scène est émouvante. L'unique ami de Ripault, un aviateur du camp, va dans la petite chambre du navigateur. Deux lettres sont là, de la jeune femme, non ouvertes. Un étui de cigarettes. L'ami déchire les enveloppes. Rien dès lors ne subsistera plus de la maigre chaleur qui avait entouré Ripault. « *L'état civil n'aura pas grand mal à effacer le navigateur des vivants.* »

— *Hécate et ses Chiens* (Flammarion) de Paul Morand est un roman de forme classique sur l'inconscient et les mystères sexuels. Dans une ville marocaine, au lendemain de l'autre guerre, un jeune banquier, X, devient l'amant d'une charmante Parisienne, Clotilde. Celle-ci dans le monde est discrétion et mesure mais, au déduit, elle se révèle frénétiquement sensuelle. Dans les bras de X elle décrit, comme pour s'attiser, des scènes orgiaques où figurent maints enfants. Sont-ce là des rêves ou des souvenirs ? Pour le savoir X suit Clotilde de loin, pendant le jour, au travers des quartiers indigènes : elle est familière avec beaucoup d'enfants, en effet, mais il ne réussit pas à la surprendre. Cette filature ne sera pas vaine. X s'est allumé à l'imagination de sa maîtresse. C'est à lui que serviront les enfants rencontrés. Et il s'enfonce si bien dans la débauche que la direction de sa banque, inquiète, le change de poste. Il doit donc quitter Clotilde. Qu'était vraiment cette femme ? Une dépravée d'esprit ou d'exercice ? Morand à la dernière page laisse deviner la vérité... Ce roman de la débauche est écrit sur le mode abstrait. Les scènes d'orgies sont logées entre les lignes — ce qui ne les annule pas. Aussi le problème s'affirme-t-il, insistant ; pourquoi pendant l'étreinte certaines images surgissent-elles ? Ce mystère du corps, Morand l'a traité avec beaucoup de talent en termes d'intelligence.

— La presse a loué à juste titre le roman de Françoise Sagan, *Bonjour Tristesse* (Julliard). L'auteur a dix-sept-ans, une maturité rare, des dons d'écrivain évidents. Elle aussi est de l'école classique. Qui permet de donner des lignes pures aux sentiments troubles. Cécile a dix-sept ans comme l'auteur. Elle passe ses vacances sur la Côte dans une luxueuse villa avec son père et la maîtresse de celui-ci, une jolie fille, Elsa. Anne surgit. Elle est décrite comme une personne moralisante et distinguée — ou, comme on dit, « bien ». Mais elle couche avec le père, élimine

Elsa, et obtient promesse de mariage. Dès lors, elle veut que Françoise renonce à un certain Cyril qui la tripote, et qu'elle prépare son baccalauréat. Françoise furieuse monte une série de scénarios d'un machiavélisme simpliste, grâce à quoi le père rejoindra Elsa — ce qui donnera à Anne l'occasion de rompre et de se tuer en automobile. Nous ne nous extasierons pas sur la précocité destructrice de cette Cécile ; de tout temps les très jeunes filles ont eu des dons. D'ailleurs ce n'est pas le désir d'éliminer Anne qui est chez Françoise le sentiment intéressant, mais l'admiration qu'elle a pour son ennemie. La conduite de la jeune fille est en effet inspirée par le besoin de se blesser elle-même en chassant une femme qui lui plaît. Le récit est à la fois ambigu et d'une parfaite justesse de ton. Mais dans la dernière partie les faits n'ont qu'une faible vraisemblance.

HERVÉ BAZIN, HÉLÈNE BESSETTE

Pour écrire l'*Huile sur le Feu* (Grasset), Hervé Bazin a repris le thème d'une nouvelle par lui publiée dans *la Revue de Paris, Tête de Toile*. Un pompier incendiaire en est le héros. Bazin dans le roman a *déplié* le caractère de ce personnage. Haï par sa femme il devient méchant parce qu'il est malheureux. Trompé il brûle une grange ; giflé, une ferme. Pourquoi pas ? Pour se consoler de son état notre siècle met en valeur la logique des sentiments illogiques. Avec les héros sauvages Bazin est à son aise. La haine qui anime son incendiaire paraît pourtant moins spontanée que celle du parricide de *Vipère au Poing*. Mais il y a dans ce nouveau roman, dur et noueux comme un sarment, des scènes « paysannes » qu'on n'oubliera pas.

— J'ai été charmé par les deux romans d'Hélène Bessette, *Lili Pleure* et *Materna* (Gallimard). Mais j'imagine que maints lecteurs résisteront : le genre est particulier, il s'agit de romans en vers — oui, comme l'*Odyssée*, comme *Jocelyn !* — mais libres. A l'histoire de Lili que la tyrannie maternelle jette dans un mauvais mariage, je préfère *Materna* qui met en scène un groupe d'institutrices. Pourquoi *Materna* ? Réponse : *Le A est important. Car l'enfance est le A de la vie. C'est pourquoi on écrit MaternA. C'est pourquoi les héroïnes s'appellent BrittA, GrittA, DjeminA, IolA, PierA, MonA, LisA*. Les deux derniers noms indiquent assez que l'esprit de l'auteur est malicieux. Son roman est celui de la vanité. La vanité chez une institutrA, dont les monologues intérieurs sont émaillés d'impérieux et comiques MOI JE. Comment donner une idée de ce livre ? Pour le situer on peut nommer Prévert, Toulet, Georges Fourest. En fait cela ne ressemble exactement à rien de catalogué. Ce qui est sûr c'est qu'Hélène Bessette a de la fantaisie, du souffle et du style.

ALBERT CAMUS

L'Été, d'Albert Camus (Gallimard), recueil d'essais, évoque d'abord Oran « *capitale de l'ennui, assiégée par l'innocence et la beauté* ». On y trouve des pages méditatives sur l'art de demander aux pierres l'émotion qu'on réclame d'ordinaire aux visages. Les paysages minéraux inspirent aux écrivains de premier rang une sécheresse détachée et artiste pénétrée de gravité religieuse. Après Maurras, Barrès et Gide, Camus retrouve ce ton qui implique une renonciation à demi voluptueuse au tumulte des hommes. Tous les essais rassemblés dans ce livre sont de premier ordre. Après une étude sur la pensée grecque qui s'est toujours « *retranchée sur l'idée de limite* » alors que l'esprit historique de notre époque aspire à une tyrannie *illimitée*, Camus commente son propre destin. Il aimait la triste joie des plateaux d'Afrique, la vie, le soleil et la beauté. La guerre l'a plongé dans la stupeur et lancé dans l'imagination de l'absurde. Mais ce n'était pas pour lui un article de foi immuable, tout au plus un thème parmi d'autres possibles. Camus refuse d'être à jamais lié à son Sisyphe. Cette victime des dieux ne pouvait avoir la *volonté de vivre sans rien refuser de la vie* que Camus déclare sienne. Tout cela est dit sans humeur, avec noblesse. Mais on ferait un bien curieux roman sur cette situation du « chef d'école malgré lui ».

MARCEL THIÉBAUT

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

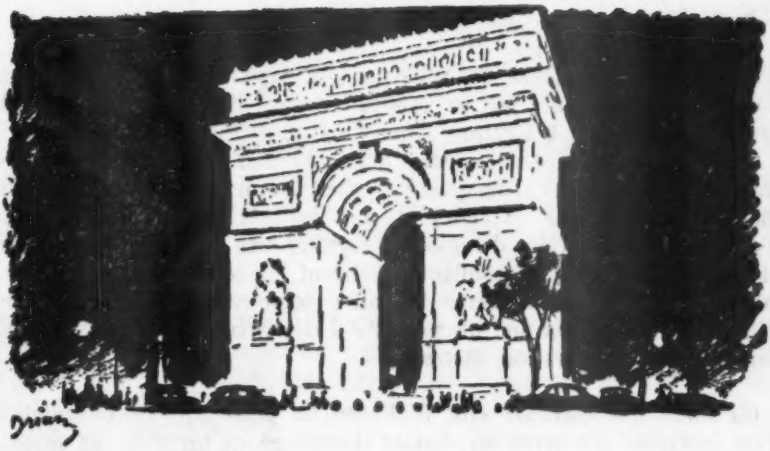
PANORAMA CRITIQUE DES NOUVEAUX POETES FRANÇAIS

par Jean Rousselot (*Ed. Seghers*)

On ne saurait reprocher à M. Jean Rousselot de s'être montré trop sévère dans son choix des nouveaux poètes français : il a accueilli généreusement, les meilleurs et les pires, et rien n'est moins critique, en dépit de son titre, que son *Panorama*, encore qu'on sente bien qu'il n'a jamais aimé, ni peut-être entendu, la voix d'un Pierre Emmanuel ou d'un Patrice de la Tour du Pin, coupables d'éloquence. Mais son palmarès a l'incomparable avantage de rassembler à peu près tout ce qui compte dans la jeune poésie du demi-siècle ; et les historiens de notre littérature y puiseront, demain, des renseignements précieux, même si les noms qui s'y trouvent mentionnés doivent tomber un jour dans l'oubli. Pour moi, je tiens pour assuré que ceux de Char, de René Ménard, de Michaux, de Pichette, d'Emmanuel, de Cayrol, de Fombeure et de bien d'autres suffisent pour témoigner de la vitalité d'une poésie qui pèche souvent par l'obscurité, la confusion, mais non, certes, par la stérilité.

PIERRE DE BOISDEFFRE

(Suite de la chronique bibliographique page 168.)



LE MOIS A PARIS

Au Salon de Mai. — Palettes de Fleurs. — Jadis, au Salon des Artistes Français, les places d'honneur étaient réservées à de vastes compositions illustrant des thèmes historiques ou légendaires. Sans souffrir de la médiocrité de ces faits divers, le public admirait surtout le temps qu'avaient coûté la figuration et la mise en scène. Aujourd'hui les points de vue semblent changés du tout au tout. Dans un salon d'*avant-garde*, comme le *Salon de Mai* (qui doit son prestige à la participation de Matisse, de Léger, de Chagall, de Villon et de Picasso), c'est parce qu'une toile s'est affranchie de toute allusion aux apparences qu'elle est, par principe, estimée supérieure. On sent que c'est presque à regret que les organisateurs ont admis un Desnoyer, un Aujame, un Carzou, suspects de s'être attardés à décrire des êtres ou des matières identifiables.

L'art abstrait, ou non objectif (que des commentateurs spécieux s'ingénient à différencier) exerce ses ravages sur les deux continents. Jouer, *en décorateur*, avec des lignes et des couleurs dépourvues de tout contenu humain, exige, certes, du goût et de l'ingéniosité. Mais dans quelle monotonie tombent à la longue ces exercices de patience ! Si peu révélateurs d'une personnalité qu'on les croirait anonymes, ils ignorent, par surcroît, toute destination.

Beaucoup des travaux exposés au dernier Salon de Mai dépassent les limites du tableau de chevalet : l'art abstrait semble atteint de gigantisme. Mais ce qui suffit à un carreau de revêtement, à un papier de garde, à un tapis, dont les éléments peuvent se répéter et se raccorder à l'infini, ne saurait faire un bon tableau. Quel que soit le talent d'un Chastel, d'un Soulages, d'un Schneider, d'un Singier, d'un Hartung, nous sommes plus distraits encore par les questions que posent leurs toiles-

rébus que par l'*évidence* des tableaux « à sujet ». Il se trouve, paradoxalement, qu'un art qui se voudrait dégagé de toutes contingences provoque plus de « littérature » que l'art qu'il prétend remplacer.

La sculpture souffre des mêmes maux. Si chez Auricoste (*Henri IV*), chez Germaine Richier (*Tauromachie*), chez Couturier (*Le Faune*), comme chez Picasso (*Femme enceinte*) et chez le subtil Henri Laurens (*La Nuit*) que la mort vient d'emporter, certains tics d'époque sont tolérables, combien d'artistes, gonflant ou étirant les corps sans merci, véritables bourreaux de la forme humaine, semblent ne plus considérer l'être humain que comme un prétexte à déformations et ne voir dans l'amour qu'une opération *abstraite !*

On rêvait que coïncide avec l'éclosion du printemps la présentation d'un ensemble d'œuvres où, jouant davantage qu'un rôle ornemental parmi les étoffes, les livres et les papiers-peints, la fleur serait promue au premier plan ; où, *portraiturée* vraiment, elle constituerait le centre du plaisir et de l'émotion, quelquefois même du mystère, comme chez Delacroix, Monticelli, Fantin-Latour ou Odilon Redon.

Depuis Breughel-de-Velours et Bosshaërt, d'innombrables mains ont dressé avec une application de miniaturistes des inventaires végétaux dont l'ordonnance ne varie pas davantage que l'exécution. Chaque pétale, chaque étamine ont été ciselés et vernis à neuf comme par des orfèvres doublés d'émailleurs. La vogue, durant près de quatre siècles, est allée à ces réunions silencieuses où des invitées de toute essence semblent à peine étonnées d'avoir été arrachées à la serre ou à la prairie et de retrouver, loin du ciel, une larme de rosée, une libellule, un lézard. Mais ne découvre-t-on pas souvent plus de fraîcheur à quelque fleur rustique jetée par un potier anonyme au centre d'une assiette qu'à ces chefs-d'œuvre de brio faits pour être vendus à raison des détails accumulés et de la peine prise ? Comme toujours, en art les spécialistes ont tort.

C'est d'artistes universels, et non de peintres spécialisés, que la fragile fleur reçoit la survie. Une énorme consommation de lis et de roses a été faite par les coloristes comme par les poètes. Combien convertirent en natures mortes ces prodiges de chaque printemps qui, si las que nous soyons certains jours des autres et de nous-mêmes, savent nous rattacher encore à la vie ! Pour ne pas s'émerveiller des féeries que la belle saison suspend entre ciel et terre, il faudrait avoir perdu le don d'enfance. Hélas, comme tous les miracles devenus habituels, les fleurs ont cessé d'étonner ceux-là mêmes qui, sans elles, n'auraient peut-être jamais été tentés par une palette !

A la faveur d'une « anthologie » où morts et contemporains fraternisent, la galerie Framond a montré par quelle chimie, rivale de celle du soleil, quelques inspirés sont parvenus à ce que le don de vivre « passât dans leurs fleurs ». Ni Delacroix, ni Monticelli, ni Redon,

ni Fantin, ni Monet, ni Gauguin, ni Renoir, si bien représentés qu'ils soient, n'humilient nos contemporains (telles fleurs champêtres de Grüber font ici figure de chef-d'œuvre).

— Nous retrouvons Oudot, Legueult et Cavaillès, en compagnie de Desnoyer, de Goërg, de Planson, d'Aujame et de plusieurs de leurs camarades, dans le charmant cadre que l'ancien hôtel du Petit-Montmorency consacre, rue du Cherche-Midi, à la peinture contemporaine.

CLAUDE ROGER-MARX

Le Cinéma. — Petite hirondelle du mois de mai. — Il est pas mal de terrains où l'on se demande si le progrès ne marche pas à reculons, si le perfectionnement des techniques n'agit pas comme un frein puissant sur l'esprit.

C'est le propre des vieilles gens de regretter le passé et de le croire plus aimable en tout que le présent, et je ne voudrais pas — pas encore — tomber dans cette habitude. Mais comment ne pas y incliner quand on regarde le spectacle du cinéma ?

Après beaucoup de mois pauvres, le mois de mai fut un mois particulièrement démuni. Je n'ai presque rien vu, sur nos écrans, qui soit digne d'une discussion. Si : une gentille comédie américaine, *Vacances romaines,* qui nous a fait passer une agréable soirée. Mais, précisément, cette œuvre gentille nous jette dans des réflexions mélancoliques. On faisait mieux autrefois, c'est-à-dire naguère.

Je pense à toute cette brillante série de films comiques qui explosa vers les années 1935. La plupart, nous les revoyons encore avec plaisir et ils n'ont pas vieilli. *Vacances romaines* descend d'une bonne lignée. L'argument, qui n'est pas très original et qui pourrait être celui d'une opérette, offre tout de même un prétexte suffisant. Une jeune et charmante princesse, lasse du carcan du protocole, fait une fugue alors qu'elle traverse Rome en visite officielle et échoue dans la chambre d'un bohème américain. Celui-ci ne la reconnaît pas et toute la première partie du film se déroule dans un climat de charmante fantaisie. Puis, on glisse peu à peu vers la farce. C'est encore amusant, mais déjà moins charmant. Ensuite, on n'a pas su finir. Le scénariste est visiblement à court d'idées et le film se traîne vers un dénouement qui n'en est pas un et où on nous sert du sentiment facile, un peu grandiloquent et verbeux. Bonne soirée tout de même et nous avons été contents de connaître cette petite Audrey Hepburn qui s'était révélée au théâtre en jouant *Gigi* et qui a de la grâce, du charme, de la fantaisie, mille qualités qui nous plaisent. Le film n'en reste pas moins petit, insuffisamment accompli.

Mais que dire de *J'épouserai un Millionnaire ?* Trois vedettes, mais pas d'Audrey Hepburn (Mademoiselle Marilyn Monroe n'aurait pas dû

quitter la couverture des magazines) et un scénario parfaitement indigent. Les meilleurs effets sont ceux du cinémascope, c'est-à-dire de la technique, c'est-à-dire qu'ils ne dureront guère.

Ici, le grand succès va à Peter Cheyney. On ne peut pas dire que la soirée soit ennuyeuse, d'autant plus que le personnage de Lemmy Caution a trouvé en Eddy Constantine un interprète presque idéal. Il ne s'agit tout de même pas d'ouvrages exaltants pour l'esprit.

JEAN FAYARD

Georges May, Diderot et la « Religieuse ». — Entre la publication de *Candide* (fév. 1759) et celle de la *Nouvelle Héloïse* (fév. 1761), deux grands succès de librairie au XVIIIe siècle, Diderot travaillait à la *Religieuse* qui, publiée seulement en 1796, n'a trouvé son public qu'au XXe siècle. La hardiesse du sujet l'a longtemps fait tenir pour un ouvrage licencieux et reléguée dans l'enfer des bibliothèques, si bien que l'étude historique et littéraire que Georges May, professeur à l'Université de Yale, vient de consacrer à cette œuvre[1] est la première que nous possédions.

Georges May y démontre avec adresse que l'attaque de Diderot est dirigée contre les vocations forcées, et non contre la religion. La meilleure preuve, on la trouve dans le fait que la *Religieuse* ne figure pas à l'Index. Diderot reprenait un thème traité par Bossuet, Massillon, Bourdaloue, Fléchier et nombre de romanciers, de moralistes et d'auteurs dramatiques du XVIIIe siècle. Pourquoi lui fait-on grief d'avoir représenté, lui aussi, une sœur protestataire contre ses vœux forcés ? C'est que ce sujet répond trop bien à la philosophie naturaliste de Diderot. Du fait que la réclusion et le célibat, exigés par l'état monastique, pouvaient mener à la folie, on devine le parti que Diderot — ou ses disciples — pouvaient en tirer contre la religion, même si dans le roman aucune conclusion de ce genre n'est expressément tirée. Ce roman vient renforcer une position anticléricale et athée que les autres œuvres du philosophe ne peuvent démentir.

Le second grief relève de la pudibonderie : Diderot, pour la première fois dans une œuvre littéraire digne de ce nom, ose aborder le problème du saphisme. Il a bien vu l'importance de la question sexuelle dans la vie psychique et ses rapports avec la morale. Le premier aussi, il a considéré le saphisme, non comme une anomalie de constitution, mais comme un vice de l'esprit. Vers 1759, après son échec au théâtre, Diderot qui prône la peinture morale de Greuze, le roman moral de Richardson, a découvert que le roman, mieux que le théâtre, se prête à l'édification

1. Yale University Press et Presses Universitaires de France.

morale et il écrit la *Religieuse* dans un esprit aussi éloigné de la licence que de la provocation.

Comme pour le *Neveu de Rameau* c'est une personne réelle qui a excité sa verve d'auteur : Marguerite Delamarre, qui avait réclamé contre ses vœux, venait de perdre un procès des plus embrouillés qui avait duré de 1752 à 1758 et où Vaucanson, le célèbre ingénieur et fabricant d'automates, avait servi d'intermédiaire entre le couvent et la mère de la religieuse protestataire. Marguerite Delamarre servit de modèle à la Sœur Suzanne de Diderot, de même que Louise-Adélaïde, fille du Régent et connue sous le nom d'abbesse de Chelles, fournit nombre de traits à la religieuse « damnée » du roman, qui meurt dans le désespoir et dans la folie, consumée par son aberrante passion. Dans l'une comme dans l'autre, Diderot ne voit que des victimes de l'ordre social et d'une morale qui ignore superbement la nature.

J'ajouterai simplement à l'intelligente, perspicace et minutieuse étude de Georges May que Diderot, ce génie fécond et audacieux qui s'est toujours et en tout montré précurseur, n'a pas failli à sa vocation avec la *Religieuse* : le goût des ténèbres, des tortures morales et physiques jointes à un érotisme scabreux, le parti-pris anticlérical dans la peinture des couvents se retrouvent dans les romans noirs anglais de Lewis et de Maturin ainsi que dans les œuvres « frénétiques » de Nodier, de Balzac et de Petrus Borel.

MARCEL SCHNEIDER

Paris d'hier qui disparaît, Paris d'aujourd'hui qu'on enlaidit. — Les cafés et les restaurants, depuis cent cinquante ans, caractérisent chaque époque de la vie parisienne. Après le Procope, le café Foy, Tortoni, Brébant, nous avons eu Voisin, le Bœuf à la Mode, Foyot, Larue. A part Maxim's qui a su s'adapter, tous ces restaurants ont disparu l'un après l'autre et le dernier, Larue, vient de fermer ses portes à son tour.

Le restaurant Larue avait été fondé en 1890, et il était resté à la mode pendant toute une décennie après la première guerre mondiale. Sa cave, sa cuisine étaient célèbres, ses habitués y évoquaient des ombres illustres. D'abord les hommes politiques. Après Clemenceau, **Briand**, **Caillaux** et Barthou, Maginot, Flandin, Bouisson. Puis les gens du monde, de **Boni** de Castellane et les princes russes au duc de Windsor et les gens de théâtre : de Robert de Flers, Feydeau, Capus, Tristan Bernard, Henry Bataille à Serge Lifar et Elvire Popesco. Marcel Proust y donnait des dîners fastueux. Abel Hermant avait sa table où il dînait tous les soirs.

Mais déjà son cadre cossu, bourgeois, était d'un autre temps, celui où l'on se promenait encore à pied sur le boulevard, où l'on pouvait s'attarder jusqu'au milieu de l'après-midi à discuter avec des amis en savourant une Chartreuse jaune 1859.

Notre époque préfère aux salons confortables où l'on est bien assis, où l'on n'est pas gêné par la conversation des tables voisines, les petits bistrots où l'on s'entasse dans le brouhaha et les odeurs de la cuisine toute proche et où l'on vous sert un Beaujolais de l'année et non un Mouton-Rothschild 1904.

Nous avons pris l'habitude de vivre dans la cohue, dans les pétarades des moteurs, dans les ondes de la radio, nous ne goûtons plus le charme de ces restaurants discrets, de bon ton, aux tapis épais, aux lumières tamisées.

De même, ceux qui ont autorisé la construction du baraquement qui s'étale sous la Tour Eiffel, bouchant l'admirable perspective du Champ de Mars, n'ont pas pensé une seconde qu'ils attentaient à la beauté de Paris. On a bien laissé construire contre le Palais de Chaillot les bâtiments provisoires de l'O.N.U., pourquoi ne laisserait-on pas édifier une baraque auprès de la Tour Eiffel ? Et sans doute que si on l'avait pris par les sentiments, le Préfet de la Seine l'aurait aussi bien autorisée sur la place de la Concorde ou dans la cour du Louvre.

Et si *le Figaro* ne s'était pas décidé à mener une véritable campagne contre cette baraque provisoire, non seulement cette exposition aurait eu lieu mais après elle il y en aurait eu une autre, et puis encore une autre. Pour les bâtiments de l'O.N.U., on nous avait promis que la session terminée, ils seraient édifiés ailleurs. J'étais bien certain qu'un autre organisme allait en faire ses délices.

Il est regrettable que la presse parisienne ne déploie pas la même énergie chaque fois que l'on attente à la beauté de Paris, soit en lui imposant une verrue, soit en démolissant quelque édifice qui contribue à son charme. Elle aurait pu empêcher la démolition de l'hôtel de Rohan, boulevard des Invalides, elle pourrait sauver l'hôtel de Guénégaud, rue des Archives, l'hôtel de Villefort, l'hôtel de Chabanais, car si les restaurants doivent fermer leurs portes quand la clientèle les abandonne, nous nous devons de sauver de la spéculation les belles demeures qui rappellent les fastes de notre passé.

GEORGES PILLEMENT

L'Oiseau de feu à l'Opéra. — La création en 1910 de *l'Oiseau de feu*, qui réunissait les noms de Stravinsky, de Golovine et de Fokine, avait été — avant *Petrouchka*, avant *le Sacre du Printemps* — une des réussites éclatantes, décisives, du Ballet Russe à ses débuts. A l'occasion du 25e anniversaire de la mort de Diaghilew, l'Opéra vient d'en faire la reprise, avec des décors de Wakhévitch et une chorégraphie de Serge Lifar.

Le livret établi par Fokine appartient au merveilleux de l'histoire et du folklore. Dans la forêt, au cours d'une chasse, le tzarévitch Ivan capture l'Oiseau de feu ; mais touché par ses supplications il le libère : l'Oiseau lui donne une plume-fée. Pénétrant dans le jardin enchanté, Ivan découvre les Princesses captives et se mêle à leurs jeux. Grâce à la plume magique il vainc le monstre Katchei ; il délivre les princesses dont il épouse la plus belle. Par-delà cette féerie, nous entrevoyons les surprises des anciens Slaves devant les Tatars de la Horde d'or et leurs émerveillements en présence de leur luxe, de leurs raffinements, de leurs cruautés même qu'ils transposaient en prodiges et en sortilèges.

La chorégraphie originale de Fokine était l'illustration de son principe du style : « Ne pas se borner à assembler des locutions plastiques toutes faites, mais créer dans chaque cas une forme correspondant au style du sujet, le plus expressif possible de l'époque et du pays représenté. » Ainsi, dans la version primitive, l'Oiseau dansait seul sur pointes, à la fois créature ailée et personnification d'un autre univers... La nouvelle version de M. Lifar modifie profondément la forme et l'esprit de l'œuvre originale. En faisant danser tous les sujets sur pointes elle dissipe une large part du mystère de l'Oiseau. Le déroulement de l'histoire, également, se banalise : la Supplication de l'Oiseau devient un pas de deux amoureux et la Berceuse perd son caractère d'enchantement surnaturel, ainsi que la danse de Katchei, à présent sautée et trépignée d'un talon sur l'autre et qui fut naguère un étonnant morceau de mime. L'allure de la danse, sans définir un style d'époque ou de pays, reproduit les formes habituelles « néo classiques » de M. Lifar, et perd souvent le contact avec les richesses descriptives et la diversité des mouvements et des rythmes de la partition. Ténébreuse et menaçante, la forêt de M. Wakhévitch est, plus encore, perdue de tristesse, et la féerie brillante de l'arbre aux fruits d'or s'y obscurcit trop. Par contre les costumes sont rutilants, un peu trop magnifiques peut-être, comme s'ils appartenaient à une autre palette.

Mademoiselle Vyroubova danse dans son beau style clair et pur le rôle, pour elle sans imprévu, de l'Oiseau ; ses variations marquées d'un accent de caractère s'éloignent souvent du lyrisme qui lui est naturel. M. Algaroff est un Ivan souple, noble, léger : il est pour Nina Vyroubova un partenaire parfaitement accordé. Mademoiselle Vaussard enfin manifeste dans le rôle de la Princesse une poésie délicate et fine, qui représente une certaine « école » de l'Opéra, où brilla longtemps Camille Bos.

PIERRE MICHAUT

Le Minutier des Notaires. — Je ne sais quels liens de parenté unissaient Marie-Philippine-Victoire de Ségur à la comtesse du même nom, née Rostopchine, mais il est certain qu'elle eut un mariage comme en rêvèrent les lectrices de celle-ci : trois rois y furent témoins et apposèrent leur signature sur son contrat, Louis XVI, Louis-Stanislas-Xavier qui fut Louis XVIII, et Charles-Philippe qui fut Charles X. Cela compose une page impressionnante, à côté de laquelle la pièce voisine fait mince figure : un autre contrat de mariage, avec deux signatures seulement, « M. J.-R. Tascher » et « Napolione Buonaparte ».

Ce sont là deux spécimens entre les quelques trois cents documents que M. Charles Braibant, Directeur des Archives de France, a fait exposer récemment à l'Hôtel de Rohan, à l'occasion du Congrès international des Notaires. Trésors insoupçonnés que ceux de ces archives notariales, accumulées sous l'effet de la volonté de l'Église — puisque c'est une bulle du pape Grégoire XI, exposée à Rohan, qui en 1375, enjoignit aux notaires de conserver leurs minutes — et de l'État, qui, en 1928, autorisa les notaires à confier les dossiers anciens qui encombraient leurs greniers aux Archives Nationales. Il en est résulté le Minutier des Notaires, soit, entre les divers fonds des Archives, le plus curieux : pour l'amateur d'art, car le bâtiment qui le renferme n'est autre que celui des anciennes écuries du Cardinal de Rohan, avec leurs abreuvoirs semi-circulaires et leur vaste porte cochère surmontée du bas-relief des « Chevaux du Soleil », dû au ciseau de Robert Le Lorrain ; — pour l'amateur de statistiques, grâce aux chiffres qu'il peut aligner : 80 millions de minutes notariales, en 160.000 dossiers qui s'étalent sur 12 kilomètres de rayons ; — pour l'archiviste de métier, grâce à l'organisation impeccable que lui a donnée son conservateur, M. Jacques Monicat, et qui permet, quel que soit l'acte demandé, de l'extraire en quelques minutes grâce à un fichier comportant plus d'un million de fiches ; — pour l'historien enfin, car chacun sait que le notaire de l'ancien temps, et notamment au Moyen Age, était le témoin de la vie de tous les jours, l'écrivain public, celui qui *notait*, non seulement les contrats, mais tout ce dont on voulait garder le souvenir. Ainsi, c'est toute la vie quotidienne, tout notre passé familier, et la plus sûre de nos sources historiques, que contient le Minutier des Notaires.

Aussi était-elle bien révélatrice, à l'exposition de l'Hôtel de Rohan, cette vitrine qui montrait côte à côte deux « minutes » de notaires marseillais : l'une étant le contrat de location d'un navire par un compagnon de saint Louis, Guy de Forez, pour la croisade de 1248, l'autre, l'engagement pris par le commis d'un marchand de Marseille de ne pas jouer aux dés pendant la durée de son prochain voyage. Ronsard y était représenté par son contrat d'édition, Lulli par son contrat de mariage, et tous

les grands noms de France, ceux des souverains depuis Henri IV jusqu'à Napoléon III, ceux des princes des lettres comme Balzac ou Victor Hugo, par leur testament.

Encore cette exposition débordait-elle le cadre de nos frontières : on y voyait vendre une sucrerie à Saint-Domingue « y compris 252 nègres, négresses, négrittes et négrillons estimés chacun à 1 400 livres, et 129 mules et mulets estimés à 600 livres la tête » ; on y voyait Henriette de France, reine d'Angleterre, retirer des mains des marchands d'Anvers les pierreries qu'elle avait mises en gage pour subvenir aux frais de la guerre contre Cromwell, — et le sieur Alexandre Goubert proposer au banquier Samuel Bernard une machine qu'il avait imaginée « pour mettre les hommes en état de voir, respirer et agir dans l'eau à une profondeur considérable » — cela, afin de lui permettre d'explorer les flancs de trois vaisseaux de guerre espagnols enfouis à 30 brasses de profondeur dans le port de Messine. Et l'on y voit aussi la vie et la mort des notaires eux-mêmes, le livre de raison de ceux qui mêlèrent leurs affaires personnelles à celles de leurs clients, les vers de ceux — peu nombreux — qui furent poètes, et la ravissante bonbonnière, rouge et or, ornée de son portrait en miniature, de Me Duclos-Dufresnoy, qui fut guillotiné le 15 pluviôse an II.

RÉGINE PERNOUD

André Suarès, ou le retour du poète. — La publication des *Lettres d'André Suarès à Romain Rolland* (Albin Michel), une réédition du *Voyage du Condottiere* (Emile-Paul) vont-elles rendre à André Suarès sa place parmi ses contemporains, au milieu des Péguy, des Claudel, des Rolland, des Proust, des Gide et des Valéry ? Bien avant sa mort, ceux-ci l'avaient bel et bien éclipsé, et les historiens de la littérature passent rapidement sur son nom entre ceux de Camille Mauclair et de Georges de Sainte-Foix... Suarès semble ne s'être jamais relevé du jugement de Gide (« aux deux extrémités Suarès et Max Jacob : l'un qui ne s'intéresse qu'à lui et qui n'est intéressant que lorsqu'il parle des autres ; l'autre, qui ne s'intéresse qu'aux autres et n'est intéressant que lorsqu'il parle de lui »), qui le voyait aveuglé par son orgueil : « Que de petitesse dans ce constant souci de sa taille ! dans ces apprêts, cette toilette, cette crainte de se laisser surprendre au saut du lit, au naturel. Ce n'est point tant qu'il soit susceptible, ombrageux ; mais il travaille à un isolement qui l'aide à se croire incomparable. Être grand ne lui suffit pas ; il ne se plaît que supérieur. »

Dès le Collège Sainte-Barbe, dès l'Ecole Normale, le jeune juif venu de Marseille, lauréat du concours général, s'il avait éveillé l'intérêt de

ses professeurs, avait rencontré l'hostilité de ses camarades, qui ne lui pardonnaient pas ses cheveux longs, ses « airs », la brutalité de ses mépris, et la cruauté de ses répliques. Mais rue d'Ulm, Romain Rolland sut reconnaître, sous les dehors orgueilleux de cet écorché vif, une âme semblable à la sienne, pure et presque transparente. Protestant contre sa réputation de « poseur », Rolland devina que cette pose était une parade, et quel cœur cachait ce bretteur passionné. Pourtant, ses ennemis n'avaient pas tous tort, ni le bon M. Perrot, directeur de l'École Normale, qui dénonçait chez son élève « une tendance déclamatoire aux broderies sans fond, aux images, aux comparaisons ». Suarès ne devait jamais dominer tout à fait les excès de langage où le portaient sa flamme et son lyrisme. A son horreur de la médiocrité, à ses intolérances crispées, s'ajoutaient de flagrantes erreurs de jugement : il abominait tout le XVIIe siècle, mettant Racine et Rigaud dans le même sac, mais il défendait *la Juive* d'Halévy, chérissait Mendelssohn, et nommait Meyerbeer le plus grand musicien d'opéras...

Lorsqu'on écrira la vie de Suarès, c'est à d'autres incompris de génie qu'il faudra le comparer : à Kafka, par exemple. Comme Kafka, il a été un perpétuel désadapté : un foyer désorganisé (une mère absente, un père paralysé) ; la gêne matérielle, une santé médiocre ; l'impuissance à sortir de soi-même, l'hostilité d'un monde auquel il refusait de croire et qu'il ne pouvait vaincre ; le sentiment d'être plus qu'incompris, ignoré (sauf par quelques-uns, Claudel, Gide, Rolland, ou par de jeunes lecteurs passionnés, comme Jacques Rivière et Alain Fournier), et cela jusqu'aux dernières années de sa vie lorsque, devenu octogénaire, il constate que tous ses camarades ont obtenu la gloire, les honneurs — à travers toutes ses épreuves, Suarès est resté fidèle à lui-même, inaccessible au compromis. Son amour du Grand, du Beau, ne s'est jamais démenti et l'apparente à cet autre pèlerin de l'Absolu que fut Léon Bloy. Comment ne pas reconnaître dans *Voyage du Condottiere, Valeurs* ou *Trois Hommes* une haute exigence spirituelle ? Shakespeare, Benvenuto, Léonard, Goethe, Beethoven, Tolstoï, tels furent les compagnons de cet esprit qui ne consentit jamais à la bassesse de son époque. Lorsqu'il parle de Benvenuto Cellini, c'est à lui-même qu'il songe.

Nous ne laisserons pas mourir une seconde fois celui qui, comme Barrès, s'efforçait de *sentir le plus possible en analysant le plus possible ;* et nous conseillerons à tout voyageur partant pour l'Italie d'emporter ce livre brûlant : *Voyage du Condottiere* ou le bréviaire du parfait amant.

PIERRE DE BOISDEFFRE

Politique intérieure. — Un mot, — un nom, — exprime à lui seul plus d'inquiétude, de trouble, d'anxiété que n'en a ressenti à aucun moment, depuis dix années, la France. Il a lourdement pesé, durant ce mois, sur le triple plan politique, militaire, diplomatique.

Dien-Bien-Phu, ce n'est pas seulement un long épisode du plus pur héroïsme, du plus noble sacrifice, c'est aussi la plus pénible des épreuves.

L'heure était-elle venue d'en débattre devant l'Assemblée dès le jour (4 mai) de la reprise de contact avec le gouvernement ? Déjà, à la veille des vacances de Pâques, les socialistes avaient posé la question. Une communication du président du Conseil avait permis de l'éluder. Au cinquantième jour de la résistance de Dien-Bien-Phu, alors que le camp retranché n'était plus réduit qu'à ses dernières œuvres vives, au P.C. de son chef, il paraissait plus difficile pour M. Laniel d'écarter un nouveau flot d'interpellations. La question de confiance posée, il y parvenait néanmoins, obtenant 311 voix contre 262 (6 mai). Une considération majeure avait joué en faveur du cabinet : le déroulement de la conférence de Genève engagée précisément dans le dessein de régler l'ensemble des problèmes asiatiques, et plus particulièrement celui de l'Indochine.

C'était la seule crainte d'interrompre les négociations internationales en cours et singulièrement le souci de ne pas entraver les possibilités d'aboutir à un cessez-le-feu, qui avaient commandé les suffrages de la majorité.

Mais, dès le lendemain, la chute de Dien-Bien-Phu était un fait accompli. M. Laniel l'annonçait. Et l'Assemblée traduisait sa douloureuse émotion, rendant hommage aux combattants qui par leur ténacité et leur abnégation avaient revivifié les vertus assoupies du pays. Une fois encore, les communistes tenaient à se détacher du corps meurtri de la Nation, refusant ostensiblement de se lever à leurs bancs.

Trois jours après, une autre vague d'interpellations se dressait. M. Laniel tentait maladroitement de l'éviter. Derechef, il se trouvait contraint de recourir à la question de confiance. Situation plus délicate encore que la semaine précédente. C'était, cette fois, le problème des responsabilités qui était posé : responsabilité militaire et responsabilité politique. Si M. Laniel s'en est tiré (13 mai) de justesse, n'obtenant plus que deux voix de majorité (289 contre 287), c'est parce que le sort de la conférence de Genève était, comme précédemment, étroitement lié à celui du gouvernement.

Il est curieux de noter la différence très nette que présentèrent ces débats au Palais-Bourbon, à une semaine de distance. Au premier temps, c'était essentiellement la politique de M. Bidault qui était contestée. Au second temps, après la chute de Dien-Bien-Phu, c'était le comman-

dement militaire qui était en cause, et au-delà l'autorité du chef du gouvernement — disons plutôt son manque d'autorité.

Là se décèlent les divergences de l'Assemblée elle-même et partant sa propre impuissance à changer le cours actuel de la politique. Et il faut bien admettre que la crainte d'interrompre sinon de rompre définitivement la conférence de Genève n'a pas suffi, à elle seule, à sauver le gouvernement. Il y avait aussi la crainte de ne pas pouvoir résoudre rapidement une crise ministérielle. N'a-t-on pas vu les socialistes, expliquant leur vote de défiance, affirmer par avance qu'il ne fallait pas compter sur eux pour une quelconque combinaison de remplacement ? N'a-t-on pas vu le groupe U.R.A.S., dont les deux tiers avaient refusé la confiance, maintenir leurs représentants au sein du cabinet ?

Sous bénéfice de ces circonstances, sursis en poche, le gouvernement est donc demeuré en fonctions, ayant à faire face à des lendemains périlleux : la menace vietminh qui se précise sur le Delta du Tonkin pose des problèmes militaires plus amples que ne le furent ceux de Dien-Bien-Phu ; le renforcement de notre dispositif de défense peut nécessiter la participation d'une fraction du contingent en activité de service. « Mesures draconiennes », a dit M. Laniel, auxquelles le Parlement sera associé.

Tout, on le conçoit, devait faire passer au second plan le débat sans cesse ajourné sur la ratification des traités instituant la Communauté Européenne de Défense. Mais cela peut être demain le problème essentiel.

MARCEL GABILLY

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

VIES ET ŒUVRES D'ÉCRIVAINS

par Louis CHAIGNE *(Lanore)*

DANS ces nouveaux itinéraires intellectuels, Louis Chaigne, avec sa pénétrante lucidité, nous offre des vues d'ensemble sur quelques écrivains contemporains : Giraudoux, Sartre, Anouilh, Malraux, Gabriel Marcel, C. du Bos. Pour mieux faire comprendre l'œuvre, il présente d'abord l'homme, mettant l'accent sur les faits qui, dans la vie de chacun, ont pu influer sur les démarches de l'esprit. Comment, en effet, si l'on ignore ce que fut la jeunesse d'Anouilh, mesurer la force du choc provoqué en lui par *Siegfried et le Limousin*, choc qui lui a révélé sa vocation ? Et certains drames familiaux n'ont-ils pas créé chez Malraux ce besoin d'échapper au désespoir qui s'est traduit par des actes de violence ? Des œuvres, L. CHAIGNE, ensuite, dégage les lignes maîtresses après en avoir, dans une brève étude, indiqué la genèse et la substance.

SUZANNE DESTERNES

(Suite de la chronique bibliographique page 169.)

★ CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE ★

LA RUSSIE APRÈS STALINE

par Isaac Deutscher *(Éditions du Seuil)*

Staline avait été formé dans un séminaire de théologie ; Malenkov l'a été dans un institut technologique. Le Staline de 1918 appartenait à une époque où la survivance du régime dépendait d'un plan économique primitif : réquisitionner des céréales à la campagne, les faire parvenir aux villes affamées. Le Malenkov de 1941 appartient à une époque où la survivance du régime dépendait du travail d'une gigantesque machine industrielle moderne, productrice de chars blindés. La différence des tâches et des éducations mesure la distance qui sépare les deux hommes. Façonné par Staline, et placé par son âge à mi-chemin entre la vieille garde stalinienne et la nouvelle génération, Malenkov paraît bien avoir essayé, dès sa prise de pouvoir, de débarrasser l'U.R.S.S. des pires aspects du stalinisme. Il n'a pas que fait un triple coup d'état au sein du parti, au gouvernement et de la présidence. Il a quasiment aboli le culte idolâtrique de Staline ; il a attaqué les méthodes inquisitoriales de la police politique, proclamé une amnistie très ample, accéléré l'évolution déjà amorcée vers une plus grande production de biens consommables, esquissé une détente de la politique extérieure, notamment en Allemagne orientale. Tout en maintenant les principes, il semblait procéder à une tentative de libéralisation, comme Alexandre II au début de son règne, ou à une « révolution antistalinienne restreinte » comme la préconisait Trotsky vers 1930.

Vint l'insurrection du 16 juin 1953 en Allemagne orientale. Les rigoristes staliniens et les policiers vindicatifs s'unirent aux généraux alarmés pour réagir violemment, au nom de la sécurité, contre la politique des concessions et des réformes. « Si vous continuez, le prochain 16 juin aura lieu à Moscou et non plus seulement à Berlin-est. » Malenkov effrayé chercha un bouc émissaire et choisit Berià. Trois semaines plus tard il le « jetait aux lions ». Telle est du moins, sommairement résumée, l'analyse que fait M. Isaac Deutscher dans *La Russie après Staline*, ouvrage aussi nuancé que passionnant.

Pour M. Deutscher un retour aux formes staliniennes de la dictature ne pourrait être que de brève durée parce que le niveau culturel (et économique) de la nation est devenu supérieur à la méthode du gouvernement et au climat moral du stalinisme. En exécutant Berià et ses policiers, Malenkov savait qu'il frappait une espèce haïe : signe des temps. N'empêche que l'autre accusation (agents de l'étranger) nous ramène aux sorcières. Qui osera vraiment discuter, à l'intérieur même de l'équipe dirigeante, sachant qu'il risque d'être demain « architraître » ? M. Deutscher le reconnaît : « Rien n'est plus difficile pour une nation et un parti bâillonnés pendant des dizaines d'années que de recouvrer l'usage de la parole. » On en revient à l'éternelle question : Une dictature peut-elle, même lorsqu'elle le désire, se « libéraliser » ?

P. F.

MARINE IMPÉRIALE 1941-1945

Les flottes du Mikado dans la seconde guerre mondiale,

par le capitaine de vaisseau Andrieu d'Albas *(Amiot-Dumont)*

Il y a beaucoup à dire sur le livre du commandant d'Albas. En bien, j'entends.

Ce que nous savons de la guerre du Pacifique provient à peu près exclusivement des sources américaines, en général fort objectives, mais qui, par la force des choses, considèrent les événements d'un point de

PRIX « ENFANCE DU MONDE »

Le Centre International de l'Enfance vient de fonder un prix littéraire d'une valeur de 200 000 francs destiné à couronner un ouvrage inédit s'adressant à des enfants de 8 à 11 ans, écrit en langue française.

Le sujet peut être choisi avec une entière liberté, la seule réserve formulée par les fondateurs du prix est que ce sujet « ne nuise pas à l'entente internationale, ni à la coopération entre les êtres humains ».

Les manuscrits devront être adressés au C.I.E., Château de Longchamp, Bois de Boulogne, Paris, et seront soumis à un jury présidé par M. André Maurois, qui décernera le prix pour la première fois en mars ou avril 1955.

vue américain. De travaux japonais, il n'en existe pas à ma connaissance qui aient été traduits en France.

Etait-ce une gageure de la part d'un officier français d'essayer de retracer l'histoire de la marine japonaise pendant cette guerre? Je ne le pense pas dans le cas particulier. Le commandant d'Albas était exceptionnellement bien placé pour entreprendre cette tâche en raison de sa parfaite connaissance du Japon où il a fait de nombreux séjours et où il a contracté des alliances de famille. La conscience avec laquelle il a poursuivi ses recherches, l'élégance et le soin de sa présentation font de son livre une vraie réussite.

Il ne saurait être question de résumer cet ouvrage. Ce serait reprendre toute l'histoire de la guerre du Pacifique. Signalons seulement ce qu'il apporte de nouveau par rapport aux publications antérieures.

Ce nouveau, c'est l'effort de l'auteur pour expliquer les réactions des marins japonais et leur mentalité si différentes des nôtres. Le commandant d'Albas a parfaitement réussi à faire revivre dans leurs cadres les marins japonais et leurs chefs. Grâce à lui des noms comme celui de l'amiral Yamamoto cessent de représenter des figures abstraites et imperméables.

Ce livre n'est pas moins intéressant par l'aperçu qu'il nous donne des pensées du haut commandement japonais. « *Si j'ai l'ordre de combattre sans égard pour les circonstances*, écrivait Yamamoto en 1940, *je foncerai pendant les six premiers mois ; mais quant à la seconde et à la troisième année de la guerre, je n'ai aucune confiance...* » Phrase qui rappelle étrangement les mises en garde que l'amiral Raeder apportait au chancelier Hitler au moment de la déclaration de guerre. Mais pas plus que le gouvernement du IIIe Reich, le gouvernement japonais ne sut ou ne voulut écouter ces conseils. J. M.

VISAGES OUBLIÉS

par Walter Jens *(Plon)*

Le sujet de ce roman, la vie d'une maison de retraite de comédiens, est intéressant. Une administration, rendue féroce par son esprit routinier et par ses besoins d'argent, finit par chasser les pensionnaires de leur asile, pour le transformer en un musée de souvenirs qui attirera sans doute les touristes américains. Mais Auguste, le gérant de la maison, y met le feu, après le départ des vieux acteurs. Abus de symboles, manque de chaleur, ce livre pèse dans les mains. Les caractères ne sont pas faux, mais comme dessinés d'un fusain trop gras. Jens avait beaucoup à dire. Il ne l'a pas dit assez simplement. NICOLE DUTREIL

PRATIQUE DE L'HIBERNOTHÉRAPIE EN CHIRURGIE ET EN MÉDECINE

par H. Laborit et P. Huguenard *(Masson et Cie)*

L'hibernation naturelle est un phénomène physiobiologique neuro-endocrinien qui ne dépend pas totalement de la température du milieu ambiant ; il en est de même de l'hibernation artificielle qui représente un moyen de lutter contre l'agression. L'organisme réagit toujours de la même manière aux agressions les plus variées. L'expérience a montré que le facteur essentiel était la réalisation d'un hypométabolisme ; mais cette réduction métabolique peut être accrue par le froid, telle est la genèse de l'hibernation artificielle ; son facteur principal est l'inhibition neuro-végétative, la réfrigération étant un facteur secondaire. Elle a pour effet d'obtenir un état de vie ralentie.

L'hiberné artificiel est dans un état analogue à celui des hibernants pendant le sommeil hibernal.

L'hibernothérapie s'avère une technique intéressante en chirurgie, en obstétrique, dans le traitement des états de choc, du coma oxycarboné et de divers syndromes. Les diverses techniques sont exposées par des spécialistes.

Outre son intérêt clinique, ce volume donne une bonne analyse des bases physiologiques de l'hibernation artificielle ou plus exactement de la « biocémèse provoquée ». A. T.

NOTES INTER-ARTICLES

Criticus, *le style au microscope*, p. 61. — *A travers l'Arabie inconnue*, par François Balsan, p. 120. — *Pierres Flamandes*, par Yvan Christ, p. 128. — *La Grèce, vue par Odé*, p. 135. — *Les coupeurs de têtes de l'Amazone*, par Lewis Cotlow, p. 135. — *Londres restitué*, par O. Mermod, p. 135. — *Panorama critique des nouveaux poètes français*, par Jean Rousselot, p. 156. — *Vies et œuvres d'écrivains*, par Louis Chaigne, p. 168.

(Croquis et dessins de Drian, Christian Bérard, Krol, Grau Sala, Malcles, Claude Tolmer, Livia Dubreuil, Paul Bret et R. Gaillaux.)

IMP. CHAIX, 20, RUE BERGÈRE, PARIS. — 2009-5-54.

TABLE DU 1er SEMESTRE 1954

N° 1. — JANVIER 1954

André SIEGFRIED. — Mariage et Divorce aux Etats-Unis.
LA VARENDE. — Une Révolte de Charité.
RÉMY. — Espionnage et Renseignement.
Jacques LAURENT. — Barbe-bleue.
Paul MORAND. — Qui parle le moins peut le plus.
Marcel BRION. — La véritable Lucrèce Borgia.
P.-L. BRET. — Churchill et la France.
Emmanuel ROBLÈS. — Federica (II).
Jacques CHEROY. — Les Américains au Japon.
J. MAISIN. — Le Problème du Cancer.
Robert KANTERS. — Tel qu'on le fait, tel qu'on le parle.
Paul GUTH. — Daniel Halévy.
Thierry MAULNIER. — Le Théâtre. — Kean.
Marcel THIÉBAUT. — Henri Bernstein.
Pierre AUDIAT. — Les Livres d'Histoire.
Le mois à Paris. Chroniques Bibliographiques.

N° 2. — FÉVRIER 1954

Robert d'HARCOURT. — Hésitations franco-allemandes.
Paul MORAND. — L'Espagne noire.
Jean ROSTAND. — Hommage à madame de Noaille.
Emmanuel ROBLÈS. — Federica (fin).
Edmée de La ROCHEFOUCAULD. — Paul Valéry et la politique.
Henri PERRUCHOT. — Van Gogh au Borinage.
Jean MISTLER. — Au Seuil d'un Septennat.
Jacques SOUSTELLE. — Une Cité Maya-Palenque.
Denise BOURDET. — Images de Paris.
Edmond GISCARD d'ESTAING. — Notes sur Madagascar.
Thierry MAULNIER. — De Shakespeare à Jean Genet.
Marcel THIÉBAUT. — A la Comédie Française.
Le mois à Paris. Chroniques Bibliographiques.

N° 3. — MARS 1954

André MAUROIS. — Victor Hugo à la fin de son exil.
Jean GIONO. — Angelo va à Milan (I).
Jean COCTEAU. — Clair-obscur.
Général KOELTZ. — Le Maréchal Kesselring.
Maréchal KESSELRING. — La Bataille d'Angleterre.
Jacques PERRET. — Mirza et la Licorne.
Pierre FRÉDÉRIX. — Le drame d'Indochine.
Bernard de FALLOIS. — Shakespeare à Paris.
Alix d'UNIENVILLE. — Images de l'île Maurice.
Henri CLOUARD. — Un Philosophe du Dépassement, A. Ponceau.
Jacques FAUVET. — La Politique et les Partis.
Paul GUTH. — Yves Montand.
Thierry MAULNIER. — De Marcel Aymé au T.N.P.
Pierre AUDIAT. — Les Livres d'Histoire.
Le mois à Paris. Chroniques Bibliographiques.

N° 4. — AVRIL 1954

Paul CLAUDEL. — Les Vitraux de la Ferté-Milon.
★★★. — Problème de l'Afrique Noire.
Jean GIONO. — Angelo va à Milan (II).
PASTEUR VALLERY-RADOT. — Pasteur Précurseur.
Françoise MALLET. — La Vie de M. Nathan Oppheim.
Claude ROGER-MARX. — Toulouse-Lautrec.
Edmond GISCARD d'ESTAING. — La Valeur du Franc.
Philippe ERLANGER. — Louise de Savoie, Homme politique.
Bernard VILLARET. — Lettre des Iles Cook.
Jean ALLARY. — De Berlin à Genève.
Denise BOURDET. — Images et Visages de Paris.
Thierry MAULNIER. — Romanciers au Théâtre.
Marcel THIÉBAUT. — De Henri Bosco à Jean Rostand.
Le mois à Paris. Chroniques Bibliographiques.

N° 5. — MAI 1954

Maurice GARÇON. — Justice de Dictature.
SIMONE. — Menés par le Hasard.
Jean GIONO. — Angelo va à Milan (III).
Tibor MENDE. — Inde et Pakistan.
Henri THOMAS. — Histoire de Pierrot.
Pierre FRÉDÉRIX. — La Révolte des Cipayes.
Henry METCALFE. — Le Siège de Lücknow.
Suzanne LILAR. — Trompe-l'Œil.
Paul GUTH. — Blaise Cendrars.
Marcel BRION. — L'Art des Vikings.
Bernard de FALLOIS. — Proust et Sainte-Beuve.
Thierry MAULNIER. — Le Théâtre.
Pierre AUDIAT. — Les Livres d'Histoire.
Le mois à Paris. Chroniques Bibliographiques.

N° 6. — JUIN 1954

André MAUROIS. — Heinrich Von Kleist.
Francis CARCO. — Au Temps de Bruant.
Robert MONTAGNE. — Crise politique et sociale au Maroc (mai 1954).
Jean GIONO. — Angelo va à Milan (fin).
Raymond ARON. — Jean-Paul Sartre, le Prolétariat et les Communistes.
Pierre GIRARD. — Sport-Toto.
Françoise de BERNARDY. — Flahaut, que deux Reines aimèrent.
Roger BASTIDE. — Charlemagne et le Bœuf gras.
Denise BOURDET. — Images de Rome.
Thierry MAULNIER. — Crise du Théâtre.
Marcel THIEBAUT. — Victor Hugo 1954.
Le mois à Paris. Chroniques Bibliographiques.

denoël

présente

3 ASPECTS DE PARIS :

GEORGES BRASSENS

La mauvaise réputation

Chansons et poèmes

RENÉ FALLET

Les pas perdus

roman

JACQUES YONNET

Enchantements sur Paris

Sorciers et sortilèges d'hier et d'aujourd'hui

denoël

GRASSET

Vient de paraître :

JACQUES LAURENT

Le petit canard, *roman*

Coll. " Les Cahiers Verts " Un vol. **480 fr.**

GEORGES PILLEMENT

L'Espagne inconnue

Un vol. ill. **780 fr.**

G. LENOTRE, de l'Académie française

Secrets du vieux Paris

Coll. " La Petite Histoire " n° 14 Un vol. ill. **585 fr.**

JOUBERT

Pensées et lettres

Textes choisis par Raymond DUMAY et Maurice ANDRIEUX

Un vol. ill. **885 fr.**

Rappel :

HERVÉ BAZIN

L'huile sur le feu

Coll. " Les Cahiers Verts " **40e mille** Éd. cour. **495 fr.**

BERNARD GRASSET

Comprendre et inventer

Essai sur la connaissance

Avant-propos de JACQUES CHEVALIER

Ex. de luxe entièrement souscrits
qq. vergé Johannot . . 385 fr.

Sur le Plaisir

Un volume in-8° Tellière. Tirage limité à :

3 exemplaires numérotés sur vieux Japon (souscrits)
8 exemplaires numérotés sur Japon impérial (souscrits)
20 exemplaires numérotés sur Montval à : 1 000 fr.
45 exemplaires numérotés sur Arches à : 660 fr.
850 exemplaires numérotés sur vergé Johannot à : 330 fr.

PUBLICATIONS RÉCENTES

CORRESPONDANCE

CETTE AME ARDENTE

Choix de lettres de

ANDRÉ SUARÈS A ROMAIN ROLLAND

1887-1891

Préface de MAURICE POTTECHER

Avant-propos et notes de PIERRE SIPRIOT

« Mon ami a une sensibilité merveilleuse. »

Romain ROLLAND

Un vol. in-16 soleil ..... 900 fr.

★

HISTOIRE

ORESTES FERRARA

LE XVIe SIÈCLE

vu par les

AMBASSADEURS VÉNITIENS

Traduit de l'espagnol par
FRANCIS de MIOMANDRE

Un vol. in-8, ill..... 980 fr.

Du nouveau sur le paradoxal et tumultueux XVIe siècle.

★

ARTS

L. LEFRANÇOIS-PILLON

L'ART DU XIVe SIÈCLE EN FRANCE

Suivi d'un chapitre sur le vitrail par
J. LAFOND

Un vol. in-8, 48 hors-texte.... 975 fr.

La première vue d'ensemble sur un grand siècle d'art.

★

LOUIS AGUETTANT

LA MUSIQUE DE PIANO

des origines à Ravel

Avec une lettre de PAUL VALÉRY

Préface
de HENRI RAMBAUD

Texte établi par
JACQUES LONCHAMPT

« Un véritable bréviaire de l'interprète musical. »

Alfred CORTOT

Un vol. in-8 ..... 750 fr.

AUX ÉDITIONS ALBIN MICHEL

PUBLICATIONS RÉCENTES

HISTOIRE LITTÉRAIRE

JOSEPH BOLLERY

LÉON BLOY

Sa maturité — Sa mort
Du « Mendiant ingrat » à la « Porte des humbles »
1892-1917

Un volume in-8°, ill. ..... 980 fr. *Une biographie exhaustive.*

★

ÉMILE HENRIOT
de l'Académie française

COURRIER LITTÉRAIRE
XIXe siècle

RÉALISTES ET NATURALISTES

Un volume in-8° ..... 800 fr. *La plus charmante, la plus précieuse histoire de nos Lettres.*

CRITIQUE LITTÉRAIRE

EDMOND JALOUX
de l'Académie française

VISAGES FRANÇAIS

Avant-propos par
HENRI MONDOR
de l'Académie française

Un volume in-16 ..... 450 fr. *Un grand critique qui jamais ne résista au « noble plaisir de la louange ».*

★

RENÉ FÜLÖP-MILLER

DOSTOIEVSKI

L'INTUITIF - LE CROYANT - LE PROPHÈTE

Traduit de l'anglais par
LOUISE SERVICEN

Un volume in-16 ..... 450 fr. *Sa signification pour notre époque.*

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

JOUHANDEAU

ANA
DE MADAME APREMONT

un volume 480 fr.

nrf

J U L L I A R D

MARQUIS DE SADE

MONSIEUR LE 6

Lettres recueillies et annotées par
GEORGES DAUMAS

Préface de
GILBERT LELY

COLLECTION " LES LETTRES NOUVELLES "
dirigée par MAURICE NADEAU

RJ

J U L L I A R D

ROMANS 1954

PIERRE BOCHOT *LES FORCES DU CŒUR*
MAURICE BOISSAIS *LE GOUT DU PÉCHÉ*
MAURICE DESCOTES *MONSEIGNEUR*
MAURICE DRUON *LA VOLUPTÉ D'ÊTRE*
PIERRE FISSON *LE MERCENAIRE*
JEAN-JACQUES GAUTIER *MARIA LA BELLE*
DANIEL GILLÈS *JETONS DE PRÉSENCE*
ANNIE GUILBERT *VINCENTE VERNON*
PAULETTE HOUDYER *LA GRANDE BUCAILLE*
ALAIN JANSEN *IL N'Y AURA Q'UN VISAGE*
JACQUES LANZMANN *LA GLACE EST ROMPUE*
RENÉ LAPORTE *LA TÊTE HAUTE*
SILVIA MONFORT *LE DROIT CHEMIN*
GÉRARD MOURGUE *LA NAISSANCE DE VÉNUS*
JACQUES PERRY *MONSIEUR D'USTELLES*
DANIÈLE ROLAND *L'HUISSIER ET LE SERGENT*
FRANÇOISE SAGAN *BONJOUR TRISTESSE*

RJ

LES GRANDES ÉTUDES HISTORIQUES

LOUIS HASTIER

NOUVELLES RÉVÉLATIONS SUR LOUIS XVII

Le tout dernier état de la question Louis XVII, si énigmatique et si passionnante.

Un volume 600 frs.

ANDRÉ FROSSARD

LE SEL DE LA TERRE

LES GRANDS ORDRES RELIGIEUX

Une suite d'images monastiques, où l'auteur s'est efforcé, souvent avec humour, toujours avec ferveur, de rendre à chacun des grands Ordres les traits méconnus de son véritable visage.

Un volume illustré 350 frs

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD - PARIS

VUES NOUVELLES SUR LE TUMULTUEUX ET PARADOXAL XVIe SIÈCLE

ORESTES FERRARA

LE

XVIe SIÈCLE

VU PAR LES

ambassadeurs vénitiens

Traduit de l'espagnol par
Francis de MIOMANDRE

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

UN GRAND SIÈCLE, DES ÉVÉNEMENTS CONSIDÉRABLES, DES PERSONNAGES DE PREMIER PLAN

A. T'SERSTEVENS

REGARDS vers la JEUNESSE

Sur le seuil des 40 ans, entre la JEUNESSE qui s'éloigne, et la VIEILLESSE qui entr'ouvre la porte

Un vol. in-16 : 360 frs.

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

PLON

Romans

NIKOS KAZANTZAKI

ALEXIS ZORBA

ou le Rivage de Crète

Collection " Feux croisés "

650 fr.

•

PAUL-ANDRÉ LESORT

LE VENT SOUFFLE OÙ IL VEUT

par l'auteur de " Les reins et les cœurs "

600 fr.

•

GUY-NOEL ROUSSEAU

L'HOMME DE PEINE

... Témoin de notre temps

660 fr.

•

BERNARD MINORET

LA CAMARILLA

La chasse à l'homme

495 fr.

•

CONSTANT-VIRGIL GHEORGHIU

L'HOMME QUI VOYAGEA SEUL

par l'auteur de " La 25e heure "

450 fr.

•

SAINT-LOUP

LA PEAU DE L'AUROCHS

roman d'anticipation au Val d'Aoste

525 fr.

PLON

PLON

PAULE HENRY-BORDEAUX

LOUISE DE SAVOIE

Régente et " Roi " de France **990 fr.**

●

LYAUTEY L'AFRICAIN

Tome II
1913-1915
Textes et lettres du maréchal Lyautey,
présentés par Pierre Lyautey **990 fr.**

●

SIMONE

L'AUTRE ROMAN

Souvenirs **480 fr.**

●

ANDRÉ SENET

L'HOMME A LA RECHERCHE DE SES ANCÊTRES

Le " Céram " de la paléontologie **990 fr.**

●

Recherches en " SCIENCES HUMAINES "

JEAN STOETZEL

JEUNESSE SANS CHRYSANTHÈME NI SABRE

La jeunesse japonaise d'après-guerre **600 fr.**

LEO STRAUSS

DROIT NATUREL ET HISTOIRE

Des lois injustes **1.350 fr.**

PLON

*AVEC LE TRAIN VOUS GAGNEZ DU TEMPS

Demandez la brochure SNCF

ENVOI GRATUIT sur demande.

* SNCF 54 Bd HAUSSMANN PARIS 9e

83-53

COTE DESFOSSÉS

publie chaque jour tous les cours officiels des Bourses de Paris, Province, Etranger et des nouvelles financières Françaises et étrangères, toujours puisées aux meilleures sources.

La "COTE DESFOSSÉS", par sa documentation unique, constitue le guide le plus sûr indispensable à tous (banquiers, boursiers, officiers ministériels et tous milieux d'affaires).

ABONNEZ-VOUS A LA COTE DESFOSSÉS

42, Rue Notre-Dame-des-Victoires, PARIS-2e

Abon' 6 mois : 5.500 frs. Par ch. banc. ou ch. post. 1889-86 Paris

vient de paraître TOME I de

HISTOIRE DE FRANCE

en deux volumes

publiée sous la direction de Marcel Reinhard, avec la collaboration de Norbert Dufourcq et de nombreux professeurs spécialistes, garantissant une documentation hors de pair et une complète objectivité. Somptueuse illustration reproduisant des documents d'époque, souvent inédits. Un volume 512 pages - 21 x 30 cm - 806 photos - 22 hors-texte en couleurs - reliure artistique. 5 300 F + t. l. Prix de faveur de souscription au TOME II qui paraîtra à la fin de l'année.

LAROUSSE

et chez tous les libraires

Michel CHIHA

ESSAIS

(2 tomes)

Chaque volume : 400 francs.

Ces *Essais*, courts articles à propos d'événements les plus divers, couvrant les années 1943-1949, contiennent tout un enseignement moral d'une haute valeur spirituelle.

A chaque détail de la vie politique, économique, sociale, étudiée par l'auteur, ou à chaque événement du jour, correspond une attitude de l'esprit, un jugement qui transcende l'actualité.

C'est le grand mérite de ces essais dans leur sobriété et leur limpidité. C'est une pensée intérieure exprimée à haute voix.

Science du sociologue, pénétration du philosophe, sensibilité du poète et de l'homme de cœur, animent et imprègnent ces essais qu'on aura plaisir à lire et à relire.

Société d'édition " LES BELLES LETTRES "

95, Boulevard Raspail — PARIS 6e

GEORGES MÉAUTIS

LE CRÉPUSCULE D'ATHÈNES & MÉNANDRE

Une époque, une vie, une œuvre.

HACHETTE

LES ANNALES

Sommaire de Juin

JACQUES CHASTENET
de l'Institut
Jules Ferry, ou le Conquistador en redingote

JEAN GIONO
J'ai beau être né dans ce pays...

PAUL ABRAM
Le mariage de Figaro

ANDRÉ SIEGFRIED
de l'Académie française
Aspects du XXe siècle
IV. — La publicité et son rôle dans la vie moderne

RENÉ LALOU
De Paris à Montréal

79, bd St-Germain - PARIS-VIe
Le numéro : 85 francs

Pour classer vos livraisons
DE LA
REVUE DE PARIS
ACHETEZ NOS CARTONNAGES SPÉCIAUX

PLATS ET DOS DE TOILE GRENAT

Chaque carton-classeur permet de réunir six livraisons rognées

PRIX DU CARTONNAGE
350 francs (FRANCO DE PORT)

VIENT DE PARAITRE

PAUL FORT

Grand prix littéraire de la ville de Paris 1954

FERVEUR FRANÇAISE

Édition définitive des
BALLADES FRANÇAISES
tome XVI

Un vol. : **475** fr.

COLLECTION « TEMPS PRÉSENT »

ADOLF HITLER

LIBRES PROPOS

SUR LA GUERRE ET LA PAIX

Recueillis sur l'ordre de
MARTIN BORMANN
Tome II

Un vol. : **700** fr.

ADRIAN CONAN DOYLE

OCÉAN INDIEN

UN PARADIS PEUPLÉ DE MONSTRES

Un vol. : **450** fr.

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE

J. ROUCH

Directeur du Musée Océanographique de Monaco

LES MERS POLAIRES

Un vol. : **550** fr.

AU PORTULAN

HENRI DE MAN

L'ÈRE DES MASSES ET LE DÉCLIN DE LA CIVILISATION

Un vol. : **825** fr.

FLAMMARION

LIBRAIRIE STOCK

6, rue Casimir-Delavigne - PARIS-VIe

NOUVEAUTÉS

ANDRÉ THÉRIVE

LIBRE HISTOIRE
DE LA
LANGUE FRANÇAISE

Sous la forme la plus vive et la plus plaisante, l'histoire de l'âme française et de la civilisation française reflétée dans l'histoire de notre idiome 540 fr.

VICKI BAUM

LE CRISTAL DANS L'ARGILE
roman
Le dernier VICKI BAUM 600 fr.

ALFRED HAYES

UN ACTE D'AMOUR
roman
De ce roman d'une densité exceptionnelle viennent d'être tirés un film et une pièce de théâtre. 420 fr.

JOHN SKEAPING

LE GRAND ARBRE DE MEXICO

Comment un homme, par son humanité, peut parvenir au cœur de la vie primitive.
1 vol. illustré de la collection " L'HOMME SUR LA TERRE " 570 fr.

DERNIERS GRANDS SUCCÈS :

MULTIPLE SPLENDEUR, par HAN SUYIN
LES DUKAY, par LAJOS ZILAHY
GÉANT, par EDNA FERBER
VIGDIS LA FAROUCHE, par SIGRID UNDSET